

MAD MOVIES

PLUS FORT DU CINÉMA

MAD MOVIES

**PREMIÈRES PHOTOS !
SPIDER-MAN 2
LE DOUBLE EFFET
SAM RAIMI**

**GOTHIKA
KASSOVITZ JOUE
AVEC NOS NERFS**

**JEEPERS
CREEPERS 2
VICTOR SALVA SE DÉCHAÎNE**

**DEAD OR ALIVE
LA TRILOGIE DÉJANTÉE
DE TAKASHI MIIKE**

LA RÉUSSITE QUE PERSONNE N'ATTENDAIT...

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

LE GRAND RETOUR DES BOUCHERS DÉGÉNÉRÉS !



oserez-vous cliquer ?

www.terreur.com



Entrer sur le site ?

OUI

NON

trop tard... vous êtes connecté



Terreur.com a déjà fait 4 victimes, toutes mortes 2 jours après avoir visité le site. Mike Reilly, le jeune inspecteur chargé de l'enquête, n'a qu'une solution : se connecter. Il a 48 heures pour découvrir la stupéfiante vérité ou mourir...

Interactivité :

- commentaire audio,
- scène supplémentaire,
- making of,
- films annonces, ...

TERREUR.com

le compte à rebours a commencé...



Comme au
cinema.com



Disponible en DVD et VHS
le 7 janvier 2004

RETOUR EN ARRIÈRE

Le 23 février 1990, les fans de cinéma de genre, les plus jeunes surtout, poussaient un cri de soulagement et pensaient avoir gagné un combat de longue haleine à l'annonce de l'adoucissement des interdictions des films en salles prononcé par le Ministère de la Culture et la commission de censure française. L'interdiction aux moins de 18 ans était rabaisée aux moins de 16 ans et l'interdiction aux moins de 13 ans passait à 12 ans. Tout se déroulait pour le mieux jusqu'à ce que, 10 ans plus tard, le 28 juin 2000 pour être plus précis, **Baise-moi** sorte en salles. Sa simple interdiction aux moins de 16 ans attise alors la colère de l'association Promouvoir, dont l'objet, rappelons-le, est de « promouvoir les valeurs judéo-chrétiennes ». Association qui dépose plusieurs plaintes visant, tout d'abord à interdire le film aux mineurs de moins de 18 ans, puis à

tout simplement le faire retirer des salles. Promouvoir avait alors obtenu gain de cause. Le même problème s'est récemment posé lors de la sortie de **Ken Park**, le dernier film de Larry Clark, contre lequel l'association Promouvoir s'est à nouveau révoltée. Mais cette fois, le Ministère de la Culture a décidé d'aller plus loin en mettant en place une nouvelle réforme qui sera effective à compter du 1^{er} mars prochain. Une réforme qui s'est pour l'instant passée de tout communiqué ministériel et qui n'a fait l'objet que de quelques lignes dans le Journal Officiel du 7 décembre, dont le quotidien Libération se faisait l'écho trois jours plus tard. Le présent décret, qui était censé traiter de la violence à la télévision, renforce en fait le contrôle des films en salles et accroît le pouvoir accordé aux instances familiales et médicales au sein de la commission de classification des films. Ce nouveau texte de loi introduit également une justification à l'interdiction aux moins de 18 ans qui laisse supposer que tout film montrant « une scène de sexe non simulée ou d'une très grande violence » en relève, et supprime l'obligation pour la commission de se prononcer à la majorité qualifiée en ce qui concerne les interdictions les plus sévères (moins de 18 ans, donc, visa X, voire même interdiction totale). Il faut comprendre ici que tout les quotas ont été diminués, que les films seront beaucoup plus facilement interdits aux moins de 18 ans ou tout simplement privés de sortie en salles et que ces décisions ne seront plus prises par une majorité absolue ; désormais, quelques voix seulement suffiront selon le caractère du film. Comme toujours, plutôt que de responsabiliser les parents vis à vis de l'éducation de leurs enfants, mieux vaut s'attaquer au 7^{ème} Art. C'est tellement plus facile, plus politiquement correct aussi. Et parions que tout ça risque fort de nuire au taux de fréquentation des salles. C'est bien les gars, surtout, ne changez rien !

Damien Granger

PS : Oups ! J'allais oublier... Très bonne année à tous !



Mad Movies

Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634
Fondateur : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com)
Secrétaire de rédaction : Arnaud Bordas (abordas@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddier, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Cédric Delelée, Stéphane Derderian, David Doukhan, Julien Dupuy, Stéphane Moissakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Bertrand Rougier, Julien Sévén, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Photogravure :** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz.
Abonnements et anciens numéros : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29
Publicité : Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Mélanie Alves De Sousa, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Eric Bufkens, Michel Burstein, Enzo G. Castellari, Agence Cat's, Carole Chomand, Pascal Colinet, Anne Crozat, Brigitte De Zelicourt, ED Distribution, Fausto Fasulo, Marie Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Sophie Giraud, Emmanuelle Klein, Christophe L., Anne Lara, Frédéric LeBihan, Henri Lenique, Etienne Lerbret, Olivia Malka, Sophie Martins, Karine Mestrejean, Jean-Claude Michel, Murielle Montclair, Thien Nguyen, Christelle Pavard, Brian Penikas, Pretty Pictures, Le Public Systeme Cinema, Alexis Rubinowicz, Gilles Sebbah, Brigitte Semler, Chantal Spano, Emmanuelle Zinggeler.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution** **Directeur de la publication :** Benjamin Cohen
Editeur : Custom Publishing France SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée du film **Rawhead Rex** en DVD au prix de 9,90 € pour le pack dont 2,00 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité.

Imprimé en France/Printed in France





SOMMAIRE 160

24 SPIDER-MAN 2

Maintenant que la bande-annonce est disponible et qu'il se la repasse en boucle, ce fut chaudard d'arracher Stéphane à ses multiples visions accompagnées de râles de jouissance pour l'attacher sur une chaise, devant son ordi et l'obliger à nous pondre un papier de preview sur LE film qu'il attend le plus en 2004 ! Une fois la chose faite, le bonhomme est reparti de plus belle se taper une bonne grosse pignole des familles devant sa petite fenêtre en Quicktime. Y'en a ici, ils sont vraiment déviants, je vous jure...

30 MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

Le remake d'un des plus gros chefs-d'œuvre de l'histoire du cinéma d'horreur par ce gros bœuf de Michael Bay, y'avait que le père Bustillo pour attendre ça (et peut-être Moissakis aussi, mais lui il compte même plus...) ! En attendant, il a eu raison ! Sans asseoir autant que l'original, ce remake n'est certainement pas la croûte annoncée et entre la critique, l'interview du scénariste Scott Kosar et les propos de Tobe Hooper, il va vous le prouver de plus belle !

38 GOTHIKA

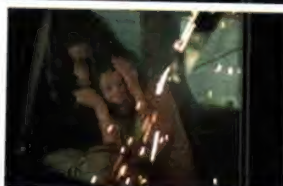
Kasso qui fait dans l'horreur psychologique chez le maître du badaboum Joel Silver, on demandait à voir et on l'a vu ! Content d'avoir vu un bon film, Moissakis nous a ramené une critique et une interview du réalisateur qui, entre deux séances de travail sur la préparation de *Babylon Babies*, nous glisse quelques considérations sur le cinéma qu'il aime... et celui qu'il n'aime pas !

42 DEAD OR ALIVE 1, 2 & 3

À force de se manger des grosses pastèques en pleine face à l'entraînement, Sévén finit par ne plus avoir les yeux en face des trous. Conséquences : il voit en Miike un génie ultime du 7^{ème} Art. Bon, comme on l'aime bien, qu'on a promis à sa maman qu'on s'occuperait de lui et qu'on n'est pas sectaire, on l'a laissé s'épancher sur la trilogie *Dead or Alive*. À lire sans modération, mais en gardant en tête qu'il s'agit INDÉNIABLEMENT d'une œuvre de Takashi Miike !

46 JEEPERS CREEPERS 2

Gros bide en France (alors que les *Scream 3* se tapent des cartons pas pos-



Massacre à la tronçonneuse



Gothika



Jeepers Creepers 2



Gérardmer 2004



Interview carrière Enzo G. Castellari

sibles), le premier *Jeepers Creepers* avait fait carton plein aux States, d'où cette suite qu'on pouvait craindre tant Victor Salva semblait être l'homme d'un seul film. Avec *Jeepers Creepers 2*, Stéphane confirme que Salva est surtout l'homme d'une franchise, la meilleure que le cinéma fantastique ait connu depuis longtemps ! En prime, Julien Dupuy revient sur les impressionnants SFX du film...

54 GÉRARDMER 2004

La cuvée 2004 du Festival de Gérardmer, c'est surtout des films d'animation (très attendus parfois, comme *Patlabor 3*) et du cinéma asiatique. On aurait pu préférer une sélection un peu plus ouverte vers d'autres horizons mais en attendant, on va pas cracher sur le seul festival de cinéma fantastique français pour si peu. En tout cas, le programme est passé en revue par l'ensemble de la rédaction. Frissons garantis, et pas seulement parce qu'il neige là-bas !

62 INTERVIEW CARRIÈRE : ENZO G. CASTELLARI

Suite et fin de l'interview d'Enzo G. Castellari par il Fatso Beddiardo, l'homme qui rappelle aux gens interviewés les films les plus obscurs de leur filmographie ! La seconde partie de carrière de l'illustre réalisateur italien est peut-être moins glorieuse et plus chaotique, mais néanmoins passionnante et ça s'en ressent à travers ses propos. Que du bon !

96 FILM DÉCRYPTÉ : L'ÉTOILE DU SILENCE

Alors là, pour le Film Décrypté, l'ami Stéphane Derderian nous a trouvé une perle rare inconnue du grand public (mais bon, on sait que le grand public et Stéphane, ça fait trois !), une œuvre de S.F. est-allemande datant de la guerre froide qu'il doit bien être le seul à avoir vu : *L'Étoile du silence*. Du pur cinoche d'exploitation avec une sensibilité typiquement européenne, ça change pour une fois !

RUBRIQUES

3 Édito / 6 Courrier des lecteurs / 8 Notules lunaires / 12 Notules asiatiques / 14 Hommage / 16 Dans les griffes du cinéphage / 18 Bilan 2003 / 20 Avis chiffrés / 21 Abonnement / 71 Mad'gazine / 91 Fantastic Guide / 98 Petites annonces

LA TRILOGIE CULTE DE TAKASHI MIKE

Etrange Festival 2003

AUDITION VISITOR Q

DEAD OR ALIVE

1 2 3

WARNING
CES FILMS COMPORTENT DES SCÈNES
EXPLICITES DE VIOLENCE, DE SEXE, DE
VIOLENCES SEXUELLES, DE CLOWNS ET DE
VIOLENTES SCÈNES D'EXCES DE VIOLENCE QUI
NE SONT DEFINITIVEMENT PAS DESTINÉES À
TOUT PUBLIC.

au cinéma à partir du 14 janvier



SCORE



POUR CAUSE DE BOUCLAGES ENCHAÎNÉS (SUR LES NUMÉROS DE DÉCEMBRE ET DE JANVIER), PEU DE COURRIER CE MOIS-CI. VU QU'ON EST EN TRAIN DE BOUCLER CE NUMÉRO JUSTE AVANT D'ALLER TOMBER LA DINDE ET LA BÛCHE, NOUS N'AVONS PAS ENCORE REÇU TOUTES VOS MISSIVES SUR LE RETOUR DU ROI (LE FILM EST SORTI DEPUIS QUELQUES JOURS À PEINE). NOUS ATTENDONS DONC TOUT ÇA AVEC IMPATIENCE, ET D'ICI LÀ, BONNE ANNÉE 2004 À TOUTES ET À TOUS !

ANTI-POP CORN !

Cher Tonton Mad,
Je sors de la projection du **Retour du Roi** et je dois dire que j'ai rarement vu un film aussi captivant. Du moins juste au moment où le type derrière moi a secoué son cornet de pop corn, ce qui provoque en moi une déconnexion de quelques secondes. Le problème, c'est que le mec en question, il est pas tout seul. On est cerné par les bouffeurs de pop corn et autres « je me lève 50 fois pour aller pisser » ou « je fais sonner mon téléphone au moment où Frodon se sépare de Sam ».
Le bouffeur de pop corn met en danger le futur de la production cinématographique. Je m'explique : comme j'en ai plein le dos de ces gros porcs qui m'ont cassé à maintes reprises ma concentration, je n'ai pas envie de revoir le film pour subir à nouveau les « crouch crouch ». Pire, je commence à économiser pour investir dans un home cinéma. Là, au moins, j'aurais la paix. Résultat : les films font moins d'entrées et les DVD rapportent de plus en plus, les productions s'effondrent en salles et les sorties en direct to video explosent. Conclusion : les bouffeurs de pop corn et tous les blaireaux qui se croient dans leur salon annoncent la mort du cinéma, ou plutôt la désertification des salles. Combien d'entre



nous sont sortis énervés par le mec derrière ou à côté, qui bouffe et bois, en jurant de ne plus retourner au cinéma ? Sans compter que j'oublie les lasers sur l'écran, les discussions pendant le film et autres coups de tatanes dans le dossier. Donc s'offrent à nous deux solutions (l'important, c'est le choix) : ou on découpe à coups de sabre le(s) prochain(s) amateur(s) de géant vert grillé (mais non, pas Hulk), ou on monte un collectif pour faire pression sur les multiplexes afin d'obtenir la suppression des ventes de saloperies à ingurgiter.

Bruno (midnighter pour les intimes), un mad lecteur en rogne !

Cher Bruno,
Bien que nous soyons des privilégiés et que nous allions voir les films en projections de presse, qui sont certes plus calmes que les salles des multiplexes (ou du moins, la connerie humaine s'y manifeste la plupart du temps de façon moins bruyante mais beaucoup plus insidieuse), cela ne nous empêche pas d'aller en salles de temps en temps. C'est un fait que les grands multiplexes (et particulièrement en province) deviennent de plus en plus des foires d'empoigne. La faute sans doute à des cartes illimitées qui permettent au spectateur barbare de rentrer voir n'importe quel film, juste dans le but d'amortir sa carte et de déconner un bon coup en emmerdant le reste de la salle. De plus, la vente de produits alimentaires en salles, vu le chiffre d'affaires monstrueux qu'elle rapporte aux exploitants, n'est pas prête de s'arrêter. Alors, dans l'immédiat, le mieux reste encore de tout faire pour se concentrer au maximum et fusionner avec le film en oubliant le voisinage (évidemment, c'est plus facile avec **Le Retour du Roi** qu'avec le dernier Godard...). Sinon, un bon coup de gueulante, de temps en temps, ça marche aussi (enfin, là encore, ça dépend du mec qui est en face)...

PAS COOL LE DVD !

Salut l'équipe de Mad !
Je n'ai pas l'habitude de vous écrire mais cette fois-ci, je prends la plume pour vous parler de votre dernier DVD sorti dans la collection Mad, en l'occurrence **Zombie**. Jusqu'ici, vous sortiez toujours, comme vous l'aviez

annoncé au départ, des films inédits en Zone 2. Quelle ne fut pas ma surprise, du coup, de vous voir sortir l'édition de **Zombie** disponible depuis plusieurs mois dans les bacs des magasins, moi qui l'avait déjà acheté à cette époque. J'espère que cela ne se reproduira pas à l'avenir, même si j'en profite au passage pour vous féliciter pour votre magazine, qui est toujours aussi intéressant.

Etienne (Lyon)

Cher Etienne,
Tu n'es pas le seul à avoir réagi de la sorte. On a pensé à la base que **Zombie** en DVD ferait plaisir à nos lecteurs qui ne l'avaient pas encore, d'autant plus que nous y avons ajouté un livret collector sur les zombies au cinéma, en fait un article repris du bouquin **Ze Craignos Monsters**, revu et augmenté pour l'occasion par ce bon vieux JPP. On pensait que ce joli cadeau de Noël vous ferait plaisir, mais c'était sans compter le mécontentement de ceux qui l'avaient déjà acheté au moment de sa sortie. Désolé pour ceux-là, car on peut vous dire que par ailleurs, l'autre partie des lecteurs qui ne possédaient pas encore le DVD ne s'est pas privée de manifester sa joie et de nous remercier. Finalement, c'est toujours pareil : on ne peut pas plaire à tout le monde, comme ils disent à la télé...



RÉTROSPECTIVE JACQUES TOURNEUR

Depuis le 3 décembre dernier et jusqu'au 19 janvier (dépêchez-vous, c'est pas encore fini !), nos lecteurs parisiens vont pouvoir se taper du Jacques Tourneur en boucle, puisque le Centre Pompidou rend hommage à l'immortel auteur de **La Féline**, **Vaudou** ou **Rendez-vous avec la peur**, lors d'une rétrospective où sera projetée l'intégralité des longs-métrages et des courts-métrages du bonhomme, la plupart du temps dans de très belles copies. On y revient dès le prochain numéro à l'occasion de la sortie d'un ouvrage sur Tourneur publié en parallèle de la rétrospective, mais en attendant, ruez-vous au Centre Pompidou !
Renseignements au 01 44 78 12 33 ou sur le site www.centrepompidou.fr/evenements

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com. Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

FRANCE ATTACKS !

La série de documentaires **Action : la french touch**, diffusée en exclusivité sur la chaîne Action, continue de dévoiler les coulisses du cinéma de genre français. En janvier, les heureux abonnés de la chaîne pourront ainsi découvrir un épisode spécialement Mad, puisqu'il y sera question de série B française. Du Festival de Gérardmer au Marché du film de Cannes en passant par le plateau de **Maléfique**, producteurs, réalisateurs, journalistes et responsables de vente s'interrogent sur la viabilité de la série B à la française. En quest-star modèle grand luxe, Damien Granger dans le rôle du spécialiste incollable, vient vous abreuver d'infos de premier ordre avec sa faconde légendaire. C'est dire si ce documentaire est immanquable !

Dates de diffusion :
06 janvier à 22h05
08 janvier à 16h50
10 janvier à 11h20
16 janvier à 17h05
20 janvier à 16h30

Le soleil du cinéma se lève à l'Est

MAD MOVIES HORS-SÉRIE

CINÉMAS D'ASIE

CORÉE DU SUD • HONG KONG • INDE • INDONÉSIE • JAPON
PHILIPPINES • SINGAPOUR • THAÏLANDE

COLLECTION THÉMATIQUES

Hors-série exceptionnel. En kiosques mi-décembre.

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

HELLBOY LE FEUILLETON - 6^E PARTIE



Bon, une fois la bande-annonce digérée (on a frisé l'overdose, à la rédaction), il faut bien continuer à parler du film. Mike Elizalde (*A.I.*, *Blade II*, *MIIB*), superviseur des effets mécaniques et des maquillages sur les créatures, nous parle de Del Toro et du tournage: « La disponibilité de Guillermo est une des choses que j'ai le plus appréciées sur ce film. Lors de la pré-production, nous comparions nos notes régulièrement. Il passait à mon studio au moins deux fois par semaine, et se montrait très ouvert à nos idées et nos suggestions. Guillermo est un réalisateur qui s'implique dans ses films à un niveau moléculaire! Il EST le projet et se soucie profondément du moindre détail en rapport avec son travail. Pour ma part, honnêtement, je ne me rappelle pas avoir jamais travaillé aussi dur sur un film et je sais que tous les gens qui ont bossé sur ce projet pensent la même chose. Mais bon, dans la vie, rien de ce qui est



majeur n'arrive facilement. ». Encore un qui a décidé de ne pas nous foutre la pression... De plus, Del Toro a annoncé la publication d'un livre *Art of Hellboy* juste après la sortie en salles: un ouvrage luxueux et mastoc de 200 pages, bourré de révélations et de photos inédites, y compris en ce qui concerne la fin du film. Par ailleurs, sachez qu'on l'a échappé belle: avant de conclure son deal avec Revolution Studios, Guillermo a démarché différents studios. Universal souhaitait que Hellboy soit un type ordinaire et qu'il se transforme en démon sous l'effet de la colère (Nom d'une chemise déchirée! Ça me rappelle quelque chose...), tandis qu'un autre studio avait envisagé un Hellboy sans sa queue. Et pour-quoi pas un Moissakis sans sa salopette, pendant qu'on y est? Pour terminer, une petite déclaration du Mexicain qui fait chaud au cœur: « Hellboy sera la star du film. Il sera présent à l'écran sur 90 % du film. Que les fans qui ont pété les plombs sur la bande-annonce comprennent bien que celle-ci a été conçue pour les néophytes. En fait, je vais leur donner bien plus que ça: je vais leur donner un film entièrement dévoué à la cause du personnage. Je le dis, je le répète et je tiendrai parole: Hellboy sera Le Dernier empereur du film de monstre! ». Sommes-nous peu de choses...



Arnaud BORDAS



■ Réalisé par Bill Hopkins (scénariste de *Children of the Night*) et coproduit par Bill Murray (pas l'acteur mais le co-auteur du script de *Summer of Sam*), *Sleepless Nights*, malgré son petit budget, semble aborder le genre du vampire-movie avec mordant, malgré l'évidente influence de *Blade*. Un chasseur de vampires employé par une agence du gouvernement est mordu par son épouse et transformé en créature nocturne. Pour que sa femme et lui

redeviennent humains, il doit traquer le plus puissant des vampires, lequel est à la recherche d'une amulette qui pourrait lui permettre de se déplacer de nuit comme de jour. Seul moyen de l'approcher: vampiriser une collègue condamnée par la maladie, tout en échappant à des employeurs pour qui il est devenu un gibier de premier choix.

■ Ce qu'il y a d'amusant avec les films de cette rubrique, c'est que dans leurs génériques se retrouvent des gens venus de tous les horizons. Ainsi, *666 The Demon Child* est réalisé par Cary Howe (*Starforce*), qui a tout de même construit des maquettes pour Weta sur le premier *Seigneur des anneaux*. Ça en impose. Sauf que son actrice principale, Jennifer Jackson, est une ex-playmate aux formes généreuses certes mais au talent discutable (sauf si on considère que le tour de poitrine est un talent en soi, ce qui se maintient). Produite par Cine Excel (excellente en quoi, on se le demande...), le film s'intéresse à un archéologue et ses élèves, qui découvrent un œuf en plein désert. Pendant qu'ils en cherchent d'autres pour se faire cuire une





omelette, un démon au faciès porcin en surgit et se met à les becter. Le seul rescapé s'enfouit dans les dunes comme une autruche et y découvre le mystère des origines du monstre: un temple plein d'œufs prêts à éclore. Et il doit tous les gober s'il veut rester en vie!

■ Un jour, Simon De Selva a joué un amiral égyptien dans le téléfilm *Cléopâtre*, et puis il s'est dit qu'il était temps de passer à la réalisation. C'est chose faite avec *Lethal Dose*, une production british dont les SFX sont assurés par la boîte responsable de ceux des *Harry Potter*. On peut donc craindre qu'il ne reste pas grand chose du budget pour raconter l'histoire de ces activistes anti-vivisection qui filment leurs raids pour les diffuser sur leur site Internet. L'un d'entre eux est capturé. C'est là que les chercheurs du laboratoire se disent que puisqu'ils ont un être humain à disposition, autant s'en servir comme cobaye. Alertés par un mail d'origine inconnue (attention aux virus, les gars!), ses camarades montent une opération commando pour le délivrer. Il faut donc s'attendre à plein de murs blancs, de vitres, de blouses et de gens fébriles

assis derrière leur écran d'ordinateur.

■ Réalisateur de *Erotic Misadventures of the Invisible Man* (un gland invisible cavale vers des fofouines ignorantes du danger et se mange des murs), Rolfe Kanefski rempile avec *The Hazing*, produit par Tom Seidman, autrefois assistant réal sur *Le Cercle des poètes disparus* (où un gland bavard séduit des minets qui montent sur des tables). D'ailleurs, on reste dans le scolaire



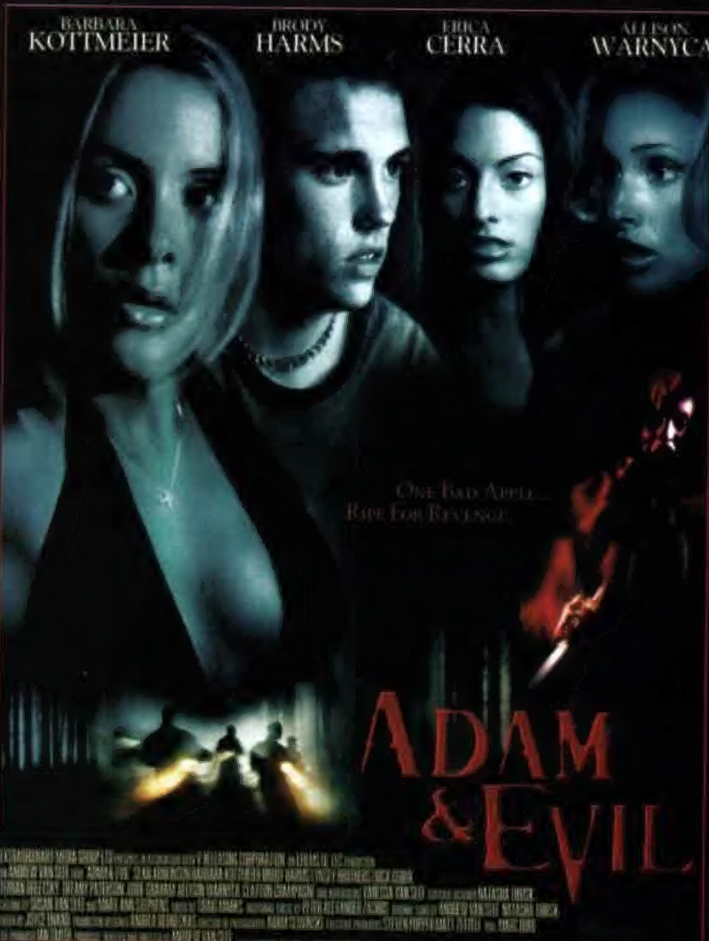
puisque'il est ici question d'un prof (Brad Dourif, ouais, celui des *Deux tours*!) qui, ayant compulsé un grimoire, possède tout un clan d'éludiants parmi lesquelles Tiffany Shepis (*Scarecrow*, *Citizen Toxie*, *Die Delta Die*), le tout se déroulant dans une maison abandonnée. Un mélange d'*Evil Dead* et de *Scream*, nous dit-on, soit d'un classique et d'une grosse daube.

■ Robert Rodriguez a de la concurrence! En effet, Marc Fratto cumule lui aussi les postes sur *Strange Things Happen at Sundown*: scénariste, réalisateur, monteur, responsable des SFX, producteur, etc. D'ailleurs, tout le monde occupe plusieurs fonctions sur ce film de potes déjanté et craspec où New York est le théâtre d'une invasion de vampires qui pillent la Grosse Pomme tels des vers affamés avant de s'entredévorer. Parmi eux, des petites frappes et un vieux mafieux, des amants qui ne sont autres que Vlad l'Empaleur et la Comtesse Bathory réincarnés, une gouvernante assoiffée de sang de vierges et une ritale tiraillée entre son amour pour le Christ et son attirance pour le stupre. Un film à ne pas rater puisqu'on nous y annonce des orgasmes



télépathiques: comme dans *Cocoon*, mais en plus bruyant!

■ Encore des étudiants bourrés à la bière en week-end festif dans *Adam & Evil*, réalisé par Andrew Van Slee (*Revenge of the Extras* et *Totally Blonde*, celui-là je veux le voir!). Rassemblés pour fornicuer mais aussi par un secret honteux, les voilà



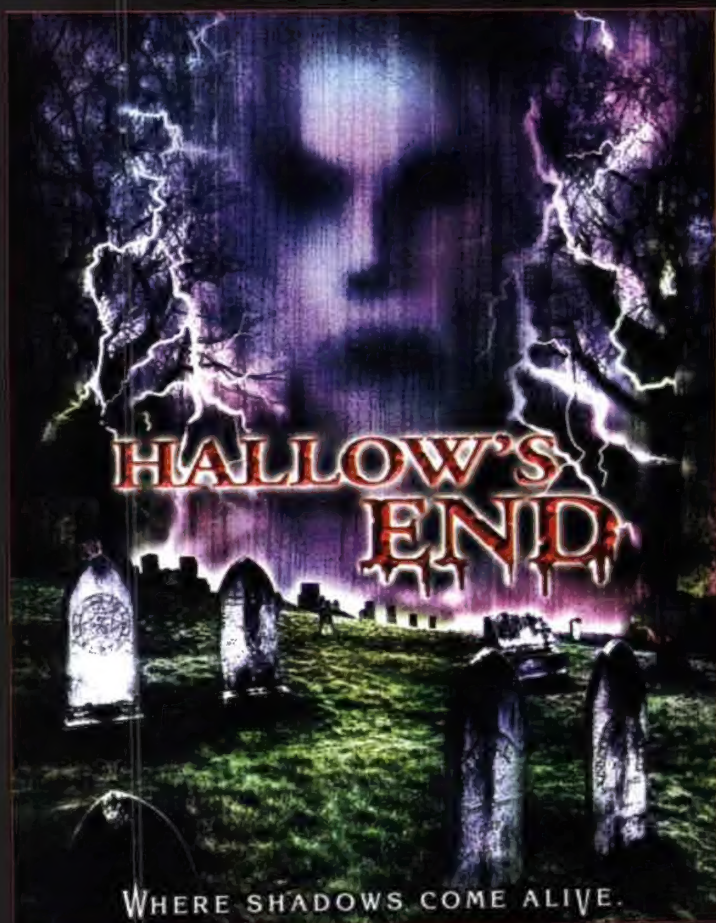
qui se font écharper par un tueur mystérieux armé d'une hache et venu venger la mort de toute une famille carbonisée quatre ans plus tôt par leur faute. Ah ben merde, je vous ai balancé la surprise du film! Sachez tout de même que Van Slee offre pour l'occasion un rôle de bimbo à sa fille Vanessa. De là à les comparer à Dario Argento et la petite Asia, il n'y a qu'un pas que je me refuse à franchir, de peur de louper une marche. Mais quand même, **Adam & Evil**, c'est un sacré beau titre!

■ Chouette, un film d'horreur italien! La rareté a pour titre **Night's Vampires**, et est réalisée par Giovanni Pianigiani (assistant sur **Demonium** d'Andreas Schnaas) et surtout le vétéran Lorenzo Onorati (**Les Orgies de Caligula**, **Lucrèce Borgia**, et quelques films de fesse



dont un avec Catherine Ringer des Rita Mitsouko). Evidemment, c'est gratiné: une jeune Russe débarque à Rome sans visa et se retrouve sous la coupe de proxénètes qui la louent à une clientèle de pervers sadiques qui la torturent à mort. Elle révèle alors sa vraie nature, celle d'une vampire. Assoiffée de vengeance, elle saigne à blanc tous les clients du réseau, tandis qu'à l'Est, le KGB (dissois depuis un moment mais bon...) abat toute sa famille, créée pendant la guerre froide par des chercheurs encartés au PC. Toute sa famille, sauf un, qui surgit de la neige et fait route vers l'Italie. Mais ses intentions ne sont pas forcément fraternelles... Du Robert Ludlum à la sauce Anne Rice, ça risque d'être pas banal.

■ C'est Halloween dans la petite ville de Hallow's End (ailleurs aussi, notez bien), d'où le titre, **Hallow's End** donc (putain! vous suivez ou quoi?). Et chaque année, les étudiants du cru montent un spectacle où sont narrées les légendes locales. C'est en répétant dans la plus vieille demeure du coin qu'ils déterrèrent un grimoire ayant appartenu à un pasteur maudit. La lecture des textes provoque leur mort à tous, et les voilà qui reviennent de l'au-delà sous la forme des démons dont ils avaient emprunté l'apparence pour leur pièce: des goules, des spectres, des zombies, des vampires, des aspirateurs, bref toute une galerie de créatures issues de la nuit la plus noire qui vont traquer sans relâche les rares survivants. C'est Jon Keeves



(**American Nightmare**) qui tient le manche.

■ Dernière création déviante du taré teuton Olaf Ittenbach (**Premutos**, **Legion of the Dead**), **Garden of Love** (titre à mi-chemin

entre les pornos soft de TF6 et du James Ivory) a pour héroïne Rebecca, survivante d'un massacre où ses parents ont trouvé la mort. Elle se réveille du coma, amnésique, et se laisse persuader par ses tuteurs qu'elle a été victime d'un accident

CREEP LE MÉTRO DE LA MORT

Il y a des actrices pour lesquelles on a une affection particulière à Mad, et Franka Potente en fait partie, depuis **Anatomie** et **La Mémoire dans la peau** (dont elle est en train de tourner la suite). Belle, volontaire, sacrément expressive et à cent lieues de ces gravures de mode qui empuantissent les écrans, la jeune Allemande a conquis nos cœurs grâce à sa féminité à la fois belliqueuse et fragile. **Creep** est donc un film important à nos yeux puisqu'elle y tient la tête d'affiche, et que le projet s'annonce bien flippant. Elle y incarne une jeune femme qui s'endort dans le métro londonien en attendant la rame qui doit la ramener chez elle. Lorsqu'elle ouvre les yeux, les quais sont vides, la lumière a disparu et tous les accès à l'air libre sont fermés. C'est alors qu'un train surgit,

vide de voyageurs. Elle n'a d'autre choix que de s'y embarquer, dans l'espoir d'atteindre sa destination, car, après tout, c'est sur sa ligne qu'il se déplace. En franchissant les portes du wagon, elle ignore que le véhicule va l'emmenner vers des endroits cauchemardesques où elle devra affronter la terreur absolue. Et l'on n'en sait guère plus, même si les déclarations du réalisateur Christopher Smith, dont c'est ici le premier long après deux courts-métrages fort remarquables dans les festivals, donnent un élément de réponse et surtout permettent d'extrapoler à loisir: « Dans le voyage de l'héroïne vont se matérialiser ses peurs les plus traumatisantes. », explique-t-il. « Et mon but est que le spectateur soit exactement dans sa position à elle. Qu'il sente en permanence que quelque chose d'épou-



Flashes

O Pour le cinquième **Harry Potter**

(L'Ordre du Phénix, qui vient de sortir en librairie), la production aurait choisi un réalisateur qui ne risque pas de les perturber avec des prétentions auteursantes puisqu'il s'agit de Stuart Baird (**Star Trek: Nemesis**). Peut-être qu'il y aura un petit rôle pour Steven Seagal (en prof de castagne ?) comme dans **Ultime décision**, et qu'il mourra en essayant de grimper sur un balcon...

● Clive Barker, qui n'a rien tourné depuis **Le Maître des illusions**, s'y remet enfin avec **Tortured Souls**, qui sera centré sur l'histoire de ces créatures d'épouvante qui existent déjà sous la forme de figurines chez McFarlane Toys. Il devrait écrire et réaliser le film pour Universal, laissant de côté pour l'instant son projet de western horrifique, **American Gothic**.

● Brendan Fraser (**La Momie**) tiendra le rôle principal de **La Dixième victime**, remake d'un thriller d'Elia Petri. L'autre bonne nouvelle, c'est qu'il est fortement question que ce soit John McTiernan qui réalise le film, à la demande de l'acteur (Brendan, on t'aime!). La compagne de McT (ben oui, il paraît... trop fort ce John!), Rebecca Romijn-Stamos (**Rollerball**, **Femme fatale**), y sera une tueuse chargée de dessouder un homme dont elle va tomber amoureuse. Le tout se déroulant dans un futur proche où le meurtre est devenu légal.

● Au rayon des rumeurs de casting: Peter Jackson aimerait que George Clooney incarne l'explorateur qui ramène un grand singe à New York dans **King Kong**. Liam Neeson a rejoint **Kingdom of Heaven**, le film sur les croisades de Ridley Scott avec Orlando Bloom (qui joue un Arabe!) et auquel Russell Crowe pourrait également participer. Le bad guy de **Mission: Impossible 3** de Joe Carnahan devrait être incarné par Jason Isaacs (Crochet dans **Peter Pan**). Enfin, la star du remake US de **The Grudge** (au Japon, **Ju-On**) sera Sarah Michelle Gellar, qui cherche à faire carrière au cinéma. Le film, produit par Sam Raimi, a été confié au réalisateur de l'original, Takashi Shimizu.

● Scénariste de **Gothika** et réalisateur de **She-Creature**, Sebastian Gutierrez signera le remake du **Témoin muet** d'Anthony Waller, qui sera produit par James Mangold (**Identity**).

● La carrière de Roman Polanski redémarre. Après le succès public et critique de son **Pianiste**, il cherchait un projet familial. C'est désormais chose faite, puisqu'il doit démarrer durant le premier trimestre 2004 la production d'**Oliver Twist**, adapté du classique de Charles Dickens (qui n'avait pas été transposé sur grand écran depuis la version de David Lean

remontant à 1948). Produit par Alain Sarde et Robert Benmussa (tous les deux à ce poste sur **Le Pianiste**), le film sera doté d'une enveloppe budgétaire de 60 millions de dollars et devrait sortir fin 2005.

● Succès de **Chicago** aidant, voilà qu'est lancée une nouvelle adaptation ciné de Broadway avec **Le Fantôme de l'opéra**, que réalise le très new-yorkais Joel Schumacher. **Batman & Robin Forever** (ouch!) sur la musique d'Andrew Lloyd Webber. C'est au très vif Gerard Butler (**Dracula 2001**, **Tomb Raider 2**, qui revient le rôle du Fantôme, en remplacement d'Antonio Banderas,



prévu à l'origine. Quant à sa bien-aimée Christine, elle est jouée par Emmy Rossum (la fille de Sean Penn dans **Mystic River**). Si Butler chante avec son gros accent écossais, ça pourrait être rigolo. Premier visuel ci-dessus.

● Ben Affleck a enfin vu **Daredevil**. Enfin, c'est ce que l'on peut penser puisqu'il a déclaré qu'il n'était pas intéressé par un deuxième opus. Trop de kung-fu et pas assez de somnolence (ça se dit ?), dixit en gros l'endive préférée de nos inidinettes, qui n'accepterait de renfiler le costard rouge qu'à une condition: il souhaite que son pote Kevin Smith écrive le scénario. Pas gagné ça...

● Vin Diesel serait d'accord pour jouer dans **Fast and Furious 3** et... Quoi ? La bande-annonce de **Chronicles of Riddick** ? Fais voir !... Ouais, la classe ! Il va être mortel ce film !... Bon, qu'est-ce que je te disais, moi ?... Bah on s'en fout...

● Lauren Shuler Donner parle de **X-Men 3**. Le personnage de Colossus y prendra normalement plus d'importance et la storyline du Phénix Noir (ex-Jean Grey) y sera développée. Par contre, histoire de calmer les coups de sang de la diva Halle Berry (qui veut plus de fric et un rôle plus important), la productrice promet que **X-Men 3** fera la part belle au personnage de Tornado et qu'un spin-off autour de la super-héroïne serait en projet. T'es contente Halle ?



de voiture. Douze ans plus tard, alors qu'elle s'est mariée à un prof respectable, des visions de feu son paternel la hantent et la ramènent vers le théâtre du drame. Elle se rend vite compte que ses parents adoptifs ont comploté contre elle et que sa présence sur les lieux est sur le point de réveiller des fantômes assoiffés de vengeance. Un adepte du gore crade et malsain qui s'attaque au gothique, ça ne peut être qu'intéressant!

■ San Helving à Damien Granger: « Je te dis que j'ai déjà causé de ce truc-là! ». Damien (avec un sérieux imperturbable): « Mais non, c'est juste une impression... ». San Helving à Alexandre Bustillo, encyclopédie vivante du film d'horreur: « On n'a pas déjà causé de ce truc-là? ». Alexandre: « Non, c'était un truc qui y ressemblait mais c'était pas celui-là... ». San Helving à lui-même: « Tu n'as



San HELVING

vantable va se produire, mais sans jamais savoir quand cela va avoir lieu. Et qu'il n'ait pas d'autre choix que de regarder l'horreur au fond des yeux lorsqu'elle surgit. Qu'il l'affronte avec elle, et là je parle de choses très concrètes que les gens préfèrent laisser enfouies au fond de leur esprit pour le bien de leur équilibre mental...

Il ne rigole pas, Chris Smith. Et l'on compte sur lui pour nous offrir LE film sur les bas-fonds du métro, cet univers jusqu'ici peu prisé du cinéma, qui plus est métaphore idéale pour sonder l'esprit humain et ses déviances malsaines. Et qu'on ne vienne pas nous parler de Subway, ou là, on dégaine les flingues!

Cédric DELELÉ



NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Ce mois-ci, beaucoup de news de Corée du Sud, où plusieurs films en préparation ou sur le point de sortir nous promettent de belles heures de visionnage. Et surtout une preview de *Beautiful Boxer*, un film de boxe thaï... traitant de transsexualisme (ou vice-versa). Ça vous en bouche un coin, non ?

■ La preview de *Beautiful Boxer* nous permet de parler d'une autre histoire sportive et humaine authentique, celle de Rikidozan, le père du pro-wrestling au Japon. Rikidozan est un Coréen vivant au Japon qui désire devenir champion de sumo, discipline typiquement nipponne qui ne laisse pas de place aux étrangers (une crise avait d'ailleurs éclaté il y a quelques années lorsqu'un hawaïen avait battu le grand champion en titre – mais ceci est une autre histoire). Afin de pouvoir s'entraîner, il cache donc ses origines et rentre dans la cour des grands. Mais sa vie est petit à petit détruite... Réalisé par Song Hae-sung (*Faillan*), *Rikidozan* parle d'un sujet relativement peu abordé aussi bien au Japon (on s'en doute) qu'en Corée, celui des Japonais d'origine coréenne, qui sont toujours victimes de nombreux préjugés. Mais le film parle surtout de l'une des plus grandes figures sportives du siècle dernier au Japon. Sortie prévue premier trimestre 2001.

■ Autre histoire authentique, mais dans un autre domaine. *Silmido* confronte de tragiques événements liés à la séparation Nord-Sud de la Corée. En 1968, après qu'un commando nord-coréen ait tenté de tuer le président de Corée du Sud, un groupe de criminels sud-coréens est envoyé sur l'île de Silmido afin de subir

un entraînement extrêmement dur dans le but d'assassiner le président nord-coréen. Mais les méthodes brutales de leurs supérieurs, qui débouchent sur la mort de certains d'entre eux, fait souffler un vent de révolte... Voilà en tout cas un autre sujet de film passionnant ! C'est Kang Woo Suk, le talentueux réalisateur de *Public Enemy*, qui est en charge de ce projet dans lequel on retrouvera notamment Ahn Sung-Ki. Sortie prévue ce début d'année.

■ On craignant que Kang Je-Gyu (*Shiri*) ne s'intéresse plus qu'à la production depuis qu'il avait monté sa compagnie – il faut dire que son dernier film remonte tout de même à 1999. Et puis, enfin, des échos nous sont arrivés sur son nouveau projet, *Taegukgi*. Comme avec *Shiri* et de nombreuses autres œuvres de la nouvelle génération (voir plus haut *Silmido*), ce nouveau film confronte une nouvelle fois les deux Corées. Cette fois-ci, par contre, Kang vise directement la base de tout le conflit : le film prenant place durant la guerre de Corée et racontant le parcours de deux frères, l'un combattant pour le Sud, l'autre pour le Nord. Gros budget, *Taegukgi* promet beaucoup grâce à son sujet et surtout au talent de son réalisateur.

■ Début du 21^e siècle aux States. Un groupe de gangsters, une équipe



BEAUTIFUL BOXER

Chose promise, chose due, voici une petite preview de *Beautiful Boxer*, ce film de boxe thaï un peu particulier dont on vous parlait dans les précédentes Notules Asiatiques. Surfant tout à la fois sur la vague des comédies gays plébiscitées par le public thaï depuis la sortie de *Iron Ladies*, et sur la « re-découverte » du Muay Thai via *Ong Bak*, *Beautiful Boxer* est un film véritablement unique. Pas difficile de comprendre pourquoi lorsque l'on

sait que le film s'inspire d'une histoire authentique (comme étaient authentiques les sujets de *Iron Ladies* et *Saving Private Tootsie*), celle de Parinya Charoenphol – surnommé affectueusement Nong Toom – un boxeur qui changea de sexe. Ce qui est encore plus étonnant c'est que Nong Toom n'est pas qu'un petit boxeur du dimanche – l'histoire aurait déjà un impact beaucoup moins impor-

taillant – mais un grand champion qui a décroché quelques-uns des plus grands titres nationaux. Issu d'une famille nomade très pauvre, Nong Toom pense depuis son enfance être une femme coincée dans le corps d'un homme. Alors qu'il est adolescent, il devient moine, avant d'aller rejoindre un camp d'entraînement qui le forme à la Boxe thaïe. Rapidement, l'adolescent fait preuve d'un véritable talent pour le combat, talent qui va le propulser au sommet

de son art. « J'ai le corps d'un combattant. Mais dans mon cœur, je suis une femme. », confie Toom (un peu comme toi, Julien, non ? – ndr). Quel paradoxe fascinant ! Un champion de l'un des sports les plus durs, les plus éprouvants et les plus viriles qui soient, qui rêve de devenir une femme. Un sujet rêvé pour un réalisateur. « Voici un kick boxer exceptionnel qui se bat comme un homme mais qui rêve de devenir une femme. Les conflits

de tournage attendant le retour du réalisateur avec de l'argent. Et quelques anciens de la rue vers l'ortie tiennent le temps dans une petite ville fantôme. Jusqu'à ce qu'un étrange asiatique arrive en ville, un bébé dans les bras et que tout ce petit monde se retrouve impliqué dans une bataille pour le monstre man-due. Voici le sujet plutôt alléchant de cette production coreenne nommée *Laundry Warrior* (1), dont le tournage devrait tout juste avoir commencé.

■ *Legend of the Evil Lake* est un remake du film fantastique homonyme de Shin Sang-Ok. La reine Jin-Sung est amoureuse du général B-ha-Rang, qui lui, est amoureux d'une fille d'un rang inférieur. La reine, jalouse de la tourterelle, la fait tuer mais celle-ci revient d'outre-tombe pour reclamer sa vengeance, aidée par un esprit démoniaque. Premier film de Lee Gwang-Hoon, qui devrait sortir incessamment sous peu.

■ Sorti il y a un petit moment, *Queen of the Damned* est la suite officielle de l'excellente nouvelle trilogie de la forme géante. Petite particularité, il s'agit ici d'un court de 40 minutes tourné pour une poignée de vens. Ça ne pourra de toute façon jamais être pire que le *Godzilla* américain.

■ Après ses débuts américains, Jackie Chan nous revient avec un projet qui devrait ravir tout le monde: *New Police Story*! Sans grande surprise, Maggie Cheung ne sera pas dans ce nouvel opus et sera remplacée par Charie Yeung. On retrouvera aussi Nicholas Tse.



Daniel Wu dans ce film qui sera révisé par Benny Chan. Le grand retour de Jackie? On espère, mais le bonhomme commence à se fatiguer quand même un peu vieux.

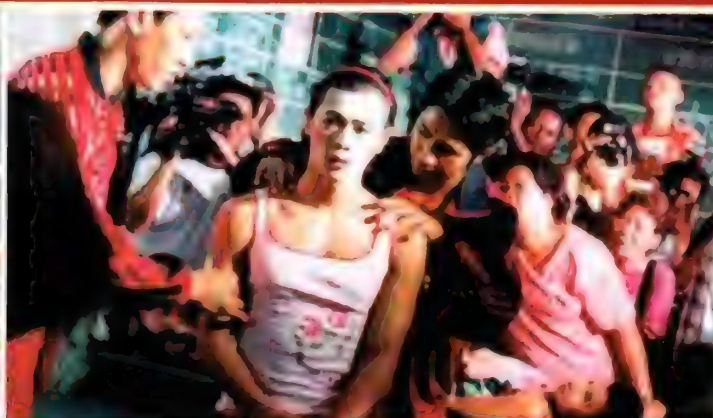
■ Le très talentueux Soi Cheung, probablement le plus intéressant nouveau réalisateur à avoir émergé ces dernières années à HK - qui nous avait offert une série de films de qualité (*Our Last Day*, *Horror Hotline*...) retourne à l'horreur, mais, hélas, d'une façon beaucoup plus classiquement hong-kongaise. L'art à dire avec beaucoup d'humour. Son nouveau film se nomme *The Death Curse* et met en scène des enfants qui se retrouvent après le décès de leur père afin de toucher



l'héritage. Mais la vieille maison familiale a plus à leur offrir que quelques billets...

■ Après les explosifs *Infernal Affairs 1 & 2*, le 3 vient de sortir à HK. Le film explore encore plus la

vie des différents personnages de cette série qui a redonné un sacré coup de fouet au cinéma local. En attendant la sortie prochaine (mais quand exactement?!) du premier épisode sur les grands écrans français.



émotionnels et physiques à l'intérieur de cette jeune personne sont extraordinaires. Sa vie a aussi évolué d'une telle façon qu'elle fournit une base unique pour explorer les concepts de masculinité et féminité. » déclare Ekachai Uekrongtham, qui livre ici son premier long-métrage. Le film lui donne aussi l'opportunité, comme ses confrères de *Ong Bak* l'ont fait auparavant, d'explorer l'art martial national. « Le Muay Thai est une unique et

époustouflante forme d'art martial. Il est à la fois mortel et magnifique. Dans la force, il y a de la beauté. Et dans la beauté, vous pouvez trouver de la force. » Pas question donc d'embaucher quelqu'un qui n'y connaît rien en matière de boxe. Après un énorme casting à travers le pays, le choix se porte donc sur Asanee Suwan (alias Art), un boxeur professionnel de 22 ans, qui totalise déjà pas moins de 180 combats! Classé

numéro 5 par le World Muay Thai Council, Asanee s'est formé à la comédie pour pouvoir parfaitement jouer devant les caméras. « Même avant de connaître Nong Toom personnellement, j'ai toujours admiré son habilité à exécuter si magnifiquement les anciennes techniques du Muay Thai, quelque chose que l'on ne voit que très rarement sur les rings aujourd'hui. » avoue Art. Question combats, le film offre donc des scènes qui, si l'on

peut en juger par le peu que l'on en a vu, promettent beaucoup. Coup de genoux et coup de coude sautés, double uppercut, coup de tibia dans les dents... La panoplie complète est sortie, tout à la fois réaliste, brutale et belle. Au croisement de la biographie, du film social, de l'épopée sportive et du film martial, *Beautiful Boxer* est un film très prometteur sur lequel on ne manquera pas de revenir.

CAÏD

Décédé à l'âge de 71 ans, Fernando Di Leo s'était distingué dans le paysage du cinéma transalpin avec des films forts et incandescents. *Milan calibre 9*, *Le Boss*, *Salut les pourris...* Des films qui surprenaient le spectateur autant par leur efficacité visuelle que par leur intelligence de propos. Considéré comme l'équivalent italien de Don Siegel par Quentin Tarantino, Fernando Di Leo laisse derrière lui une légion de fans à travers le monde...



Samuel Fuller a dit un jour : « Pour faire un bon film, il faut trois choses : de la matière grise, du cuir et une paire de couilles. Un bon réalisateur se doit d'être intelligent, passionné et audacieux ! ». Voilà une citation qui définit à merveille Fernando Di Leo. Né le 11 janvier 1932 dans la province de San Ferdinando, Fernando Di Leo s'empare du 7^e art en passant son adolescence dans un petit cinéma de campagne. Également passionné de littérature, Di Leo quitte sa province natale pour Rome afin d'y faire des études plus poussées en cinéma, en art dramatique et en lettres. Sa passion pour la littérature lui vaudra de récolter de nombreux prix pour ses ouvrages analytiques sur les travaux de Plaute, Aristophane et Molière. Parallèlement à ses activités littéraires, Di Leo se lie d'amitié avec une bande d'étudiants en cinéma composée de Marco Bellocchio, Sergio Tati, Vincenzo Delli'Acquila, Franz Weisz et d'un jeune documentariste nommé Duccio Tessari, qu'il considérera comme son mentor et son grand frère. Avec sa bande de copains, Di Leo participe à l'écriture et à la mise en scène d'une anthologie expérimentale de sketches dramatiques intitulée *Gli Eroi di Ieri, Oggi, Domani* (= les héros d'hier, d'aujourd'hui et de demain) qui, malgré son exploitation limitée, rallie de nombreux suffrages positifs dans le milieu des critiques et des cinéastes. Ce succès d'estime va permettre à Duccio Tessari de présenter Di Leo à une figure montante du cinéma italien, Sergio Leone. Cette rencontre va amorcer la carrière de scénariste de Di Leo, qui se lance dans l'écriture de *Pour une poignée de dollars*, sous la houlette de Tessari. Bien qu'il n'ait pas été crédité au générique du film (à cause, entre autres, de différends financiers contractés par la compagnie Jolly Film), Di Leo rempile à la demande de Leone pour réécrire officiellement l'une des moutures de *Et pour quelques dollars de plus*. La machine est lancée, et à Di Leo d'écrire près d'une vingtaine de westerns entre 1965 et 1968, dont certains resteront dans les annales : *Navajo Joe* de Sergio Corbucci et *Le Temps du massacre* de Lucio Fulci exploitent avec une violence rare le thème de la quête vengeresse, tout en

MORT D'UN



esquissant une étude intéressante sur la psychopathologie criminelle. *Le Retour de Ringo* de Duccio Tessari et *Les Longs jours de la vengeance* de Florestano Vancini, transposent avec une habileté confondante *L'Odyssée* de Homère et *Le Comte de Monte-Cristo* de Dumas dans l'univers décalé du western italien.

DE L'EXPLOITATION AU CINÉMA ENGAGÉ

Ces titres vaudront à Di Leo la réputation d'un scénariste brillant et prolifique, et lui ouvriront les portes de la mise en scène avec le film d'action *Des roses rouges* pour le Führer, et le conduiront à adapter les écrits du romancier Giorgio Scerbanenco (*Vénus privée*) avec *Les Enfants du massacre*, un drame d'une violence inouïe, qui relate le viol d'une institutrice par ses élèves. Après l'inénarrable *Les Insatisfaites* poupées érotiques du Dr Hitchcock, avec Klaus Kinski (un film d'horreur érotique exploité en tant que porno aux USA !), Di Leo retrouve l'univers de Scerbanenco et passe à la vitesse supérieure en signant *Milan calibre 9*. Considéré à juste titre comme l'un des plus grands polars européens, *Milan calibre 9* narre les mésaventures d'un ancien repris de justice (Gastone Moschin, mais aussi Frank Wolff, Lionel Stander, Philippe Leroy-Beaulieu et Barbara Bouchet). Cette première incursion dans le polar sera saluée par la critique, qui présente Di Leo comme le plus digne héritier européen de Raoul Walsh et William Wyler. Cette reconnaissance incite Di Leo à persévérer dans la même voie, et signe *L'Empire du crime* avec Mario Adorf, Henry Silva et Woody Strode, un petit polar d'honnête facture, racontant la confrontation entre un proxénète, victime d'une machination, et deux tueurs à gages agissant pour le compte d'un cartel de la drogue. En 1973,



Di Leo réalise *Le Boss*, d'après le roman *Le Liquidateur* de Peter McCurtin, qui détaille les procédés de collusion entre les différents clans de la Mafia, et prend pour trame narrative les activités d'un tueur à gages. Le résultat est impressionnant et criant de vérité. Le jour de sa sortie en salles, *Le Boss* menace d'être censuré par le chef du parlement italien, Giovanni Gioia, qui accuse Di Leo de diffamation à l'encontre des leaders du parti démocrate de Palerme. Gioia pointe du doigt une scène diaboliquement insinuante entre un parrain de la Mafia et un commissaire corrompu, négociant le prix de l'identité secrète de trois témoins captaux d'un procès contre la pègre, en soulignant l'implication de certains dirigeants politiques dans cette manœuvre criminelle. Une situation qui faisait écho à une affaire similaire survenue l'année précédente, où le numéro deux du parti démocrate de Palerme fut accusé de corruption dans le cadre d'une affaire liée à la Mafia, au cours de laquelle il dénonçait trois repentis en échange de 100 millions de lires. La controverse suscitée par *Le Boss* motiva d'autant plus Di Leo à exposer les pratiques de corruption dans les hauts lieux de l'État. Le cinéaste persévère dans la voie du scandale avec *Salut les pourris*, qui s'attarde sur le cas de conscience d'un policier à la solde de la Mafia. Ironie du sort, *Salut les pourris* sortit le même jour que l'arrestation d'une vingtaine de policiers milanais impliqués dans les meurtres d'indicateurs et le racket de commerçants.

DE L'ENGAGEMENT À L'OUBLI

L'audace de ces deux films forceront Di Leo à atténuer son penchant pour les sujets brûlants. À la suite de l'accueil mitigé de *Salut les pourris*, Di Leo change radicalement son fusil d'épaule.

et réalise le film érotique *La Séduction*, avec Maudrice Ronet, la comédie policière *Ursula l'anti-gang*, avec Ursula Andress, et quelques petites séries B oscillant entre le pire (*Diamants de sang* et *De la part de Nick*) et le meilleur (*Le Boss de la ville* avec Jack Palance). Toutefois, sa volonté de revisiter les causes et les symptômes des années de plomb le mèneront à endosser une dernière fois les fonctions de scénariste. *Racket Boys* de Romolo Guerrieri et *Live like a man, die like a cop* de Ruggero Deodato, scrutent d'un œil averti la montée en flèche de la délinquance juvénile et la déshumanisation progressive des forces de l'ordre face à la criminalité. Deux films anticonformistes qui traitent de manière frontale de thèmes toujours sujets à la polémique. Face à l'indifférence du public, Di Leo ralentit son rythme de carrière et signe sans grande conviction quelques films d'exploitation vulgaires comme le film de guerre *Les Coriaces*, le thriller horrifique *Vacances pour un massacre* et le film érotique *Avere Vent'anni*, qui resteront à peine plus d'une semaine à l'affiche. En 1985, le film d'action *Killer vs. Killers* conclut la filmographie de Di Leo, qui préfère disparaître du circuit pour se consacrer à l'écriture de nouvelles et de pièces de théâtre. L'attention récente portée à Fernando Di Leo par des réalisateurs comme Ricky Tognazzi (*L'Escorte*), Claudio Fragasso (*Palerme-Milan, aller simple*) ou Alex Cox avait ravivé la flamme cinématographique qui animait jadis le patriarcat italien. Alors qu'il annonçait son retour avec un projet de polar urbain dans la lignée de *Milan calibro 9*, Fernando Di Leo, dans l'anonymat le plus total, a rendu son dernier souffle le 1^{er} décembre dernier à la suite d'une crise cardiaque. Repose en paix, Fernando. Nous ne l'oublierons pas, ici-bas.

FABI BEDIAR



FILMOGRAPHIE

Réalisateur

- 1964 - *Gli Eroi di ieri. Oggi. Domani* (sketch non réalisé avec Vincenzo Dell'Acquila)
- 1968 - *Des roses rouges pour le Führer*
- 1969 - *Brucias, Ragazzo, Brucias*
- 1969 - *Les Enfants du massacre*
- 1971 - *Les Insatisfaites poupées érotiques du Docteur Hitchcock*
- 1972 - *Le Sang de la violence* (Milan calibre 9)
- 1972 - *L'Empire du crime*
- 1973 - *La Séduction*
- 1973 - *Le Boss*
- 1974 - *Salut les pourris*
- 1974 - *Ursula l'anti-gang*
- 1975 - *Kidnap Syndicate*
- 1976 - *Le Boss de la ville*
- 1976 - *De la part de Nick*
- 1977 - *Diamants de sang*
- 1978 - *Avere Vent'anni*
- 1980 - *Vacances pour un massacre*
- 1984 - *Les Coriaces*
- 1985 - *Killer vs. Killers*

Scénariste

- 1964 - *Pour une poignée de dollars* de Sergio Leone (non crédité)
- 1965 - *Et pour quelques dollars de plus* de Sergio Leone (non crédité)
- 1965 - *Un pistolet pour Ringo* de Duccio Tessari (non crédité)
- 1965 - *Le Retour de Ringo* de Duccio Tessari
- 1965 - *7 Écossais du Texas* de Franco Giraldi
- 1966 - *Kiss, Kiss...Bang, Bang I* de Duccio Tessari
- 1966 - *Le Temps du massacre* de Lucio Fulci
- 1966 - *Harajo Joe* de Sergio Corbucci
- 1966 - *Les Longs jours de la vengeance* de Florestano Vancini
- 1967 - *Wanted - Le Recherché* de Giorgio Ferroni
- 1967 - *Les 7 Écossais explosent* de Franco Giraldi
- 1967 - *Johnny Yuma* de Romolo Guerrieri
- 1967 - *Poker au cotti* de Giuseppe Vari
- 1967 - *Omicidio per Appuntamento* de Mino Guerrini
- 1967 - *Pecos, tire ou meurs* de Maurizio Lucidi
- 1967 - *Haine pour haine* de Domenico Paolella
- 1967 - *La Lunga Sida* de Mohamed Tazi
- 1967 - *Dieu les crée, moi je les tue* de Paolo Bianchini
- 1967 - *Con Lui Cavalca La Morte* de Giuseppe Vari
- 1967 - *Pas de pitié pour les salopards* de Giorgio Stegani
- 1967 - *Chacun pour soi* de Giorgio Capitani
- 1967 - *Les Gangsters* de Mino Guerrini
- 1968 - *La Loi des colts* de Vincenzo Dell'Acquila
- 1976 - *Live like a man, die like a cop* de Ruggero Deodato
- 1976 - *Racket Boys* de Romolo Guerrieri



Guide touristique pour le Japon médiéval, à grands

Yannick DAHAN

THE LAST SAMURAI. USA. 2003. RÉAL.: EDWARD ZWICK. SCÉN.: JOHN LOGAN, MARSHALL HERSKOVITZ. MUS.: HANS ZIMMER. DIR.PHOT.: JOHN TOLL. PROD.: MARSHALL HERKOVITZ, EDWARD ZWICK, PAULA WAGNER, TOM CRUISE, TOM ENGELMAN, SCOTT KROOPF, VINCENT WARD POUR CRUISE/WARNER, BEDFORD FALLS COMPANY, WARNER. INT.: TOM CRUISE, TIMOTHY SPALL, KEN WATANABE, BILLY CONNOLLY, TONY GOLDWYN, HIROYUKI SANADA... DUR.: 2H24. DIST.: WARNER. SORTIE LE 14 JANVIER 2004.

Subterranean underground (Tales from the Cindi Hospital, Twilight of the Ice Nymphs), The Machine-nymphs (see also under the chapter 10).



OUT OF TIME AU TEMPS POUR LUI

Le duo de l'épatant **Diabole en robe bleue** est de retour avec **Out of Time**, un autre film noir prenant racine cette fois-ci dans le paysage tropical de Floride. Mais, hélas, l'association n'a pas été aussi fructueuse à cause d'un scénario à la mécanique grinçante, et au manque d'inspiration des principaux intéressés.

Matt Whitlock (un Denzel Washington fainéant depuis son Oscar) est le chef de la police d'une petite bourgade du Sud de la Floride. Ennuagé par son métier, et en pleine instance de divorce, Whitlock trouve le réconfort dans les bras de Ann Merai Harrison (Sanaa Lathan), une charmante femme seule, néanmoins mariée à Chris Harrison (Dean « transparent » Cain), une ancienne star de football devenue dépressive. Lorsque Whitlock apprend que sa compagne est atteinte d'un cancer en phase terminale, il vole dans le coffre de la police une importante somme d'argent, issue d'un vieux raid anti-drogue, afin de payer l'opération nécessaire à son éventuelle guérison. C'est à cet instant que le monde de Whitlock va basculer :



Ann et son époux périssent dans un incendie d'origine criminelle. Les indices désignent Whitlock comme le coupable idéal. Ce sera là le départ d'une course contre la montre où le policier déchu devra effacer les preuves le compromettant, et éviter les agents de la DEA venus récupérer les deniers de la saisie anti-drogue...

Tous les ingrédients du film noir sont présents dans **Out of Time** : le héros déchu pris dans une toile d'araignée, la femme fatale dont le machiavélisme n'a d'égale que la vénalité, les rebondissements incessants et les personnages secondaires motivés par l'appât du gain, etc. Est-ce que la mayonnaise prend pour autant ? Hélas non. Le principal défaut de **Out of Time** réside dans la faiblesse de son scénario, qui préfère jouer la carte de l'hommage aux perles du genre (**Assurance sur la mort** de Billy Wilder et **La Fièvre au corps** de Lawrence Kasdan en tête) à celle de l'innovation en matière dramatique. Une lacune que Carl Franklin n'arrive pas à combler par le biais d'une mise en scène assez médiocre. Les plans en mouvements lents, les cadrages approximatifs et la

photo baveuse nous portent à croire que la verve talentueuse dont a fait preuve Franklin sur ses deux premiers films s'est malheureusement évaporée. Il reste néanmoins à sauver les prestations plutôt furtives de quelques solides seconds couteaux comme O.L. Duke et Antoni Corone (deux piliers de la série **Oz**), et une courte scène de poursuite où Washington est à la fois le traqueur et le traqué. Un bilan un peu mince pour 1h45 de film. Mieux vaut rester chez soi.

Fathi BEDDIAR

USA. 2003. RÉAL. : CARL FRANKLIN. SCÉN. : DAVE COLLARD. DIR. PHOT. : THEO VAN DE SANDE. MUS. : GRAEME REVELL. PROD. : NEAL H. MORITZ ET JESSE BEATON POUR 20TH CENTURY FOX. INT. : DENZEL WASHINGTON, SANAA LATHAN, DEAN CAIN, EVA MENDES, ROBERT BAKER, O.L. DUKE... DUR. : 1H45. DIST. : UFD. SORTIE LE 28 JANVIER 2004.



DEUX EN UN LE PLUS ACCRO DES DEUX

— « Hey Dam, on fait un texte sur le nouveau Farrelly ? »
— « Ben ouais, c'est quand même avec des frères siamois, quoi... »

— « Ouais enfin, ça existe dans la vraie vie tu sais, c'est pas du fantastique... »

— « Pas grave, c'est les Farrelly, on kiffe ! »

Et voilà, il n'en faut pas plus pour que **Deux en un**, feel-good movie ponctué de gags cons, se retrouve dans **Mad** ! Après tout, si l'on s'en tient au simple constat que le film n'appartient effectivement pas au genre fantastique, on n'aurait jamais traité **Freaky**, la monstrueuse parade et on serait passé à côté d'un sacré chef d'œuvre. Bon, on ne va pas vous dire que **Deux en un** est fait de la même eau,

ce serait mentir. Le film raconte les aventures de Bob et Walt (Matt Damon et Greg Kinnear), deux frères siamois qui tentent une percée à Hollywood et réussissent à devenir des vedettes par le biais de Cher (interprétée par... Cher), qui cherche en fait à casser un contrat la liant à une chaîne de télévision. Le succès aidant, Walt devient mégalomane et se brouille avec son frangin, le poussant à accepter une opération visant à les séparer. Et c'est là que leur monde s'écroule...

Malgré une critique quasi-unanime ayant hurlé à l'hypocrisie, au politiquement correct et au retournement de veste (n'importe quoi !), les frères Farrelly persistent et signent, avec **Deux en un**, un film dans la lignée de **L'Amour extra large**. Mais en allant un peu plus loin dans le concept, les deux réalisateurs s'exposent un peu plus, reprennent plusieurs passages du bouquin **Le Séminariste** (écrit en solo par Peter) et, en filigrane, ne parlent finalement que d'eux-mêmes. Vendu à tort comme le nouveau **Dumb and Dumber** des cinéastes, **Deux en un** n'est rien de moins qu'une jolie chronique sur l'amour fraternel qui se perd parfois dans des détours rythmiques singuliers, favorise en finesse les traits de caractère de chacun des personnages inhérents à l'histoire, mais sacrifie parfois un peu trop l'humour à l'émotion. Malgré



tout, c'est du divertissement humain et intelligent, comme on aime...

Stéphane MOÏSSAKIS

STUCK ON YOU. USA. 2003. RÉAL. ET SCÉN. : BOBBY ET PETER FARRELLY. DIR. PHOT. : DANIEL MINDEL. MUS. : TOM WOLF. PROD. : BOBBY ET PETER FARRELLY, BRADLEY THOMAS ET CHARLES B. WESSLER POUR CONUNDRUM ENTERTAINMENT ET 20TH CENTURY FOX. INT. : MATT DAMON, GREG KINNEAR, EVA MENDES, WEN YANN SHIH, SEYMOUR CASSEL, CHER... DUR. : 1H58. DIST. : UFD. SORTIE LE 7 JANVIER 2004.





Coup de théâtre au 6 rue Rodier ! En effet, mis à part le triomphe annoncé et sans partage du Retour du Roi, qui siège en tête de notre palmarès loin devant tous les autres, pour la première fois dans l'histoire de Mad, un même film figure à la fois dans la liste des 10 meilleurs films et dans celle des 10 pires films de l'année. Ou plutôt deux films, puisqu'il s'agit de Matrix Reloaded

BILAN 2003

et Matrix Revolutions. Cela est finalement assez représentatif du magazine, qui, même s'il possède un ton général bien marqué et identifiable, n'en est pas moins une réunion d'individus disparates. Et cela confirme également le statut singulier et ô combien polémique de la saga des frères Wachowski. Par contre, celui qui a fait l'unanimité contre lui, c'est le Daredevil de Mark Steven « Hue les cornes ! » Johnson. Un bien mauvais film que l'on va tenter d'oublier en retournant voir Le Retour du Roi pour la 10^e fois et en se préparant pour une année 2004 qui va être, elle aussi, très chargée en films alléchants...

STÉPHANE MOÏSSAKIS

> Les meilleurs

1. Le Seigneur des anneaux
Le Retour du Roi
2. Mystic River
3. Matrix Reloaded/Matrix
Revolutions/Animatrix
4. Gangs of New York
5. La 25e Heure
6. Le Monde de Nemo
7. Le Château dans le ciel
8. *Kill Bill vol.1*
9. Basic
10. La Cité de Dieu
Hors Compét' : Bad Boys II

> Les pires

1. Taxi 3
2. Equilibrium
3. Underworld
4. Daredevil
5. Star Trek Nemesis
6. Spy Kids 2
7. Tomb Raider : Le Berceau
de la vie
8. Pirates des Caraïbes
9. Détour mortel
10. Dreamcatcher

JULIEN DUPUY

> Les meilleurs

1. La Cité de Dieu
2. Le Château dans le ciel
3. Abîmes
4. Sympathy for Mr Vengeance
5. Dark Water
6. Le Seigneur des anneaux
Le Retour du Roi
7. Arrête-moi si tu peux
8. 28 jours plus tard
9. Basic
10. Matrix Reloaded/
Matrix Revolutions/Animatrix

> Les pires

1. Le Vaisseau de l'angoisse
2. Star Trek Nemesis
3. Agent Cody Banks
4. Bangkok Dangerous
5. Equilibrium
6. Underworld
7. Bruce tout-puissant
8. Hero
9. Tomb Raider : Le Berceau
de la vie
10. Daredevil

JULIEN SÉVÉON

> Les meilleurs

1. La Cité de Dieu
2. Sympathy For Mr Vengeance
3. 28 Jours Plus Tard
4. Darkness
5. Mc Dull dans les nuages
6. Dark Water
7. Bangkok Dangerous
8. The Eye
9. Intacto
10. *Kill Bill vol.1*

> Les pires

1. Matrix Reloaded
2. Le Talisman
3. Tomb Raider : Le Berceau
de la vie
4. Bad Boys II
5. Scary Movie 3
6. Charlie's Angels : Les Anges
se déchainent
7. En sursis
8. S.W.A.T
9. Le Gardien du manuscrit
sacré
10. Daredevil

YANNICK DAHAN

> Les meilleurs

1. Le Seigneur des anneaux
Le Retour du Roi
2. Kill Bill vol.1
3. Matrix Reloaded/Matrix
Revolutions/Animatrix
4. Le Château dans le ciel
5. Traqué
6. Basic
7. La 25e heure
8. Gangs of New-York
9. La Cité de Dieu
10. Mystic River

> Les pires

1. Taxi 3
2. Bad Boys II
3. Le Gardien du manuscrit
sacré
4. En sursis
5. Daredevil
6. 2 Fast 2 Furious
7. Tomb Raider : Le Berceau
de la vie
8. Le Talisman
9. *Solaris*
10. Bruce tout-puissant

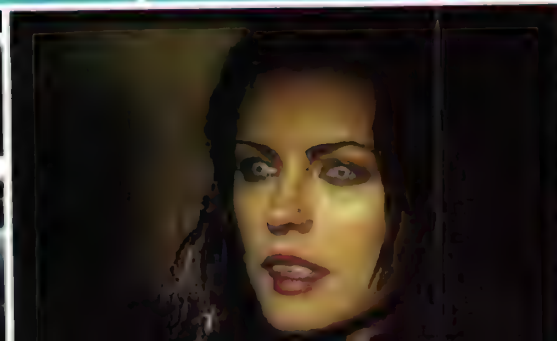
DIDIER ALLOUCH

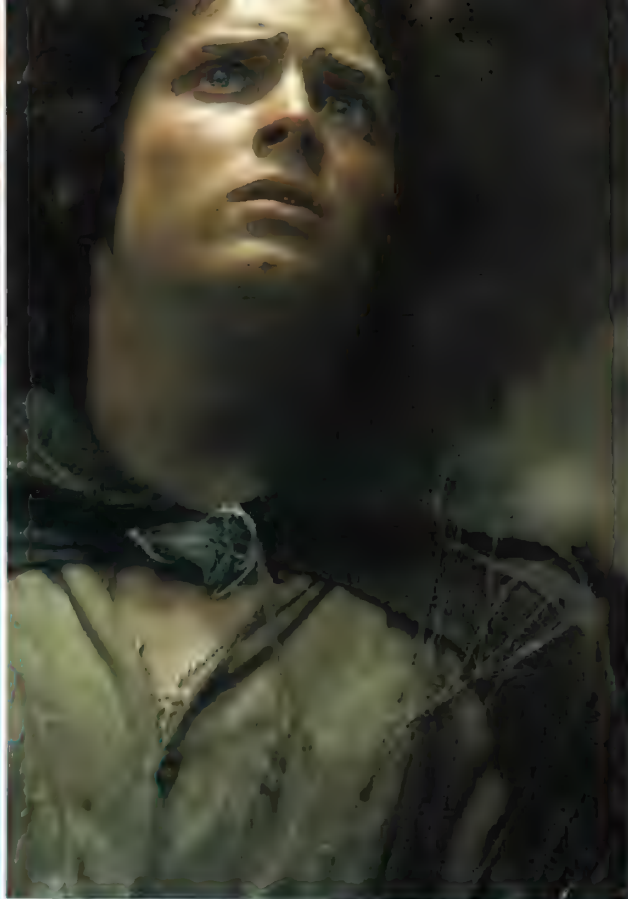
> Les meilleurs

1. Kill Bill Vol.1
2. La Cité de Dieu
3. Le Seigneur des anneaux
Le Retour du Roi
4. Mystic River
5. Dark Water
6. La 25ème heure
7. 28 jours plus tard
8. Maléfique
9. Animatrix
10. The Eye

> Les pires

1. Bad Boys II
2. Tomb Raider
Le Berceau de la vie
3. Hulk
4. Fanfan la tulipe
5. *Daredevil*
6. Les Larmes du soleil
7. Star Trek Nemesis
8. Traque
9. La Liqne des gentlemen
extraordinaires
10. Le Gardien du manuscrit
sacré





DAMIEN GRANGER

► Les meilleurs

1. La Cité de Dieu
2. Malefique
3. Haute tension
4. Le Seigneur des anneaux Le Retour du Roi
5. Mystic River
6. Identity
7. 28 Jours plus tard
8. Dark Water
9. Darkness
10. Abîmes

► Les pires

1. Terreurpointcom
2. Le Peuple des ténèbres
3. Daredevil
4. Le Talisman
5. Le Purificateur
6. Matrix Reloaded/Matrix Revolutions
7. The Eye
8. Charlie's Angels : Les Anges se déchangent
9. Traqué
10. Détour mortel

FATHI BOGDIAR

► Les meilleurs

1. Marp
2. La Cité de Dieu
3. Traqué
4. Mystic River
5. La 25e heure
6. Gangs of New York
7. Kill Bill vol.1
8. Arrête-moi si tu peux
9. 28 Jours plus tard
10. Auto Focus

► Les pires

1. 2 Fast 2 Furious
2. Daredevil
3. Basic
4. Matrix Reloaded/Matrix Revolutions
5. Le Cercle
6. Détour mortel
7. Les Larmes du Soleil
8. Un Homme à part
9. Mission Alcatraz
10. Fantan la Tulipe

CÉDRIC DELELÉE

► Les meilleurs

1. Le Seigneur des anneaux Le Retour du Roi
2. Mystic River
3. Hero
4. Basic
5. 28 Jours plus tard
6. Kill Bill vol. 1
7. Gangs of New York
8. Identity
9. Pirates des Caraïbes
10. Master and Commander

► Les pires

1. La Recrue
2. Bad Boys II
3. Dark Blue
4. Underworld
5. Terminator 3
6. Matrix Reloaded/Matrix Revolutions
7. La Ligue des Gentlemen extraordinaires
8. Daredevil
9. Freddy contre Jason
10. Star Trek Nemesis

ARNAUD BORDAS

► Les meilleurs

1. Le Seigneur des anneaux Le Retour du Roi
2. Matrix Reloaded/Matrix Revolutions/Animatrix
3. Mystic River
4. La 25e heure
5. Le Château dans le ciel
6. Gangs of New York
7. Le Monde de Nemo
8. Basic
9. Identity
10. Traqué

► Les pires

1. Solaris
2. Equilibrium
3. Underworld
4. Chicago
5. Wanted
6. Tomb Raider : Le Berceau de la vie
7. Bad Boys II
8. The Eye
9. Daredevil
10. Dreamcatcher

PALMARÈS DE LA RÉDACTION

► Les 10 meilleurs

1. Le Seigneur des anneaux : Le Retour du Roi
2. La Cité de Dieu
3. Mystic River
4. Dark Water
5. Kill Bill vol.1
6. Gangs of New York
7. 28 jours plus tard
8. Le Château dans le ciel
9. Matrix Reloaded/Matrix Revolutions/Animatrix
10. La 25e heure

► Les 10 pires

1. Daredevil
2. Tomb Raider : Le Berceau de la vie
3. Bad Boys II
4. Taxi 3
5. Underworld
6. Matrix Reloaded/Matrix Revolutions
7. Equilibrium
8. Solaris
9. Le Talisman
10. 2 Fast 2 Furious



BERTRAND ROUGIER

► Les meilleurs

1. Le Seigneur des anneaux Le Retour du Roi
2. Zaitochi
3. Gangs of New York
4. Dark Water
5. Haute tension
6. Cowboy Bebop le film
7. Laputa
8. Cypher
9. Malefique
10. Basic

► Les pires

1. Solaris
2. Dreamcatcher
3. Daredevil
4. Tomb Raider : Le Berceau de la vie
5. Le Cercle du feu sacré
6. Le Peuple des ténèbres
7. The Eye
8. Taxi 3
9. Le Purificateur
10. Cube 2

ALEXANDRE BUSTILLO

► Les meilleurs

1. Haute tension
2. Détour mortel
3. Malefique
4. Le Seigneur des anneaux Le Retour du Roi
5. Evil Dead
6. Dark Water
7. 28 jours plus tard
8. Destination finale 2
9. Nuits de terreur
10. Shredder (inédit vidéo)

► Les pires

1. Taxi 3
2. Cube 2
3. Tomb Raider : Le Berceau de la vie
4. 2 fast 2 furious
5. Le Peuple des ténèbres
6. Terreurpointcom
7. Le Talisman
8. Daredevil
9. Desperado 2 Il était une fois au Mexique
10. Solaris



AVIS CHIFFRÉS

- 0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.



Didier Allouch Arnaud Bordas Alexandre Bustillo Yannick Dahan Cédric Delelée Julien Dupuy Damien Granger Stéphane Moïssakis Bertrand Rougier

DEAD OR ALIVE 1, 2 ET 3

1 1 pour la scène finale du premier film et pour faire plaisir à Sévén.

0 Ah ouais ? Bon ben Dead alors...

2 À la limite, contentez-vous de regarder le troisième.

LE DERNIER SAMOURAÏ

3 L'hommage à Kurosawa est si insistant qu'il en devient presque touchant. Et Cruise est hilarant de nullité.

1 Sous de beaux appareils, un faux film épique, cynique et démagogue.

5 Un film de John Milius réalisé par Ed Zwick !

GOTHIKA

3 Très flippant dans ses deux premiers tiers. Le dernier acte est une catastrophe.

4 OK, le scénario pète pas très haut, mais visuellement, ça le fait, et en plus, ça tout la pétoche.

4 C'est les vacances pour Kasso. Heureusement, il fait beau.

1 Scénar galvaudé, succession de clichés, mise en scène ringarde. Pas une série B, juste du Z !

4 Ce serait cool que Kasso soigne un jour autant ses scénarios que sa réalisation.

4 Un bon film de plus au palmarès de Kasso. Dommage néanmoins que la fin soit foirée.

4 Un en-cas de belle facture pour attendre le plat de résistance : *Babylon Babies* !!!

JEEPERS CREEPERS 2

4 Les Dents de la mer dans la campagne ricaine avec le Creeper dans le rôle du requin.

5 Spawn peut aller se coucher : voici le premier film comic book malsain. Encore plus bandant que le 1^{er} !

5 L'autre film d'horreur incontournable du mois. Lavez vos slips ou vous êtes morts !

5 Le Moby Dick du film d'horreur. Purement jouissif !

5 Quand on aime les films de monstre, on aime Jeepers Creepers 2.

5 Un pur film d'action nerveux à souhait pour une franchise horripilante vraiment passionnante.

5 Aussi bon que le premier, peut-être même un chouïa plus jouissif...

3 Grosse déception. Le film est valable sur trois scènes. C'est déjà ça...

KILL BILL VOLUME 1

6 Tout le cinéma que j'aime vu par un réal ultra-doué qui l'aime encore plus que moi.

7 J'ai beaucoup aimé, mais j'attends de voir le film d'un seul bloc pour mettre ma note.

5 Presque tout le cinéma en une moitié de film. Il est baïlézé Quentin.

6 Un hommage ultra-rétro-tél au cinéma d'exploitation, qui réussit à être émouvant. Sublime !

5 L'idéal du film pour fan.

5 Un film tri-pant, volontairement kitsch et franchement classe. Vivement le Volume 2 !

5 En attendant de confirmer que la version complète est belle et bien un chef d'œuvre.

4 Film inachevé donc imparfait (plein de petits défauts).

LES LOONEY TUNES PASSENT À L'ACTION

2 Par respect pour Joe Dante. Mais le film fait vieux et fatigué.

4 Entre commande et film d'auteur, Chuck Dante cherche sa voie et emporte le morceau à l'arrivée.

3 « Eh Joe, quand tu veux tu nous refais un *Piranhas* ou un *Murlements* ! »

1 Allez plutôt vous acheter le DVD de Roger Rabbit.

2 Quelques gags ont survécu aux ravages du temps et du studio system.

4 Parfois poussif, souvent jouissif. À voir de toute manière pour soutenir l'ami Joe !

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

3 L'outrage fait à Hooper digéré, c'est assez crade pour dépasser le stade du slasher quelconque.

3 Nispel, concentre-toi sur le titre de ton film au lieu de mater le joufflu de ton actrice !

5 Kosar est un scénariste à suivre de très près. Nispel est son messie. Imparable.

3 Une exposition nullissime mais un final intense et fun !

4 Un remake qui est surtout un bel hommage... et il y a Jessica !

5 Déqueu, violent et poisseux : que demande le peuple ?

5 Non pas un remake, mais une relecture, humble et respectueuse. Une grande réussite.

3 Aussi offensif que *Massacre à la Tronçonneuse 2*. Reste les 30 dernières minutes, bien barbares !!!

MATRIX REVOLUTIONS

4 Tellement moins bavard que le précédent. La dernière heure et demie est impressionnante.

6 Exigeant, irréductible, grandiose et incompris : le 2001 de notre génération !

3 Ça y est, c'est fini là ? Bon, je retourne voir *Kill Bill*.

6 Un monument d'action bourrine si jouissif qu'on en oublie ses digressions philosophiques

2 En tout cas pour la première heure. Après, je me suis barré.

3 Le meilleur et le pire de la trilogie.

1 FUCK MATRIX !!! (Qui veut des t-shirts ?)

6 Réservé à tous ceux qui ont un cerveau...

4 Après *Ghost in the Shell*, les frères s'inspirent de *Nausicaä*. Ça me laisse pas sur le cul.

LE MONDE DE NEMO

5 Viva Pixar, les sauveurs de l'animation US.

6 Les concurrents au chômage et les spectateurs dans les nuages. Pixar style !

4 C'est pas le chef-d'œuvre annoncé mais les requins assurent.

4 De bons gags et une réalisation incroyable desservis par un scénar galvaudé.

4 Les ingrédients sont géniaux, la recette semble réchauffée.

6 Ça doit être les chemises hawaïennes qui les transforment en génies !

4 Dans cinq films, la formule sera éculée.

MYSTIC RIVER

6 L'enfance meurtrie au cœur de la nouvelle merveille d'Eastwood. Peut-être son plus beau film.

6 Épuisant de noirceur, confondant de beauté : Clint va vous essorer le cœur.

5 Une virée avec la mort, belle et mélancolique à en crever.

5 Une marche funéraire d'une intensité rare.

6 L'Amérique rongée par le Mal vue par le grand Clint. Impitoyable.

6 L'exact inverse de *Bad Boys II* !

6 Impossible d'oublier une seule image de ce film riche en émotions. J'en suis encore tout retourné.

6 Un perpétuel viol de l'âme : traumatisant.

5 L'un des meilleurs films d'Eastwood. (Bertrand, 39 de fièvre)

LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LE RETOUR DU ROI

6 Un poil moins enthousiasmant que le 2, mais c'est tellement au-delà de tout ce qu'on a déjà vu...

6 L'une des plus fortes expériences de toute ma putain de vie !!! Je vous laisse : je vais me changer...

6 C'est la note pour le film dans sa globalité. Avec une légère préférence pour *Les Deux Tours*.

6 Un classique instantané, si beau, si touchant qu'il défie toute analyse critique !

6 Le Roi, c'est Peter Jackson, définitivement couronné. Hail to the King !

5 Il y a bien trois quarts d'heures de métrage problématiques, mais on va pas chipoter pour si peu.

6 Trois heures de pur bonheur. On regrette juste que ça soit déjà terminé. Sniff...

6 Le chef d'œuvre total auquel Raf nous a préparé depuis toutes ces années...

6 Tant pis pour Zaitochi, voici indiscutablement le film de l'année !

SCARY MOVIE 3

2 Parce que drôle 2 minutes en tout.

1 Deux ou trois brèves pollades, mais le reste du temps, c'est très très chiant...

4 Dont 3 pour la scène du cheval.

1 Blimbo, weed et blagues salaces. C'est bon, on a donné !

2 David Zucker devient cynique. Pas cool ça...

ZATOICHI

5 Kitano donne dans le film de sabre fun et classe sans se renier. Chapeau !

5 Après un *Dolls* très auteur-sant, Kitano nous revient au meilleur de sa forme.

6 Jusqu'à preuve du contraire, le film de l'année. Monumental.

« Bon, mon gars, tu choisis :
soit je te roule un gros palot bien baveux,
soit tu t'abonnes à **Mad Movies**...
Alors, qu'est-ce que t'en dis ?... Hein ?... »



**100 DVD
DARKWATER**
POUR LES 100
PREMIERS ABONNÉS

STUDIO CANAL

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE **DÉCOUVERTE** 6 NUMÉROS

**20 %
D'ÉCONOMIE**

SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €

Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE **FIDÉLITÉ** 11 NUMÉROS

**33 %
D'ÉCONOMIE**

SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €

Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE **PASSION** 22 NUMÉROS

**45 %
D'ÉCONOMIE**

SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €

Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

☐ **Oui**, je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
☐ DÉCOUVERTE ☐ FIDÉLITÉ ☐ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :

☐ chèque (Eurochèques non acceptés)
☐ carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

Date d'expiration :

Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n°
Je choisis le(s) n°

de **Mad Movies**
d'**Impact**

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :

• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

☐ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

ATTENTION
CINEASTE DANGEREUX

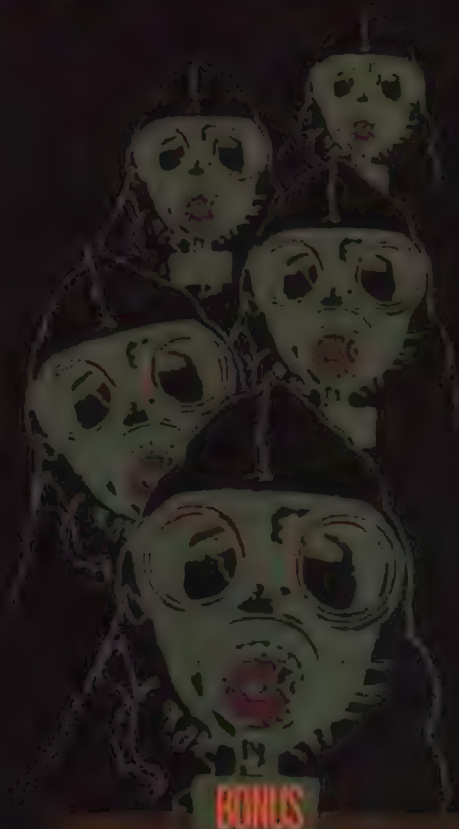
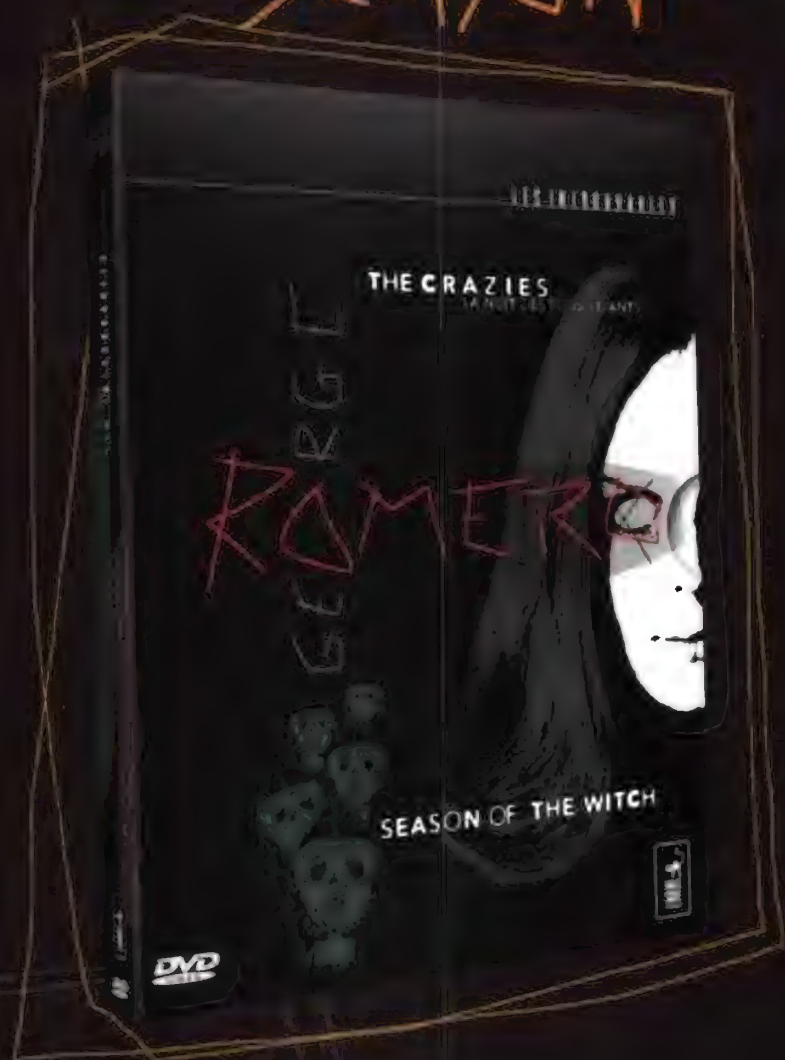


LES 2 FILMS MAUDITS
DU MAÎTRE DU FANTASTIQUE
ENFIN DISPONIBLES
EN VERSIONS RESTAURÉES

THE CRAZIES

LA NUIT DES FOLUS VIVANTS

SEASON OF THE WITCH



BONUS

- PORTRAIT DE GEORGE ROMERO (52 MN)
- GALERIE PHOTOS / ARCHIVES TOURNAGE
- FILMOGRAPHIES
- LES AFFICHES DES FILMS IMPRIMABLES
- LIENS INTERNET

EN VENTE EN DVD



PREVIEW

SORTIE LE 14 JUILLET



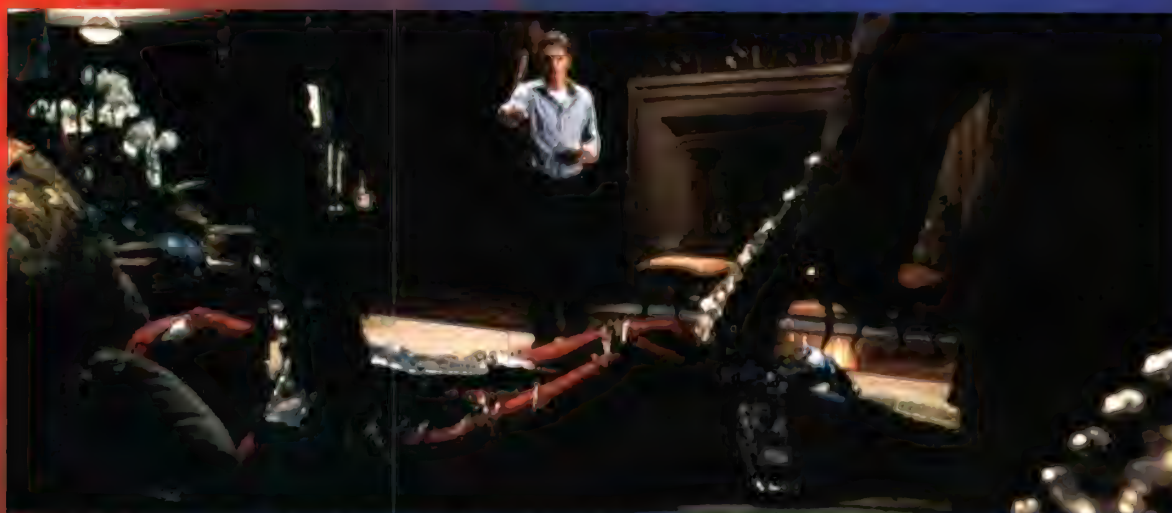
SPIDER-MAN 2
DE SAM RAIMI

LES SIX SENS EN ÉVEIL

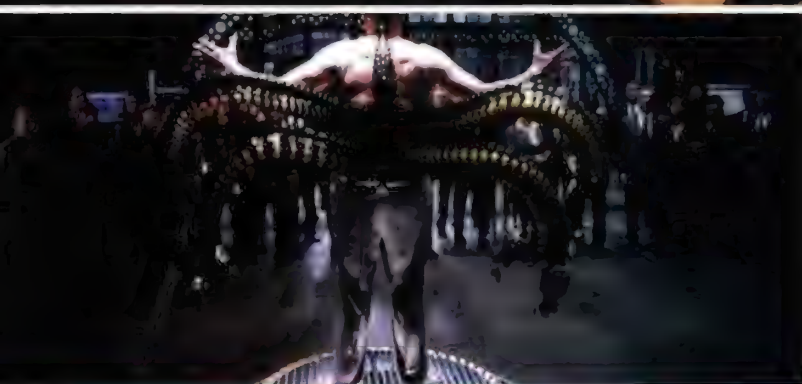
Le 14 Juillet prochain, ce ne sera pas seulement l'occasion de fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille, mais également celle de célébrer le retour de Spider-Man, qui s'annonce encore plus fort que le premier opus de la saga (comme si c'était possible !). Après *Hellboy* au printemps prochain, l'année 2004 s'annonce furieusement comics et nous ne seront pas de ceux qui vont s'en plaindre !

Il est parfaitement légitime de se demander ce que Sam Raimi peut avoir en tête lorsqu'il se lance dans la suite de *Spider-Man* (celui qui répond : *un gros disque*...). Il va en recevoir une derrière les oreilles !). Il est parfaitement légitime de craindre une baisse de qualité de la part du réalisateur pour ce second opus de l'homme araignée. Il est même parfaitement légitime de se dire que *Spider-Man 2* ne sera pas son film maintenant que la Columbia, rassurée par un carton mondial phénoménal, a pu entrevoir ce que le public attendait vraiment en se rendant en masse dans les salles pour voir les exploits live de

son tisseur préféré. Après tout, Sam the Man n'est-il pas à l'origine véritable du succès du film, lui qui s'est assuré une quasi-carte blanche pour pouvoir faire le film de ses rêves ? Bien sûr, l'évocation du super-héros araignéen suffit à faire tomber dans les pommes le premier fan venu, mais il aurait suffi que l'adaptation de ses aventures soit tout juste ratée pour assurer le fidei qui serait fatal au film, surtout lorsqu'il s'agit d'un budget avoisinant les 110 millions de dollars comme ce fut le cas (sans parler de fidei, ni même de rage complet, le cas *Hulk* se pose un peu là quand même). De plus, le problème majeur,



L'heure de la vengeance a sonné pour Harry Osborn (James Franco). L'ennemi juré de son défunt père est à sa merci.



Sur ces deux pages, de gauche à droite et de haut en bas : Peter Parker (Tobey Maguire) s'apprête à ressortir le costume de l'Araignée du placard.

Harry Osborn, à deux doigts de réussir là où son père a échoué.

Le Docteur Otto Octavius (Alfred Molina) peaufine sa transformation en Docteur Octopus. La classe !

Mary Jane Watson (Kirsten Dunst) épouse John Jameson (Daniel Gillies). Mariage d'amour ? Pas forcément...

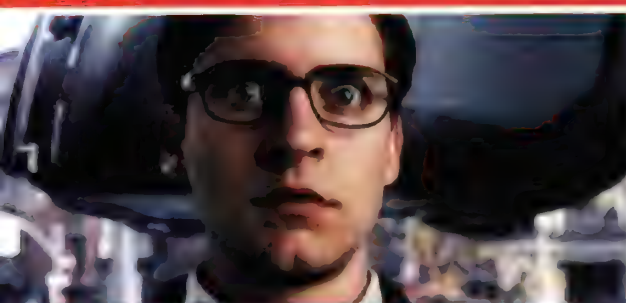
Octopus hilare : ça va barder pour l'Araignée.

lorsqu'on se penche sur ce que pourrait être **Spider-Man 2**, réside déjà dans le premier film. Non pas que celui-ci soit parfait en soi (bon si, c'est le cas, mais même...), mais son allure de manifeste de l'esprit Spider, pleinement aboutie qu'on le veuille ou non, coupe un peu l'herbe sous le pied du réalisateur, qui va devoir trouver ainsi une autre exploration du concept. Peu importe l'infinité de storylines, bonnes comme mauvaises, qu'il reste à visiter. Ce dont **Spider-Man 2** a besoin, c'est de ne pas tenter la même approche que celle de son grand frère et, au contraire, en exploser les limites somme toutes relatives. Lorsqu'on pense séquelle dans la carrière de Sam Raimi, on pense *Evil Dead 2*. Et si la suite des aventures de « tête de toile » sont moins aussi réussies que le zombies-movie de malade qu'on se passe et repasse en boucle, il est certain qu'on ne tiendra pas la moitié d'un chef d'œuvre lors de la sortie mondiale prévue en juillet 2004 !

STORYLINE ?

Les infos sur **Spider-Man 2** filèrent au compte-goutte et réussirent à approcher Sam Raimi sans se faire raturer par 25 bodyguards relève de l'exploit herculéen. Voilà ce que l'on sait de la storyline de cette suite, orchestrée d'abord par David Koepp (*Jurassic Park* et le premier **Spider-Man**), puis successivement remaniée par Alfred Gough et Miles Millar (créateurs de *Smallville*), Michael Chabon (auteur du roman *Les*

Extraordinaires aventures de Kavalier et Clay) et Alvin Sargent (*Infidèle...* sic !), et chapeautée par le cinéaste himself, non créditée au scénario comme ce fut déjà le cas sur le premier film : Peter Parker poursuit son petit bonhomme de chemin, toujours hanté par la mort de son oncle Ben et celle de son mentor Norman Osborn, alias le Bouffon vert. Il refuse toujours les avances de Mary Jane, la femme de sa vie, par peur de l'impliquer dans les déboires qu'implique la vie dangereuse de son alter ego. C'est sans compter que celle-ci a rencontré John Jameson (interprété par le relativement inconnu Daniel Gillies), le fils de J. Jonah Jameson, patron du Daily Bugle pour lequel Peter travaille en tant que photographe. Le couple s'entend si bien qu'un mariage est d'ailleurs prévu, au grand dam de Peter, bien évidemment toujours amoureux. C'est dans ces temps de flou sentimental que surgit le Dr Otto Octavius (Alfred Molina), scientifique de renommée mondiale qu'une expérimentation ratée a rendu fou. Devenu le Docteur Octopus, ce dernier, désormais lié de façon fusionnelle avec des tentacules en métal de sa création, entreprend toujours de sauver sa femme Rosalie (Donna Murphy), atteinte d'une maladie grave, mais ses desseins dépassent de loin le stade de la légalité judiciaire. Tentant de se débarrasser de l'Araignée qui lui colle aux pattes, le Docteur Octopus décide d'une alliance avec Harry Osborn, ami de Peter Parker, mais ennemi juré de Spider-Man depuis qu'il a rendu ce dernier responsable de la mort de son père. Et si ce plan échoue, il se





pourrait même que le Doc Ock s'attaque directement aux proches de Spider-Man, que ce soit Mary-Jane, qui a réussi à percer le secret de l'identité de l'Araignée, ou Tante May, qui craint elle-même le super-héros sans savoir qu'il s'agit en fait de son neveu.

Y'A UN LÉZARD ?

Bien sûr, l'intégralité de ce résumé est à prendre au conditionnel, étant donné que le secret est si bien gardé autour du film. Ainsi, Elizabeth Banks, interprète de Betty Brant (le premier amour de Spidey dans le comics, juste entraperçue dans le premier film), précise qu'elle fait ici son come-back, mais ne peut dévoiler, par crainte, la nature de la relation de son personnage avec le super-héros du film. On parle sur une relation ambiguë sans trop avoir peur de se tromper, d'autant qu'il s'agit de faire un contrepoint scénaristique avec la relation Mary-Jane/John Jameson. De plus, il faut compter, depuis que le tournage a débuté le 12 avril 2003, sur des rumeurs insistantes portant que le Lézard, autre super-vilain du bestiaire Marvel, fera une apparition sous sa forme mutante. L'acteur Dallas Baker (*Happiness*) a bien été engagé pour jouer le rôle de son alter ego, le Dr. Curt Connors. Dans ses pages, voici quelques images, mais avez pu lire l'interview du maquilleur Steve Johnson précisant que des tests avaient été faits pour ce travail anathémologique. Hors, lorsque la tête pen-

sante du département cine de Marvel, Avi Arad himself, en parle, il ne fait aucun doute que le Doc Ock sera le seul à connaître les glories du passage à l'écran dans **Spider-Man 2** :

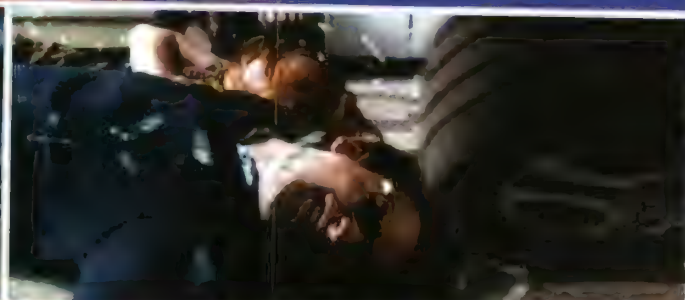
Je ne pense pas que nous ayons besoin de plusieurs super-vilains pour Spider-Man 2. S'il est intéressant, un seul suffit à faire tenir l'intrigue d'un film de deux heures. Les méchants de la Marvel, comme vous le savez, ne sont pas des méchants. Ils le deviennent et il faut raconter leur genèse, la raison pour laquelle ils sont poussés au crime et le voyage émotionnel qui les anime. Dans le cas du Docteur Octopus, il s'agit d'une très belle opportunité d'aborder dans ce sens et le concept du film se doit de tourner autour de lui. - Convaincus ? Mais, nous aussi, on attend de voir si Arad ne tenterait pas un peu de nover le poisson...

LA BANDE-ANNONCE

L'un des reproches que l'on fait le plus souvent à Sam Raimi aura été de minimiser les exploits de son super-héros. Pour ce qui est de l'action, **Spider-Man** n'aurait pas assuré une cacahuète ? On en a entendu des plus comiques cette année (*Matrix* anyone ?), mais c'est vrai que le potentiel « aérien » du personnage avait été revu à la baisse, non pas par manque d'ambition, mais surtout davantage par manque de moyens technologiques que par carences financières. Il faut rappeler que la raison majeure pour laquelle le film fut repoussé de six mois tient dans le fait que l'équipe de John Dykstra avait vécu

Ci-dessus : Tante May (Rosemary Harris), toujours aussi bienveillante.

Ci-dessous, de gauche à droite : L'hallucinante scène qui ouvre la bande-annonce. En balançant une voiture à travers une vitre, le docteur Octopus ouvre les hostilités. Ça promet pour la suite...





Sur ces deux pages, de gauche à droite et de haut en bas :

Mary Jane une nouvelle fois au centre d'un combat de titans. Pas de chance pour la belle rouquine...

Les tentacules en action, le diabolique Octopus utilise une voiture comme projectile, transformant la rue en annexe de Beyrouth.

L'heure des comptes a sonné. Spiderman est de sortie, prêt à botter le cul du docteur Octopus. Un face à face qui s'annonce furieusement destructeur.

un véritable défi parfois difficile à relever, ce qui explique également que certains plans du tisseur en action apparaissent par deux fois dans le film, à peine masqués par un changement de costume, un effet de miroir et une lumière différente. Le dernier plan-séquence du film, décidé en pleine post-production, dénotait cependant d'une véritable avancée technologique ébouriffante collant au plus près avec les intentions de Sam Raimi. John Dykstra n'a-t-il d'ailleurs pas déclaré que TOUS les survols de Spidey dans le second opus seraient à l'image de ce dernier plan de malade ? En tout cas, c'est bien évidemment ce que la bande-annonce, visible dans les salles avant *Le Retour du Roi* depuis le 17 décembre dernier, laisse entendre. Des mouvements de caméra viscéraux et à chaque fois plus virtuoses se mettent ainsi en place autour d'un assem-
blage de plus en plus gracieux au fur et à mesure que ce dernier défie les lois de la gravité. Si un trailer de la sorte, proposant à ce point du jamais vu, devait indiquer une quelconque note d'intention, on peut être assuré que le même reproche ne sera pas fait une seconde fois pour *Spider-Man 2*. Mais au-delà, il annonce également un film plus sombre, plus décalé et plus fou que l'original, portant plus volontiers la marque néo-classique de son auteur (dans la mouvance d'*Intuitions*) que furieusement barré et baroque (à la façon d'*Evil Dead 2* et *Darkman*). En effet, on peut déjà parler de scène mythique lorsqu'un simple échange sentimental autour d'un verre (Peter ment à Mary-Jane en prétendant qu'il ne l'aime pas) vire sans sommation à la pure scène d'action lorsque une voiture traverse la vitrine du café et que Parker sauve in extremis MJ et évite de justesse la collision avec l'engin. S'ensuit une

série de zooms sur le visage de Peter à chaque fois que les tentacules brisant le trottoir annoncent l'arrivée imminente du Doc Ock ! On a vu plus classique comme introduction de personnage et surtout, comme note d'intention ! Pour la petite anecdote, qui ne concerne que nos amis de la bourse, la simple diffusion de ce trailer a mis le feu à Wall Street, doublant ainsi la valeur des actions Marvel alors déjà à la hausse ! Ainsi, les doutes émis en ce début d'article s'envolent petit à petit. Il est évident qu'un auteur de la trempe de Sam Raimi se devait d'éviter la redite. Il est évident que le premier trailer annonce plus précisément le projet de mise en scène qui se cache dans le crâne en ébullition de Sam The Man. Il est évident aussi que sur plusieurs points, *Spider-Man 2* va surpasser l'original en intensité physique et narrative. C'est maintenant après la vision de ce trailer, que l'attente ne fait que réellement commencer. Plus que six mois à attendre, et nos petites neurones se mettent à chauffer intensément en se demandant si le film va prendre la direction que l'on souhaite. Si, comme dans le comics, Spidey va sauver l'astronaute John Jameson d'une capsule en feu... Si le Doc Ock va séduire Tante May au détour d'une conversation de salon de thé... Si Betty Brant va enfin s'acoquiner avec Peter Parker... Si, enfin, Harry Osborn va finir par porter le masque démoniaque de son père Norman et reprendre le flambeau du Bouffon vert... Bien sûr le film ne fera que deux heures, mais six mois d'attente, c'est bien tout ce qu'il nous reste avant de voir ce qui s'annonce comme un monument définitif dans la carrière de Sam Raimi. Ou, je sais, encore un

Stéphane MOISSANIS





OCTOPUS, UN ENNEMI TENTACULAIRE...

Créé en 1963 (dans *Amazing Spider-Man* #3) par le scénariste Stan Lee et le dessinateur Steve Ditko, Docteur Octopus fait partie de la longue série d'adversaires du héros basés sur des animaux (le Bouffon vert faisait figure d'exception), en l'occurrence la pieuvre. Il a aussi sans doute un autre modèle : Spider-Man a été en grande partie inspiré par un super-héros précédent, *The Fly*, l'Homme Mouche, publié chez un concurrent. Or, l'Homme Mouche avait pour ennemi juré Spider-Spry, un personnage ventripotent. Alors que justement le style de Steve Ditko se distingue par l'utilisation quasi-systématique de personnages maigres, longilignes, voire rachitiques, il est intéressant de noter qu'Otto Octavius (nom civil d'Octopus) s'orne, lui aussi, d'une petite bedaine semblable à celle de Spider-Spry. Comme tous les grands persos de la Marvel, Octopus doit ses pouvoirs aux radiations : scientifique manipulant des bras mécaniques spéciaux lors d'une expérience dangereuse, Otto Octavius est victime d'une explosion. À son réveil, il découvre que les substances radioactives sur lesquelles il travaillait ont fusionné les bras mécaniques avec son propre torse et qu'ils obéissent désormais à ses ordres. Traumatisé par l'idée d'être devenu un monstre de foire, Octavius bascule du côté du crime. Spider-Man l'envoie vite derrière les barreaux, mais ce n'est que le début de leur conflit. Docteur Octopus devenant au fil des ans un des ennemis les plus utiles de la série. Son pire crime est d'avoir provoqué la mort du Capitaine Stacy, le seul policier qui faisait confiance à Spider-Man (et qui était en plus le père de Gwen Stacy, petite amie de Peter Parker à l'époque). Le plus croustillant de tous ses plans reste quand même sa tentative d'épouser la vieille tante May. Apprenant avant tout le monde qu'elle a

hérité d'un réacteur nucléaire, Octopus emménage, en civil, comme locataire sous le toit des Parker sans soupçonner qu'il est reconnu d'office par Peter Parker (dont il ignore l'identité). Très vite, il conte fleurette à la tante du garçon et finit par la demander en mariage, l'enlevant afin de l'épouser sur le site du réacteur. Seul Spider-Man empêchera in extremis ce mariage cornélien. Depuis, Octopus a multiplié les mésaventures. À un moment, l'éditeur l'avait même éliminé, le trouvant démodé, et l'avait remplacé par un second Dr. Octopus, une femme. Qu'à cela ne tienne, puisque les fans le réclamaient, le vrai Octopus est revenu d'entre les morts au terme d'une cérémonie mystique pratiquée par des ninjas (si, si, c'est vrai).

Dernière retombée en date pour le sinistre docteur : Marvel Comics a trouvé le moyen d'utiliser à fond le marketing autour du deuxième film. Ainsi en mars 2004,

dans deux épisodes de la série *Ultimate Spider-Man* (les n°54 et 55) Spider-Man va apprendre que les studios hollywoodiens font un film sur lui (où était-il donc lors de la sortie du premier ?), il se rend alors sur le plateau de tournage pour leur dire sa façon de penser. Seul problème, le « vrai » Docteur Octopus l'a devancé et sème le chaos sur le plateau, menaçant des guest stars spécialement employées pour l'occasion : le réalisateur Sam Raimi et l'acteur Toby Maguire, dans leur propre rôle, devenus des personnages de bande dessinée. Vous en connaissez beaucoup des super-criminels fictifs qui arrivent quand même à se plaindre de leur adaptation en s'en prenant à l'équipe de tournage réelle ?

Xavier FOURNIER



ACTUALITÉ ■ SORTIE LE 21 JANVIER

MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE

DE MARCUS NISPEL

EXTÉRIEUR CUIR

L'année commence fort avec ce remake de **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE**, un authentique film d'horreur, méchant et vicieux bien comme il faut. En plus de squatter la couv' (chose qui n'était pas arrivé depuis le numéro 44), Leatherface s'invite ce mois-ci dans *Mad* sur pas moins de 8 pages remplies jusqu'à la gueule. Pas de doute, le masque de peau morte risque d'être très tendance cet hiver.





ABATTOIR 5

CHRONIQUE D'UNE MORT ANNONCÉE. ALORS QUE L'ON S'ATTENDAIT TOUS AU NAUFRAGE ARTISTIQUE DE CE DÉBUT D'ANNÉE, **MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE** EST, CONTRE TOUTE ATTENTE, L'EXACT OPPOSÉ, SOIT LE FILM D'HORREUR QUI OUVRE EN GRANDE POMPE 2004. APRÈS UN PREMIER OPUS CLASSÉ AU RANG DE CHEF-D'ŒUVRE ET TROIS SÉQUELLES À LA QUALITÉ DÉCLINANTE, FORCE EST DE CONSTATER QUE MICHAEL BAY A RÉUSSI SON PARI, L'ENFOIRÉ !

Ci-dessus, de haut en bas : Dissimulé dans son repaire, Thomas Hewitt, alias Leatherface (Andrew Bryniarski), surgit soudainement de nulle part et s'apprête à ajouter un nouveau trophée à la longue liste de ses victimes.

Un des meilleurs personnages de ce remake, le shérif Hoyt (R. Lee Ermey) passe à tabac un adolescent qu'il juge suspect. Mais de quel côté est la police ?!?

Le doute et la crainte persistent jusqu'au bout, jusqu'au moment où les lumières s'éteignent, et qu'apparaissent sur l'écran les images de ce qui était encore considéré quelques secondes auparavant comme une ineptie : un remake de **Massacre à la tronçonneuse**, parrainé par Michael Bay. Connaissant la personnalité du bonhomme, il y avait légitimement de quoi frémir quant au résultat. Mais les premières minutes du film de son poulain Marcus Nispel tendent rapidement à prouver le contraire. Ayant redéfini les codes de son cinéma dans **Bad Boys II**, avouant par la même occasion une véritable fascination pour le morbide pur et dur, Michael Bay laisse carte blanche à Nispel, conscient que le bonhomme empruntera la direction voulue : celle du trip hardcore et intransigeant.

Août 1973, dans un Texas surexposé. Au volant d'un van pourri, Erin Hardesty (Jessica Biel) et ses amis tracent la route, le coffre rempli de came en provenance de Mexico. Au détour d'un chemin poussiéreux, une femme déambule hagarde, semblable à un zombie. Ils la prennent à bord, tentent vainement de savoir ce qui s'est passé. Comme réponse, un suicide d'une incroyable violence. Hystérie collective. Le film, qui a commencé depuis dix minutes ne s'éloignera plus de cette ligne directrice jusqu'à son épilogue. Place au carnage !

N'OUVREZ PAS LA PORTE !

Passé cette scène d'introduction choc, qui a de plus le mérite de véritablement se différencier de celle de Hooper, Marcus Nispel s'attarde sur ses cinq héros. Des personnalités certes très convenues (le beau gosse, le rigolo de service, la trouillarde, le mec réfléchi et l'ingénue) mais incontestablement attachantes et crédibles dans leur comportement. En s'intéressant de très près à ses personnages, tout en leur laissant plus d'une bobine pour exister à l'écran, Nispel renoue avec des codes narratifs bafoués depuis trop longtemps, épaulé, il est vrai, par le très bon script de Scott Kosar.



Ce qui était obsolète dans **Freddy contre Jason**, où seul le combat entre ces deux « bastards » nous intéressait vraiment, est ici essentiel afin de savourer le déferlement de violence à venir, puis de compatir au douloureux chemin de croix promis à Erin et ses potes...

Avec comme passager arrière un cadavre à la tête à moitié arrachée, plus d'autre choix que de se débarrasser de la dope et d'appeler les flics. Seulement voilà, dans ce coin paumé du Texas, la loi, c'est le Shérif Hoyt (R. Lee Ermey), un gaillard pas commode du genre sceptique. Et quand Erin et son ami Kemper (Eric Balfour, la révélation du film) entrent dans cette bien étrange maison à la recherche d'un téléphone, les emmerdes commencent véritablement. Un coup de massue asséné sur la nuque, une porte d'acier se refermant sur la silhouette d'un titan et voilà que Kemper disparaît à tout jamais dans les entrailles de la maison...

FIN D'UNE ÉPOQUE

Après **Jeepers Creepers**, **Nuits de terreur** et **Détour mortel**, **Massacre à la tronçonneuse** confirme que l'ère du cynisme et du second degré est désormais révolue pour le film d'horreur américain. En bref, fini de rigoler tout en se regardant le nombril façon Williamson : le film de Nispel est un authentique survival à l'ancienne, sérieux dans son traitement et incroyablement glauque à l'écran. Il fallait quand même oser montrer Grand Pa' Monty (Terrence Evans), le patriarce de la famille,



amputé de ses deux jambes, et avachi près des chiottes, en train de vider le sac en plastique relié à son anus artificiel. En osmose avec son sujet, Nispel continue sur sa lancée, et confine au sadisme le plus total lors de la légendaire scène du crochet (d'une cruauté rare), tout en étant encouragé par un producteur définitivement conquis par le trash. On imagine la tronche de ceux qui tournaient de l'œil devant les meurtres du « ghostface » de *Scream*. Mais l'apport de scènes gore n'est pas l'élément essentiel de Nispel pour se démarquer de Hooper. *Massacre à la tronçonneuse*, le remake, est avant tout un film humble. Conscients qu'ils se mesurent ici à un mythe et que tout le monde guette discrètement le plantage quatre étoiles, Bay et Nispel choisissent de ne pas refaire la scène du repas final, un monument de folie rarement égalé. Un gage de respect pour le travail de Hooper. À la place ? Une chasse à l'homme bien stressante dans les frigos à carcasses d'un gigantesque abattoir. Et même si la tension baisse d'un cran à cet instant (on sait tous qui survivra ou pas), il faut admettre que cette scène contribue à forger l'identité propre de ce remake. Et celle de *Leatherface* par la même occasion.

HUMAN BURGER KING

Chez Hooper, la star, c'était lui. Chez Nispel, la donne a changé, révélant par la même occasion les rares scories du film. Si *Leatherface* s'octroie les meilleures idées (il apparaît devant Erin, le visage découpé de Kemper sur la tronche) et la quasi-

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Erin (Jessica Biel) se laisse surprendre par un *Leatherface* dont la force lui permet d'enfoncer les murs !

Une auto-stoppeuse déambule sur le bord d'une route de campagne en répétant sans cesse : « N'allez pas dans cette direction. Ils vont vous tuer ! ». Pour Erin et ses amis, c'est le début du cauchemar.

Erin et Andy (Mike Vogel) s'aventurent près d'une maison qui semble abandonnée, pour y trouver de l'aide. Ce n'est pas la meilleure idée qu'ils aient pu avoir !



intégralité des plans saignants du film (dont une course-poursuite entre des draps suspendus où la malheureuse proie finira à cloche-pied), il est évident que le véritable salopard de l'histoire n'est autre que le shérif Hoyt, au centre de la majorité des scènes. Le sergent instructeur gueulard de *Full Metal Jacket* s'amuse ici comme un petit fou, prend son pied lorsqu'il s'agit d'humilier et de terroriser Erin et ses amis, et redevient étrangement sérieux quand il découvre leurs activités de dealer. Même s'il est bon pour l'asile, Hoyt reste un flic avant tout, et les fumeurs de joints, il aime pas ça. Un très bon personnage, bien déjanté comme il faut, mais un peu trop omniprésent à l'écran, au détriment de *Leatherface*. Dommage, car lorsqu'il ne nous dévoile pas son vrai visage, le boucher fascine, quand il travaille consciencieusement la peau, du fond de sa cave puante et suintante. Il fascine, mais arrive aussi carrément à nous frustrer lorsqu'il ne nous montre rien des deux meurtres, étrangement commis en hors champ.

Et lorsque Nispel et Kosar agrandissent la famille tronçonneuse dans le dernier quart d'heure avec une flopée de personnages à peine exploités, le fil de l'intrigue s'étirole malgré une volonté évidente de sortir une fois de plus du schéma narratif du film de Hooper (l'histoire continue après qu'Erin soit sauvée par le routier). Rien de bien grave cependant. Bien meilleur que *Leatherface* et le calamiteux *Texas Chainsaw* (lui aussi un remake avoué du Hooper, réalisé par le scénariste Kim Henkel), et très différent de *Massacre à la tronçonneuse 2* (pas de gag à base de coup de tronçonneuse dans le cul ici), le *Massacre à la tronçonneuse* estampillé Michael Bay est une vraie réussite, un film miraculé prouvant non seulement que le glauque a encore un avenir commercial (le film a méchamment cartonné outre-Atlantique) mais aussi artistique (dans un registre très proche, le *Jeepers Creepers 2* de Victor Salva est aussi une grosse bombe). L'année commence plutôt pas mal, non ?

Alexandre BUSTILLO

THE TEXAS CHAINSAW MASSACRE. USA. 2003. REAL.: MARCUS NISPEL. SCEN.: SCOTT KOSAR D'APRES LES PERSONNAGES CREEES PAR TOBE HOOPER ET KIM HENKEL. DIR. PHOT.: DANIEL PEARL. MUS.: STEVE JABLONSKY. PROD.: MICHAEL BAY, MIKE FLEISS, TED FIELD, ANDREW FORM, BRAD FULLER, GUY STODEL ET JEFFREY ALLARD POUR PLATINUM DUNES ET NEXT ENTERTAINMENT. INT.: JESSICA BIEL, ERIC BALFOUR, ERICA LEERHSEN, MIKE VOGEL, JONATHAN TUCKER, R. LEE ERMEY, DAVID DORFMAN, TERRENCE EVANS, ANDREW BRYNIARSKI, LAUREN GERMAN... DUR.: 1H30. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 21 JANVIER 2004

INTERVIEW SCOTT KOSAR - SCÉNARISTE TRONÇONNEUSE, J'ÉCRIS TON NOM

POUR SON PREMIER JOB VISIBLE À L'ÉCRAN, SCOTT KOSAR SE VOIT CHARGÉ DE REVOIR MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE. PAS FACILE DE RENDRE UNE COPIE PERSONNELLE SUR UN TEL MYTHE DU CINÉMA CONTEMPORAIN MAIS LE SCÉNARISTE PARVIENT MALGRÉ TOUT À FAIRE OUBLIER LE TRAVAIL DE TOBE HOOPER, NE SERAIT-CE QUE LE TEMPS D'UNE PROJECTION. AUTANT DIRE QUE C'EST DÉJÀ ADMIRABLE...

Sur ces deux pages, de gauche à droite : Erin tente d'échapper à ses bourreaux lors d'une course-poursuite effrénée à travers les bois. Attention, Leatherface n'est pas loin !

Andy souffre le martyr... La jambe droite déjà tronçonnée et cautérisée au gros sel, il se retrouve pendu à un crochet comme un vulgaire bout de barbaque...

Erin face au vieux Monty (Terrence Evans), le patriarche de la famille. Un grand-père plus éveillé que dans l'original, mais tout aussi déviant !

Comment êtes-vous arrivé sur Massacre à la tronçonneuse ?

Et bien j'avais écrit ce scénario *The Machinist* (1), il y a de cela trois ans, dans le cadre d'un programme d'aide à l'écriture de l'USC LA. J'avais rédigé plusieurs scénarios, dont celui-ci, qui m'a permis d'obtenir un agent, et surtout d'attirer l'attention ici, à Hollywood. J'ai alors obtenu plusieurs entretiens, avec des producteurs, des responsables de studio, ce genre de personnes. J'ai participé à des développements qui n'ont abouti à rien, jusqu'à ce projet de remake de *Massacre à la tronçonneuse*. Ils ont accepté mon approche du sujet et m'ont permis de rendre un premier jet sans interférer avec ma propre vision de ce remake.

N'était-ce pas terrifiant de devoir faire vos preuves avec le remake d'un tel classique ?

(rires) Oui, c'était terrifiant sur plusieurs points. Déjà, j'avais des camarades dans mon école qui avaient été payés pour écrire des scénarios et je m'étais dit à l'époque : « Mon dieu, ce doit être terrifiant d'être payé avant même d'avoir rendu une seule page de script ! ». Et après avoir passé plus d'un an et demi à pitcher pour les studios, voilà que non seulement on m'offre un projet où il s'agit de se confronter à un immense classique mais je dois de plus travailler avec un producteur aussi puissant et exigeant que Michael Bay. Lors de mon entretien d'embauche, ils m'ont de plus indiqué qu'ils avaient une date de sortie pour le film, qu'ils devaient commencer le tournage dans moins de six mois et que je devais rédiger un scénario dans un laps de temps très court. J'avais donc une sacrée pression sur le dos. Mais mes producteurs ont été excellents et m'ont vraiment aidé tout au long du développement et de l'écriture.

Votre remake est assez libre : certaines scènes majeures de l'original sont absentes et certaines inventions sont assez audacieuses. Quels étaient les impératifs de Michael Bay concernant le scénario ?

Bien entendu, les deux choses dont je ne pouvais pas me passer étaient *Leatherface* et la tronçonneuse. (rires) Pour le reste, j'étais totalement libre de réinventer l'original autant que je le souhaitais. Lors de mon entretien, je leur ai déclaré tout de go que pour moi, le premier film était un classique et qu'il serait totalement imbécile de le remaker plan par plan. D'autant plus que ce film est aussi un chef-d'œuvre parce qu'il a été réalisé dans certaines conditions, à une époque bien particulière, et qu'il serait stupide de tenter de retrouver aujourd'hui ce qui fait le prix de l'original. Autrement dit, je ne voulais pas être en compétition avec le film de Hooper tout simplement parce que je pense qu'il m'aurait été impossible de faire mieux. Ceci étant dit, un des intérêts de Michael Bay, et un de mes intérêts concernant ce film, était de pouvoir retrouver la crudité des films d'horreur tels qu'ils ont pu apparaître au milieu des années 70, ou nous pouvions voir des films d'horreur gothiques comme *La Colline à des yeux* ou *La Dernière maison sur la gauche*. Nous étions l'un comme l'autre en manque de cette horreur viscérale et primaire, qui ne s'exprime pas à travers des gimmicks scénaristiques et visuels. Nous voulions plus effrayer le public que le divertir. Bay m'a d'ailleurs bien précisé qu'il ne voulait pas que nous soyons amusants ou campy, mais qu'il souhaitait que nous options pour un traitement aussi réaliste que possible. L'une des conséquences de cet impératif réside dans une des optiques majeures du scénario : pour moi, on ne peut en effet brosser le portrait d'une famille de cannibales dans l'Amérique contemporaine sans sombrer dans le ridicule. C'est pour cette raison que nous n'avons pas accentué leur côté cannibale. C'est aussi pour cette raison que vous ne retrouvez pas la scène du dîner. En règle générale, je n'aime pas les films trop campy. Je préférerais toujours un *Massacre à la tronçonneuse* ou un *Rosemary's Baby*. J'ai adoré, alors que j'étais encore très jeune, *La Nuit des morts-vivants* également. J'ai des goûts très classiques en la matière, et j'aurais du mal à trouver un film fantastique réalisé ces dix dernières années que je serais susceptible d'adorer, donc j'ai essayé de le faire avec ce remake.

« Je ne voulais pas être en compétition avec le film de Hooper. Il m'éta



Vous semblez préférer les films d'horreur psychologiques, et pourtant, Michael Bay n'est pas réputé pour l'approche très fine, psychologiquement parlant, de ses sujets...

Oui, c'est vrai. Mais Michael Bay est un authentique fan du genre, et il n'a créé sa compagnie de production que pour produire des films d'horreur à petit budget. **Massacre à la tronçonneuse** étant un de ses films préférés, c'est celui qu'il a d'abord voulu produire. Mais ce qui est amusant, c'est que l'annonce de ce projet a provoqué un nombre fou de réactions offensées. Les gens ont pensé que Michael se lançait dans ce projet uniquement pour capitaliser sur le titre. Je suis certain que ce n'était pas le cas. Certes, il a un très bon feeling concernant les goûts du public, et je pense qu'il a senti que les gens étaient prêts à accueillir ce genre de remake. Mais je pense plutôt que **Massacre à la tronçonneuse** s'inscrit parfaitement dans son œuvre. Tous ses films prennent pour sujet une portion de l'Amérique. Et **Massacre à la tronçonneuse** est aussi un film sur l'Amérique. Je pense que son envie était donc plus que légitime. Pour tout vous dire, j'étais très sceptique sur ce projet, initialement. Mais mes doutes se sont dissipés dès notre première réunion. Personne n'a jamais regardé le film original comme une petite série Z que nous allions nous empresser d'améliorer avec nos gros budgets hollywoodiens. Michael voulait à l'inverse, refaire ce film parce qu'il est un authentique fan de l'original.

Vous disiez plus haut que vous vous deviez de rendre Leatherface très présent dans le scénario. Or, il me semble qu'il a moins d'importance dans votre script que le personnage de Lee Ermev...

Oui, c'est vrai, et je pense que c'est une excellente chose. J'adore ce qu'a fait Andrew Bryniarski, mais Ermev a ceci de plus qu'il n'a pas de masque, et qu'il est parvenu à faire des choses incroyables avec son interprétation. Mais c'est marrant que vous en parliez parce qu'il y a une anecdote assez amusante à ce sujet. Vous vous souvenez de la scène qui intervient au milieu du film, lorsqu'il reconstitue le suicide de la jeune fille ? Et bien c'est une scène que j'avais écrite, puis retirée, pensant que ce personnage braillait trop la couverture à lui. Je m'étais juste contentée d'adresser un mail aux producteurs, leur signalant la suppression de cette scène, et les motifs de son absence. Mais nous aimons tellement cette scène, que nous n'avons pas résisté à l'envie de l'inclure dans le film.

C'est une bonne scène, mais je trouve que c'est la dernière demi-heure du film qui fonctionne le mieux...

L'AVIS DU BOSS

MÊME SI L'ON EST À PEU PRÈS MAJORITAIREMENT D'ACCORD À MAD POUR AFFIRMER QUE LE REMAKE DE MASSACRE À LA TRONÇONNEUSE EST UNE VRAIE RÉUSSITE ARTISTIQUE DOUBLÉE D'UN VRAI FILM D'HORREUR QUI RIGOLE PAS DES MASSES, IL NOUS MANQUAIT À TOUS L'OPINION D'UN HOMME... LE PÈRE DE LEATHERFACE !

Même si ses derniers films sont à ranger au rayon des aimables séries Z, Tobie Hooper est encore aujourd'hui un cinéaste très respecté grâce à des titres comme **Poltergeist**, **Lifeforce**, **Le Crocodile de la mort**, **Massacre dans le train fantôme** et évidemment **Massacre à la tronçonneuse**, son chef-d'œuvre. Alors, quand Michael Bay clairotine qu'il s'apprête à produire le remake, on s'étonne que Tobie Hooper ne fasse pas partie de l'avenue. Notre Texan préféré revient sur les origines du projet : « Après avoir bossé sur **TX 25**, le film universaire des 25 ans de **Massacre à la tronçonneuse** qui ne s'est jamais fait, on m'a de nouveau contacté, il y a plus de deux ans, dans l'eventualité d'écrire un remake. Kim Henkel a aussi été contacté. Tous les deux, on a donc commencé à écrire un nouveau script. C'était un travail de réécriture qui demandait beaucoup de temps, d'énergie et d'implication. C'était très long et très lent, trop long. À cette époque, je bossais énormément. Ma participation à ce remake n'est jamais allée plus loin qu'un simple premier traitement.

C'est donc le patibulaire Marcus Nispel qui se voit confier les rênes de cet exercice de style extrêmement périlleux. Ce qui ne dérange en aucun point Hooper, conscient que ce remake (et son foudroyant succès au box office américain) fera ressurgir de nouveau son nom. Il s'explique : « Je suis l'homme qui a créé **Leatherface**. Oui, c'est vrai, on s'était inspiré d'un ou deux tueurs en série très connus, mais à l'origine, **Leatherface** est devenu une véritable marque du cinéma de genre. On ignorait peut-être son nom, mais on le voyait, on savait que c'était le monstre de **Massacre à la tronçonneuse**. Dans le remake, leur **Leatherface** ressemble beaucoup au mien. C'est normal, et le point noir est plutôt réussi. **Leatherface** restera toujours mon bébé. Dans les livres d'histoires, on ne pourra jamais dissocier mon nom de celui de **Leatherface**.

Enthousiaste devant le résultat, le Tobie : « Oui, je l'ai vu. Tout le monde me demande à chaque fois si je l'ai vu, ce que je pense de **Leatherface**, de la maison, de la scène de la porte qui se referme, de la pendaison au crochet et des scènes gonflées comme la poule tranchée par la tronçonneuse. C'est très amusant et ma réponse est pratiquement à chaque fois la même. Je trouve que c'est un très bon film d'horreur. Il est cependant très différent du mien. Marcus Nispel et Michael Bay ont fait un autre point de vue que le mien sur cette histoire. Voilà, la différence majeure entre les deux versions est le point de vue. C'est assez indiscutable comme sensation. Mais attention, ce n'est pas une critique négative, ce film fait énormément la trouille.

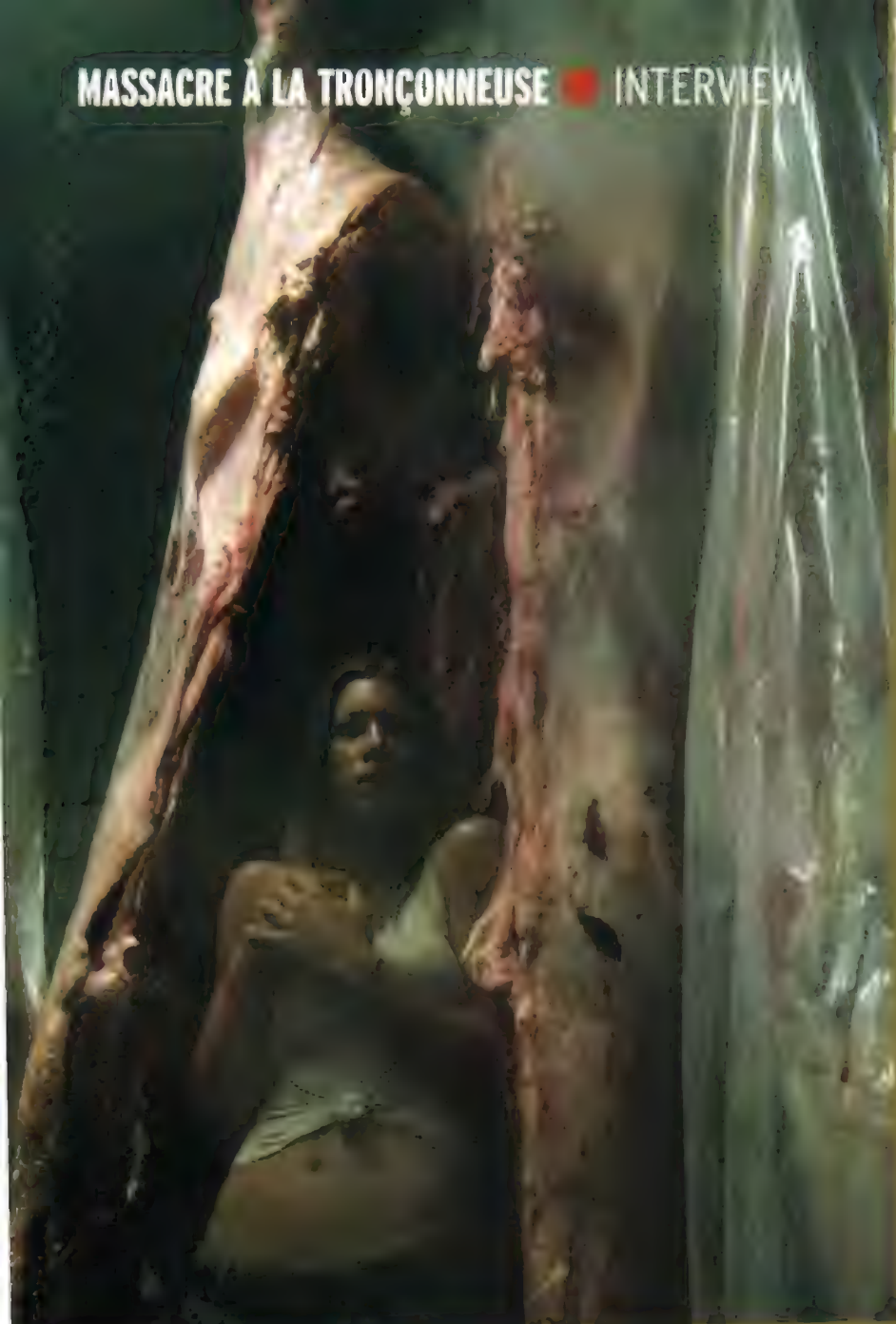
Et au petit jeu du remake, Tobie Hooper vient tout juste de s'y frotter : « Ma aussi, je viens de finir un remake, celui de **The Toolbox Murders** (voir page 24), avec Angela Bettis, l'actrice de **May**. Je sais que ce n'est pas facile de passer derrière quelqu'un. Mais c'est un vrai challenge. Il ne faut pas flancher et s'exposer afin de tourner le meilleur film possible.

Et selon les premiers échos on ne peut plus positifs concernant **The Toolbox Murders**, il semblerait que Tobie Hooper, à l'instar du duo Bay/Nispel, ait lui aussi réussi son pari. Ce n'est que justice.

Alexandre BUSTILLO

MAG MOVIES 35

impossible de faire mieux »



sont fabuleux. Le remake de *L'invasion des profanateurs de sépultures* de Kauffman, par exemple, est un travail magnifique. Beaucoup de ces remakes magnifient, mais il y en a quelques-uns qui valent vraiment le peine. Je ne vais donc pas pourquoï on ne pourrait pas relancer *Massacre à la tronçonneuse* ou *L'Exorciste*. C'est à vous d'assurer ensuite.

On pouvait craindre le pire avec votre remake et, même si le résultat ne m'a convaincu qu'à moitié, surtout grâce à la dernière partie, vous avez tout de même bien évité une belle catastrophe...

Merci, ce que vous dites me fait plaisir. Et je suis d'accord avec vous, je ne pense pas que nous pouvions surpasser l'original. Je pense que nous avons fait un autre film, qui est très très bon, et très apprécié.

Pouvez-vous me parler de *The Machinist* ? Christian Bale à l'air incroyable dedans...

Pour obtenir ce physique maudit, il n'a presque rien mangé pendant quatre mois ! Il ne s'est nourri que de pommes et d'eau plate. Il a perdu 30 kg pour le rôle. C'est un acteur et une personne incroyable. Il a une foi totale en son métier. C'est lui qui a voulu perdre autant de poids. Son implication était incroyable et a poussé tout le reste de l'équipe à s'impliquer sans retenue dans ce projet. Concernant le scénario, je ne peux pas vous en dire trop. Ce que je peux vous dire, c'est que Bale incarne un machiniste qui meurt littéralement d'insomnie. Et il n'a pas dormi pendant une année entière au début du film. Il perd la tête, son corps semble se retourner contre lui, et il est de plus en plus malade.

C'est très kafkaïen...

Oui, j'ai été influencé par plusieurs choses sur ce scénario. Notamment par le second roman de Dostoïevski, *Le Double*, mais aussi par le film de Wim Wenders *L'Ami américain*, qui est un de mes films préférés. Je voulais une ambiance très industrielle, très bruyante. L'autre film qui m'a beaucoup influencé sur ce script, c'est *Le*

« Mon idée était de faire d'Erin une femme enceinte de neuf mois. Les producteurs voulaient un film vicieux, mais pas à ce point-là ! »

Ci-dessus, de gauche à droite :

Poursuivie par Leatherface dans un abattoir désaffecté, Erin tente de lui échapper en se cachant dans un énorme morceau de bidoche.

Erin et Jed (David Dorfman), un enfant sauvage plus humain que le reste de son abominable famille et qui finira par venir en aide à la jeune fille.

Mais vous savez quoi ? Quand je leur ai présenté le film, j'avais en tête une autre fin. Lors de notre première réunion, je leur ai parlé de film pacte qu'avait été le premier film sur le cinéma américain. Je leur ai alors dit, j'ai failli nous demander ce que nous pouvions faire, trente ans plus tard, pour raconter quelque chose d'aussi effrayant. Et mon idée était de faire d'Erin une femme enceinte de neuf mois. Grâce à son instinct maternel, elle trouvait la volonté de résister pour échapper à ses tueurs. Mais c'était trop extrême pour eux. Dans cette fin, personne ne survivait, y compris Erin. C'était pour moi le seul moyen de tendre vers la force du film original. Les producteurs voulaient faire un film vicieux, mais pas à ce point-là. En suivant cette option, nous n'aurions pu sortir la fin qui est dans le circuit des cinémas indépendants. Et personne n'aurait vu ce film (rires).

Ici, en France, il est considéré comme honteux de faire un remake. Il me semble que ce n'est pas du tout le cas à Hollywood...

Oui, je ne sais pas. Personnellement, je pense que tout dépend de votre traitement. Je préfère réinventer quelque chose, et non pas le remaker. En l'occurrence nous n'avons pas employé les mêmes personnages, l'histoire est également très différente. Nous avons plutôt tenté de retrouver l'esprit du film original, et nous avons essayé de varier le traitement à partir de là. Je pense que certains remakes

Locataire de Roman Polanski, dont j'adore les films. Enfin, il se passe beaucoup de choses dans ma vie privée, qui ont beaucoup conditionné l'écriture de *The Machinist*.

Des projets ? Le remake d'*Amyville* produit par Michael Bay, par exemple ?

J'ai écrit un film d'horreur surnaturel qui s'intitule *Salem*, et qui revisite les légendes entourant les sorcières de Salem. C'est pour Sony et ils sont en train de le proposer à plusieurs réalisateurs. J'ai écrit le scénario. Sinon, l'année actuellement plusieurs propositions et rien n'est encore décidé pour *Amyville*, mais j'y réfléchis. Oui...

Dernière question : vous avez le numéro de téléphone de Jessica Biel ?

Il est facile de rire ! Oui, je veux bien vous le donner, mais vous risquez de tomber sur moi ! Non, je déconne, ne utilisez pas ça, c'est pas vrai !

Propos recueillis par Stéphanie MOISSANIS et traduits par Julien DUPUY

(1) Le film est actuellement en postproduction chez Filmax et sera l'ouverture du festival de Sundance 2009.



LEATHERFACE STORY

APRÈS MYERS, VOORHEES ET KRUEGER, IL ÉTAIT LÉGITIME QUE LEATHERFACE, L'UN DES PLUS ANCIENS CROQUEMITAINES MODERNES (30 ANS CETTE ANNÉE), AIT LUI AUSSI SA PETITE RÉTROSPECTIVE. SEULEMENT 5 FILMS AU COMPTEUR MAIS UN PAQUET D'ANECDOTES À RACONTER. ON REMBOBINE ET ON PASSE EN REVUE LES QUATRE PREMIERS ÉPISODES.

Ci-dessus :
Sous le masque du nouveau
Leatherface, Andrew
Bryniarski, dont
l'imposante carrure lui a
permis de décrocher le
rôle.

Sur le côté, de gauche à
droite :
Les Leatherface des
trois premiers Massacre
à la tronçonneuse, à savoir
Gunnar Hansen, Bill
Johnson et R.A. Mihailoff.

La genèse de *Massacre à la tronçonneuse* (originellement titré *Headcheese*) de Tobe Hooper, on la connaît tous par cœur aujourd'hui. Une histoire de barge inspirée de la vie du tueur en série Ed Gein, un budget « peau d'zoh » (140 000 dollars), un casting sauvage dans une université, un tournage à l'économie dans des conditions épuisantes (Marilyn Burns est épuisée, se blesse sans cesse sur le tournage et se voit recouverte de son propre sang pendant tout le film), voire carrément infernales (le film est tourné chronologiquement et la scène finale du banquet est un long cauchemar pour des comédiens sur les rotules, soumis pendant des heures à des odeurs pestilentiennes de viandes en décomposition), tels sont les ingrédients utilisés par Hooper pour réussir son coup de maître. Edwin Neal (l'auto-stoppeur) s'en souvient encore très bien : « *Filmer la scène du repas était la pire chose qui me soit arrivée dans ma vie. Et j'étais au Vietnam, entouré de pleins de mecs qui voulaient ma peau. Je sais de quoi je parle !* ». Des situations extrêmes pour un résultat entré depuis dans l'Histoire. Gunnar Hansen, en endossant la panoplie de Leatherface, est lui aussi entré dans les annales (en tailladant



réellement le doigt de Marilyn Burns par exemple). Même s'il n'a rien fait de plus marquant depuis (il a écrit quelques scénarios, dont celui de *Mosquito*, et serait aujourd'hui webmaster), ce géant islandais côtoie chez Hooper les plus grandes figures mythiques de la Universal et de la Hammer. Le rôle d'une vie, que Hansen refusera de reprendre pour le film de Nispel, estimant que faire un remake était une hérésie. C'est Bill Johnson qui reprendra le rôle 12 ans plus tard, en 1986, dans la suite déjaunie, toujours signée Hooper. Après avoir envisagé de situer l'action du film dans une ville entièrement peuplée de cannibales (dans un script baptisé *The Valley of Texas Chainsaw Massacre*), Hooper opte pour le duel façon western sanglant dans les sous-sous-terrains d'une fête foraine désaffectée. Si Bill Johnson n'en profite pas pour se faire un nom (il double aujourd'hui des personnages de jeux vidéo après avoir fait le mariote dans la parodie *The Texas Comedy Massacre* de Marcus Van Bavel en 1987), Bill Mosley (l'acteur derrière le furieux Chop Top, guitariste à ses heures dans le groupe *Cometbus*, fondé avec quelques membres de *Guns n' Roses*) ne rate pas le coche et devient un pilier de la série B américaine ; de la nouvelle version du *Blob* jusqu'à *The House of 1000 Corpses* en passant par *Evil Dead 3*. *Le Convent* et *Hypnose*, il est de tous les combats. Hooper ne rempile pas pour *Leatherface* (1990), laissant son fauteuil de chef d'orchestre à Jeff Bort, un artisan solide du B (ruevous sur *La Nuit de l'épouvantail*), épaulé ici par le script passablement édulcoré (un homme nu devait être découpé en deux d'un coup de tronçonneuse) de David J. Schow (*Critters 3* et *4*, *The Crow*) et du savoir-faire du coordinateur de cascades Kane Hodder (Jason en personne). Si Viggo « Aragorn » Mortensen y fait ici ses armes, R.A. Mihailoff a déjà 10 ans de carrière derrière lui. En devenant Leatherface à son tour, Mihailoff se taille une petite place au soleil et enchaine les petits films fantastiques (*Trancers 3*) et d'horreurs (*Pumpkinhead 2*). Mais il laissera le masque de peau morte à l'inconnu Robert Jacks pour les besoins de *Texas Chainsaw*, le bordélique remake de Kim Henkel, scénariste du film de Hooper. Ici, Leatherface est une grosse tata hystérique et maquillée comme une pute morte, seconde par les débutants Matthew McConaughey et Renée Zellweger et un mystérieux « bad guy » de droite (« *phlématisme !!* » gueule Sévère) qui n'hésite pas à dégainer son figaro pour le lire tranquillement dans sa limousine, dans un épilogue qui laissera perplexe la planète entière. Largement charcuté (11 minutes passent à la trappe dont une scène sordide de viol, la version uncut étant disponible en LD japonais), le film de Henkel est une vraie foire aux caméos. Si Jim Siedow (le cuisinier de la version originale) refuse d'incarner le grand-père, John Dugan (qui l'interprétait en 1974) vient y faire un hic, et Marilyn Burns et Paul A. Partain (Franklin Hardesty) font une discrète apparition dans une salle d'attente. Malgré leurs présences, la légende morte sévère dans un film définitivement à côté de la plaque. Mais l'heure de la vengeance a sonné. Récemment ressuscité par Michael Bay et plébiscité au box office, *Leatherface* semble bien reparti pour 30 ans...

Alexandre BUSTILLO

ACTUALITÉ ● SORTIE LE 7 JANVIER



G O T H I K A
DE MATHIEU KASSOVITZ

AU-DELÀ DES APPARENCES

Cerné par un gros producteur et par une star, embauché pour livrer le nouvel opus de l'exécrable anthologie Dark Castle, contraint de se plier à une mise en boîte expéditive, attendu au tournant pour ce que d'aucuns ne manqueront pas d'appeler un passage à l'Ouest, Kassovitz flirtait un peu avec les embrouilles en acceptant de réaliser **GOTHIKA**. Résultat : une bonne série B bien trousseée et un succès au box-office US. Bravo Kasso !

Ça faisait quelques années déjà que le père Kasso tournait autour de l'idée de faire un film aux États-Unis. On se rappellera déjà qu'à la suite du tour critique proprement scandaleux d'**Assassins(s)**, le réalisateur s'est exilé à Los Angeles pour pouvoir travailler loin de la tempête sur un script de SF prometteur intitulé **Deja vu**, un space opera à base de voyages dans le temps, dont l'inspiration fleurait bon le **Retour vers le futur** des familles. Bien sûr, le film, très ambiguë, ne s'est pas (encore) monté pour diverses raisons (on peut aisément deviner lesquelles) et notre homme en tire ici les conclusions qui s'imposent, pour son retour au pays de l'Oncle Sam. Après la commande « libre » représentée par **Les Rivières pourpres**, Kasso s'attaque donc à la commande « fermée » avec **Gothika**. Il s'agit d'une part d'un film de producteur (en l'occurrence Joel Silver), ensuite d'un film de star (Halle Berry, récemment oscarisée, c'est pour dire...) et pour finir, d'une production Dark Castle, soit toute une trademark en soit, et de mauvais goût qui plus est ! Autant dire que le cinéaste espagnol n'a pas cherché la facilité et on se demandait franchement comment il allait s'en tirer.

En contant l'histoire du Docteur Miranda Grey, accusée d'avoir sauvagement assassiné son mari, enfermée dans son propre hôpital psychiatrique et harcelée par une revenante qui cherche à lui montrer la vérité, Kasso se risque ici à taper dans le gros Z qui pue, le film d'horreur de merde comme on en voit chaque année par paquets de douze, qu'ils viennent d'Hollywood ou d'ailleurs. Mais, avouons-le, on aime voir un cinéaste de sa trempe s'essayer à ce genre de delà casse-gueule. Et c'est bien là qu'on sait qu'on a affaire à un autre type de réalisateur français puisque le monsieur possède l'intelligence de faire son film dans les règles imposées, de servir humblement la commande à la façon d'un artisan consciencieux, refusant de faire obligatoirement un « gros » film sous prétexte qu'il tient sous la main une grosse star. On dit que l'ombre de Zemeckis (également producteur dans l'affaire, même si le réalisateur avoue ne pas l'avoir encore rencontré), et notamment d'**Apparences**, plane pas mal sur **Gothika**, tant en termes scénaristiques que visuels, et c'est tout à fait vrai. Mais aux expérimentations technologiques vides de sens et à l'imagerie bourgeoise (bonne à mettre le bon petit WASP aux fesses servies dans l'ambiance) du cinéaste de

Forrest Gump, Kasso préfère se tendre la poire, tenter des petits trucs à droite à gauche et s'amuser avec le spectateur.

Ainsi, **Gothika** se retrouve par opposition emprunt d'une imagerie plus sombre, définitivement plus B dans l'esprit, et regorge de mouvements de caméra amples, de plans séquences qui traversent les parois et parfois même la chair des personnages. De la même manière, Kasso ne traite pas ici un simple cas d'adultère à la con et nous ménage tranquillement quelques surprises qui font tendre le film vers le pur cinémas d'exploitation gentiment craspec. Cependant, aussi virtuose soit-il, **Gothika** souffre d'un léger problème de rythme, jusqu'à présent absent chez le cinéaste. Travaille dans l'urgence, au jour le jour sur le tournage, le script ne file pas aussi droit qu'il le devrait pour un film de cet acabit et le climax, parfois amusant, souvent pousif, n'aime ainsi en longueur et ne tient plus vraiment compte d'une certaine logique de mise en scène. Mais qu'à cela ne tienne, à ce stade du métrage, Kasso a déjà gagné le pari haut la main. Il a prouvé son aptitude à gérer une production Joel Silver dans ses bons comme ses mauvais côtes et, par extension, rentre dans la famille des cinéastes pleinement capables de passer d'un genre à l'autre, du film social au pur spectacle du samedi soir sans aucune prétention. On est en droit de préférer le Kasso mi-auteur, mi-entertainer des **Rivières pourpres**, mais on ne peut pas lui en vouloir de s'être amusé avec tous ses beaux jouets « Made in USA ». Avec le recul, après la sortie méga-supra-attendue de **Babylon Babies**, on se rendra probablement compte que **Gothika** n'a été qu'un tremplin vers une autre forme de cinéma pour Kasso, à la conscience à la fois politique, économique et artistique. En attendant, on conseillera aux amateurs de bon cinémas fantastique et de gros B qui frime et en met plein les mirettes d'entreprendre le saut avec lui !

Stéphane MOISSAKIS

USA, 2003. RÉAL. : MATHIEU KASSOVITZ. SCÉN. : SÉBASTIEN GUTIERREZ. DIR. PHOT. : MATTHEW LIBATICKI. MUS. : JOHN OTTMAN. PROD. : JOEL SILVER, ROBERT ZEMECKIS, L'LEVIN, SUSAN LEVIN POUR DARK CASTLE, WARNER BROS. ET COLUMBIA PICTURES. INT. : HALLE BERRY, ROBERT DOWNEY JR., CHARLES DUTTON, PÉNELOPE CRUZ, BERNARD HILL, JOHN CARROLL LYNCH. DUR. : 115S. DIST. : COLUMBIA PICTURES, SORTIE LE 7 JANVIER 2004.



INTERVIEW MATHIEU KASSOVITZ - RÉALISATEUR EN ROUTE POUR BABYLONE

KASSO EN A DANS LE VENTRE, C'EST INDÉNIABLE. SE POINTER EN FACE D'UN JOURNALISTE DE MAD ET LUI BALANCER SANS DÉTOUR QUE MCTIERNAN EST FINI, FALLAIT LE FAIRE AU PÉRIL DE SA VIE ! D'AILLEURS, PAR BASSE VENGEANCE, ON A DÉCIDÉ DE SUCRER LE PASSAGE, MAIS AUSSI PARCE QUE L'AMI MATHIEU A BEAUCOUP DE CHOSES À DIRE SUR SON FILM DE TROUILLE, SUR LE CINÉMA QU'IL AIME EN GÉNÉRAL ET SUR SON FUTUR PROJET BABYLON BABIES. NON DÉCIDÉMENT, RIEN QUE POUR LA TENTATIVE D'ADAPTATION, ON PEUT DIRE QUE KASSO EN A DANS LE VENTRE !

Question stupide : Pourquoi le film s'appelle Gothika ?

Parce que c'était le titre du scénario quand je l'ai reçu. Personne ne l'a changé, parce que c'est un joli titre. Ce n'est pas un manifeste du film gothique parce que ce n'est pas le sujet du film, mais en termes d'ambiance, quand tu filmes un hôpital comme celui de *Gothika*, t'as deux choix : soit tu le filmes de façon neutre, lumières blanches et tout, soit tu tapes dans le bizarre ! Comme le titre était déjà bizarre...

Depuis le début de ta carrière, tes films sont souvent associés à divers metteurs en scène : on dit souvent que Méliès et La Haine émanent de Spike Lee, Assassin(s) des frères Coen, Les Rivières pourpres me fait personnellement penser à McTiernan et maintenant Robert Zemeckis avec Gothika...

C'est bizarre hein... Moi, McTiernan, je le vois pas dans *Les Rivières pourpres*. Zemeckis, j'y ai jamais pensé sur *Gothika* (pour mémoire, ce n'est pourtant pas ce que Mathieu nous avait déclaré dans notre preview du numéro 158 - ndr). Spike Lee pour *Mélieux* oui, mais pas pour *La Haine*. Quant aux frères Coen pour *Assassin(s)*, oui à la limite, mais je me suis plus référé à Polanski. Après, les références proviennent aussi des spectateurs, qui y voient peut-être des choses qu'ils connaissent déjà. Comme ce sont quand même des films à fortes personnalités, tu les associes forcément à des images qui t'ont marqué. Mais je crois que les gens n'ont pas forcément les mêmes réactions sur chaque film donné, sans compter que c'est vrai, j'ai souvent cité ces réalisateurs lors des interviews.

Pour la connexion entre Les Rivières pourpres et McTiernan, je pense surtout à la mise en images ample, la steadycam extrêmement mobile. En plus, c'est quand même le premier film de genre français actuel, un peu avant Nid de guêpes, à impliquer les sentiments du spectateur dans sa mise en images. Chaque mouve-

ment a un sens et provoque tel sentiment, on est quand même loin d'un Brett Ratner !

Mais c'est le propre de la mise en scène, en même temps ! Chaque mouvement de caméra doit avoir une signification. Suivant si tu fais un travelling avant ou un zoom avant, le spectateur ne ressentira pas ces deux effets de la même façon. Mais tout dépend des cinéastes après. Brett Ratner, c'est pas ce qu'il recherche, lui. Il recherche la comédie, l'efficacité, il montre quelque chose d'autre. Les réalisateurs ne font pas tous le même travail non plus ! Moi j'aime Spielberg. La vraie mise en scène pour moi, c'est Spielberg ! C'est un type qui réunit à la fois la direction d'acteurs, une intelligence dans ses choix d'angles de prises de vues et une histoire forte. Il se frotte tout le temps à des histoires gonflées : oser faire *E.T.*, faut avoir des couilles ! C'est quand même un film sur le racisme, qui s'adresse à des mômes de cinq ans, avec un monstre qui ressemble à un étron mal articulé. T'imagines, quand tu te pointes sur un plateau et que t'as ce bidule qui se plante sans cesse dans les murs, faut avoir les couilles d'assumer ce que tu fais. Et ça marche ! Chez lui, y'a une véritable intelligence dans la mise en scène : c'est toujours beau, fin, sans t'en mettre plein la gueule, parce qu'il n'a pas besoin de ça...

Oui d'ailleurs, sa mise en scène est tellement logique qu'elle en devient presque indécible. Si tu ne cherches pas à analyser ses films, tu ne la vois même pas !

Voilà, si tu regardes *Les Dents de la mer* sans analyser, c'est un sacré film d'horreur. Mais si tu cherches à savoir comment il a fait son coup, tu te rends compte que c'est un film d'auteur.

Pour en revenir à Gothika et la filiation avec Zemeckis, outre le fait qu'il soit producteur du film, on pense quand même beaucoup à Apparences, tant dans l'histoire que dans les mouvements de caméra...



Ci-dessus : Mathieu Kassovitz, en plein effort de concentration sur le plateau de *Gothika*.

En haut : Accusée d'avoir tué son mari, le Dr. Miranda Grey (Halle Berry) se retrouve internée dans l'hôpital psychiatrique où elle travaillait et perd peu à peu la boule !

« Quand tu fais un film aux U.S.A. et que t'as 40 millions, t'en as la moitié



Il paraît ouais, on m'a rappelé l'histoire d'*Apparences* et c'est vrai qu'il y a des liens. Mais je ne me suis pas du tout inspiré de Zemeckis. C'est un mec que je trouve génial mais pour moi, il a surtout fait *Retour vers le futur 1 et 2*. Ce sont vraiment des chefs d'œuvre définitifs. La prise de tête qu'ils se sont pris sur le script du deuxième film, c'est un truc de dingue ! Sinon, c'est vrai que je ne suis pas un fou d'*Apparences* parce que le film ne fait pas assez peur malgré tout. Y'a de belles trouvailles c'est sûr, dans la salle de bains par exemple. Y'a une belle ambiance, c'est très précis, très beau, très élégant. Il vient de l'école Spielberg. Ces gens-là font les choses bien quand même, ils se foutent pas de ta gueule.

D'ailleurs, bien qu'il ne s'agisse pas de la même économie entre le marché américain et le marché français, j'ai l'impression que Gothika est un film moins ambitieux que son budget, ce qui n'était pas le cas avec Mëtisse, La Haine, Assassin(s) et même Les Rivières pourpres...

Mais *Gothika* est une série B avec des acteurs de premier plan. Quand tu fais un film aux États-Unis et que t'as 40 millions, t'en as la moitié qui part dans les salaires, ce que tu ne verras jamais concrètement dans le film. *Gothika* a coûté sensiblement plus cher que *Les Rivières pourpres*, mais j'ai dû faire le film en deux fois moins de temps, donc avec plus de main d'œuvre et au bout du compte, tu te fais arnaquer !

C'est pas un peu frustrant pour toi ?

Ben non, les sous sont placés ailleurs, chez Halle Berry notamment. Les gens payent pour la voir elle, donc quand tu filmes ton actrice, tu filmes la moitié de ton budget. À partir du moment où tu sais ça, tu avances dans cette direction et il n'y a pas de mauvaises surprises.

Et tu crois que tu aurais pu te permettre les mêmes extravagances visuelles en France ?

Oh oui, bien sûr. Je n'aurais certainement pas eu Halle Berry, mais on aurait fait ça avec Juliette Binoche ou une actrice de bon calibre en France. *Gothika* n'est pas un film à effets spéciaux non plus, il n'y en a pas tant que ça. On aurait pu faire le même film en France, ce qui n'est pas le cas d'un film aussi énorme que *Matrix* par exemple...

Justement, ça t'intéresserait de faire un film de l'ampleur de Matrix en France ?

Ben non, si tu dois faire un truc comme *Matrix*, faut le faire là où c'est possible. Mon prochain film, *Babylon Babies*, ça va être aussi gros que *Matrix* et ça va se faire en Europe. Mais on va travailler avec les Américains aussi.

qui part dans les salaires »

J'aime bien Gothika, mais connaissant tes capacités, je me dis que le film aurait pu être encore mieux...

J'aurais pu faire mieux, mouais, si on veut... Mais j'ai pas fait mieux donc, c'est peut-être aussi parce que je ne pouvais pas. On verra le prochain. Le film marche bien, donc j'ai eu des propositions, mais pour l'instant, je me concentre sur *Babylon Babies*. Avec celui-là, je veux mettre tout le monde à l'amende !

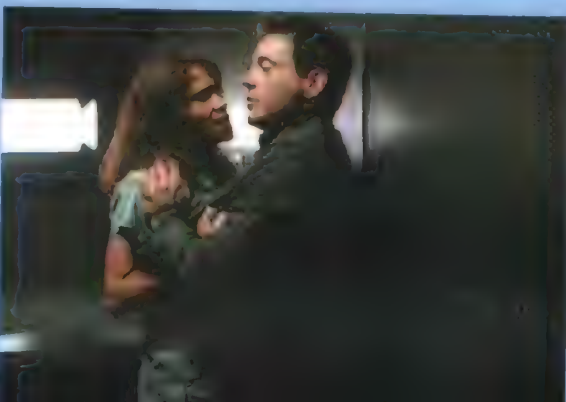
Oui, d'ailleurs, Babylon Babies a la réputation d'être inadaptable, mais vu son sujet, même si tu le rates, ça donnera forcément quelque chose d'intéressant...

Non, parce qu'un film comme ça, avec un tel budget, tu peux pas le rater. Tu peux faire des mauvais choix et rater un film oui, si t'es mauvais. Mais *Babylon Babies*, il faut que je puisse le faire à ma manière. *Gothika*, c'est une commande, j'en suis satisfait mais c'est un effort de groupe, ce n'est pas « mon » film. *Babylon Babies* sera exactement mon film, comme *La Haine* l'a été, comme *Assassin(s)* l'a été. Je veux juste avoir l'occasion de pouvoir le faire comme je veux, qu'on me casse pas les couilles à me dire comment faire du cinéma. Si en plus, on arrive à avoir un bon script, et, tout aussi inadaptable que *Babylon Babies* soit, je pense qu'on l'a bien adapté, on va créer un nouveau style de cinéma.

Ah ben ce serait bien !

Ben ouais, on en a besoin ! Il va falloir créer une nouvelle économie. On veut pas faire ça contre les Américains, mais on veut pas non plus le faire sous leur tutelle. On veut faire le truc dans notre coin, et le diffuser en Europe, où ça peut être un beau succès. Et même là-bas, c'est possible : si on y parvient, ils vont au moins se dire que c'est un sacré OVNI. Ça aidera forcément à ce qu'ils soient plus ouverts à notre travail, nos efforts et notre culture. *Babylon Babies* a le potentiel d'être un grand film d'aventures et d'action à la fois mystique et concerné par la géopolitique. Ce sera un film qui constate ce qui se passe aujourd'hui dans le monde et ce qui se répètera demain. De la pure anticipation.

Propos recueillis par Stéphane MOÏSSAKIS



Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Miranda Grey aux côtés de son ancienne patiente Chloe Sava (Penélope Cruz), qu'elle considère comme une dangereuse psychopathe.

Directeur de l'hôpital et lui-même docteur, Douglas Grey (Charles S. Dutton) tente de rassurer sa femme Miranda sur les enjeux de son travail.

Miranda Grey face à une revenante qui semble prête à tout pour faire exploser la vérité...

Ci-dessous : Miranda Grey est désormais sous la tutelle de son ancien confrère Pete Graham (Robert Downey Jr), qui en pince grave pour elle.



DEAD OR ALIVE 1, 2 ET 3
DE TAKASHI MIIKE

LA TORNADE MIIKE

Arès *Audition* et *Visitor Q*, trois des films les plus célébrés de Miike arrivent en France, défonçant les portes d'entrée des cinémas, se faisant brutalement un chemin jusqu'à l'écran et écrasant au passage tous les coincés du bulbe. Violents et touchants, surprenants et destructeurs, les trois **DEAD OR ALIVE** transforment la pellicule en véritable dynamite. C'est d'la bombe, bébé !

Miike est un cas – ses admirateurs et ses détracteurs ne peuvent pas le nier. Accro de la caméra, grand gamin préférant se réfugier dans un monde où rien n'est vrai, Miike est indiscutablement (petit aparté pour mes camarades de la rédaction : j'ai bien dit **INDISCUTABLEMENT** !) le réalisateur le plus bandant ayant émergé durant les quinze dernières années. Alors que seulement deux de ses films – sur une filmographie tellement chargée que l'on n'a pas la place pour l'aborder en longueur ici – sont sortis pour l'instant sur les écrans français, beaucoup peuvent se demander pourquoi Miike est si exceptionnel (*indis-*

cutablement, on se le demande encore, mon cher Julien... – ndlr). L'un de ses côtés les plus attachants vient de la passion avec laquelle il utilise le médium du 7^{mm} Art. Miike ne peut vivre sans pellicule (ou sans bande vidéo, peu lui importe tant qu'il peut tourner). Aucune démarche intello-prise de tête de sa part : juste un discours évident, selon lequel le cinéma est un exutoire sans barrières, où les frontières du Bien et du Mal, du bon et du mauvais goût peuvent ne plus exister. Ce qui explique que l'œuvre de Miike soit parfois très extrême (aussi bien dans la violence que dans le sexe), onirique et débouchant sur des scènes surréalistes ou totalement anachroniques.

Il y a aussi le talent de metteur en scène du réalisateur – finalement indissociable de sa recherche sur le cinéma. Le don qu'il a pour toujours nous surprendre film après film, malgré des tournages se chevauchant quasiment les uns les autres. La fraîcheur de ses images et de ses idées... On pourrait passer des pages à expliquer et à défendre Miike, mais le mieux est tout de même de s'attacher à sa trilogie **Dead or Alive**, qui sort donc sur nos beaux écrans.



À LA VIE, À LA MORT

Dead or Alive 1, 2 et 3 constituent peut-être l'œuvre la plus connue et réputée de Miike. Sans être une véritable trilogie dans le sens traditionnel du terme (à l'inverse d'un **Seigneur des anneaux**), les trois films peuvent être vus séparément et indépendamment les uns des autres. Pour autant, les trois **DOA** ne sont pas totalement dénués de toutes connexions. On retrouve d'abord les deux mêmes acteurs dans tous les films : Riki Takeuchi et Sho Aikawa, supers stars de V-cinéma (films tournés directement pour le marché de la vidéo), particulièrement connus pour avoir joué dans des flopées de films de yakuzas. Plus profondément, il y a surtout une continuité thématique entre les trois films, qui définit parfaitement la personnalité, les attentes et les préoccupations de Miike : la recherche du bonheur, le désir de retourner à un âge plus pur (l'enfance), la famille, le rêve, l'amour du cinéma... et toutes sortes d'abus. Si Miike s'est attiré une bonne réputation grâce à ses excès (il faut reconnaître qu'il est très doué dans le domaine), il ne faut surtout pas croire que sa seule spécialité soit la scène cradoc/choc cherchant uniquement à faire vomir le spectateur. Primo, Miike respecte totalement ceux qui viennent voir ses films – c'est d'ailleurs en se mettant dans la position du spectateur qu'il trouve de nouvelles idées étonnantes et des progressions pour le moins non-linéaires. Secundo, si Miike se complait dans des scènes complètement folles, il sait aussi se plonger dans des moments de pure accalmie, paisibles et rêveurs comme une promenade en automne dans les bois de Brocéliande.

FACE À FACE SAIGNANT

Dead or Alive, premier du nom, pose les bases de la série à venir, un affrontement mortel entre deux hommes. Les deux

lascars en question de cet opus sont le flic Jojima (Sho Aikawa) et le mafieu Ryuichi (Riki Takeuchi), deux hommes confrontés à de gros problèmes familiaux. Pour le premier, il s'agit de sa fille, gravement malade, qui nécessite de toute urgence une intervention médicale sans laquelle elle ne pourrait pas survivre. Mais voilà, avec sa paie de flic, Jojima ne peut pas se le permettre... Pour le yakuza, les difficultés viennent de son petit frère, de retour au Japon après avoir effectué des études aux States, payées grâce à l'argent sale de ses activités. Un fait que le petit frère ignorait et qui ne manque pas de lui faire piquer une grosse crise lorsqu'il l'apprend... Jojima a aussi un autre problème : mettre fin aux activités de Ryuichi, qui commence à trop faire parler de lui en ville.

Il est courant de dire que les premières minutes d'un film sont essentielles pour capter l'attention du spectateur. Miike fait ici très fort en nous présentant, en 5 minutes, les différents personnages du film dans des situations pour le moins toniques (ceux qui rédigent la rubrique « Si vous avez manqué le début » vont s'arracher les cheveux). Montage ultra tendu d'images de quelques secondes frôlant l'abstraction, cette entrée en matière nous laisse les yeux écarquillés, essayant de remettre un peu d'ordre dans ce qui vient de se passer (1). Mais ne vous y trompez pas, Miike ne fait pas que livrer une scène immortelle avant de retourner se coucher. **DOA** est un film d'une grande maîtrise technique, qui brasse de nombreux thèmes chers au réalisateur (le chaos familial, une vision internationaliste du Japon) sans oublier d'y adjoindre quelques scènes bien épicées (une jeune femme en train de se noyer dans un bain d'excréments, le tournage d'un film zoophile). Rien n'est impossible pour Miike ! Une devise qu'il met parfaitement en application dans un final déjà légendaire, qui déroge à toutes les règles de narration et de mise en scène. Oui, Miike est bel et bien barré...

Sur ces deux pages, de gauche à droite : Les trois messagers de la mort de **Dead or Alive 2**. Une figure qui renvoie directement à celle de **Baby Cart : L'Enfant massacre**.

Okamoto (Sho Aikawa) et Sawada (Riki Takeuchi), les deux anges déchus de **Dead or Alive 2**.

UN DEUXIÈME POUR LA ROUTE

Vu la tournure pour le moins explosive du final de *DOA*, il était plutôt ardu d'imaginer un *DOA 2*. Pourtant, suite au succès du film, les producteurs ont demandé à Miike de s'atteler à une séquelle. Le sieur, guère adepte de la chose, accepte cependant. Mais en vilain petit canard qu'il est, Miike décide, bien entendu, de n'en faire qu'à sa tête et de livrer un film qui n'a rien à voir avec l'original. On retrouve donc notre duo d'acteurs plongé cette fois-ci dans une intrigue bien éloignée du premier. Okamoto (Sho) est un tueur à gages qui a pour mission d'assassiner un caïd afin de déclencher une guerre des gangs. Surprise : alors qu'il s'apprête à envoyer le bonhomme six pieds sous terre, un individu surgit de nulle part et exécute sa cible. Pas totalement démonté, Okamoto va tout de même chercher sa paie (auprès d'un « magicien » joué par nul autre que Shinya Tsukamoto) avant de s'enfuir vers son île natale. Là-bas, il retrouve le mystérieux assassin qui l'a devancé. Nouvelle surprise, l'homme n'est pas totalement un inconnu, il s'agit de Sawada (Riki), le grand ami d'enfance d'Okamoto. Ces retrouv-

Ci-dessous, de gauche à droite :

Une prostituée jetée en pature à la pègre dans *Dead or Alive*. Une scène prélude à l'un des moments chocs du film.

La rencontre cérémoniale de plusieurs clans yakuza. Une icône incontournable du genre dans *Dead or Alive*.



Page ci-contre, de haut en bas : Sawada (Riki Takeuchi) un liquidateur coriace qui n'échappera pas à son destin dans *Dead or Alive 2*.

L'officier Honda (Riki Takeuchi), un régulateur loin d'être insensible à la violente dictature de Hong-Kong dans *Dead or Alive 3*.

Les Maquisards selon Takashi Miike. L'un des nombreux groupes de rebelles de *Dead or Alive 3*.

ailles permettent aux deux hommes de se replonger dans un univers passé, plus serein et plus heureux. Mais la réalité est plus forte que tout et les deux compères doivent faire face à leurs ennemis. Avant de retourner vers la « civilisation », Okamoto propose à son ami de tuer pour la bonne cause : chaque contrat servira désormais à aider les enfants du tiers-monde... Alors que l'on aurait bien naturellement pu s'attendre à ce que Miike pousse au maximum les délires du premier opus, le réalisateur, fidèle à lui-même, préfère prendre la tangente afin de nous surprendre. *Dead or Alive 2* se présente donc dans un premier temps comme un film empli de nostalgie, une ode à la jeunesse de la part d'un quinquagénaire qui rêve de retrouver cet âge béni. Une façon aussi de faire la nique aux producteurs qui lui ont proposé le projet... *DOA 2* fait partie des films les plus personnels de Miike – et compte indubitablement parmi ses plus grandes réussites. Cette « suite », qui n'en est pas une, recèle de nombreux moments de poésie, comme ce superbe passage où les deux assassins ont soudainement des ailes qui leur poussent dans le dos. Si Miike a l'âme rêveuse, *DOA 2* ne

se résume pas au simple trip nostalgique d'un homme en pleine crise de la quarantaine. Le film réserve aussi son taux de scènes folles, délirantes et violentes, qui ont d'une certaine façon contribué à façonner la « trademark » du réalisateur.

JAMAIS DEUX SANS TROIS

Même si Miike a accouché avec *DOA 2* d'un film qui a dû grandement décontenancer ses producteurs, le succès bien concret du film a naturellement mené à la mise en place d'un troisième épisode, qui permet de conclure cette série d'une façon « définitive », comme le dit si bien le réalisateur.

DOA 3 plonge dans le futur, en 2346 plus exactement. Yokohama est devenu un cauchemar urbain surpeuplé. Afin de lutter contre l'explosion démographique, le maire (bien allumé) de la ville force les couples à utiliser une drogue qui les rend stériles. Un petit groupe (menée par la charmante actrice locale Josie Ho) refuse bien heureusement la dictature en place. Un répliquant (!) surgit de nulle part (Sho) va venir les aider. Il se retrouve bientôt opposé à un officier de police

(Riki) bien décidé à mettre un terme aux activités des rebelles. Mais le « kidnapping » de son fils et une cruelle découverte vont bouleverser la donne...

Généralement, dans l'industrie cinématographique nipponne, les suites bénéficient de moins de budget que leurs prédécesseurs. *DOA 3* souffre donc d'un budget plus serré que les deux premiers films. Ce qui ne gêne de toute manière pas Miike, habitué à tourner dans toutes les conditions possibles et imaginables. Pour dépeindre son Japon futuriste, il utilise une idée toute simple : aller tourner à Hong Kong, ville qui représente pour nombre de Nippons (ou plus généralement pour beaucoup d'asiatiques étrangers à l'ancienne colonie britannique) la cité du futur (la ville de *Ghost in the Shell* avait notamment été conçue à partir de photos de HK). Pas difficile de croire à l'univers de Miike tant HK est une ville véritablement hors de notre temps. Plus qu'un moyen de faire des économies, le tournage à Hong Kong permet au japonais de rendre un vibrant hommage au cinéma local (Miike était fasciné par Bruce Lee durant sa jeunesse) tout en offrant, plus largement, une déclai-

ration d'amour au 7^{me} art. La scène où le fils de Riki et le fils du couple de rebelles se réfugient dans un ancien cinéma pour regarder un vieux film cantonais nous ramène vers le même esprit qui berce un film comme *Cinema Paradiso*. Toute la magie du cinéma se ramasse dans les quelques images de ce film (qui ouvrent d'ailleurs ce nouvel opus) et dans les yeux des deux gamins qui le découvrent. Beau, tout simplement. Bien sûr, comme Miike tourne dans la capitale du film de frappe, il s'est entouré d'une équipe locale qui s'est occupée des scènes d'action, notamment Chench Lee, membre de l'équipe de cascadeurs de Jackie Chan et responsable des chorégraphies (entre autre) de *Rush Hour* et *Gen-X Cops*. Et comme tout conteur qui se respecte, Miike conclut cet ultime épisode d'une manière vraiment... unique. « *Imaginez une bande dessinée en images réelles.* » dit-il. L'aventure vous tente ? Montez dans le train, vous ne regretterez pas le voyage !

Julien SEVEDON

(1) Reportez-vous à l'interview de Miike dans le numéro 143 pour savoir comment il a tourné cette scène.



DEAD OR ALIVE : HANZAISHA. JAPON. 1999. RÉAL. TAKASHI MIIKE. SCÉN. ICHIRO RYU. DIR. PHOT. HIDEO YAMAMOTO. MUS. KOJI ENDO. PROD. MAKOTO OKADA, KATSUMI ONO POUR EXCELLENT FILM, TOEI VIDEO ET DAIEI MOTION PICTURE. INT. SHO AIKAWA, RIKI TAKEUCHI, SUSUMU TERAJIMA. DUR. 1H45. DIST. PRETTY PICTURES. SORTIE LE 14 JANVIER 2004.

DEAD OR ALIVE 2 : TÔBÔSHA. JAPON. 2000. RÉAL. TAKASHI MIIKE. SCÉN. MASA NAKAMURA. DIR. PHOT. KAZUNARI TANAKA. MUS. CHU ISHIKAWA. PROD. MAKOTO OKADA, YOSHIHIRO MASUDA POUR EXCELLENT FILM, TOEI VIDEO ET DAIEI MOTION PICTURE. INT. SHO AIKAWA, RIKI TAKEUCHI, SHINYA TSUKAMOTO. DUR. 1H35. DIST. PRETTY PICTURES. SORTIE LE 21 JANVIER 2004.

DEAD OR ALIVE 3 : FINAL. JAPON. 2002. RÉAL. TAKASHI MIKE. SCÉN. HITOSHI ISHIKAWA, YOSHINOBU KAMO ET ICHIRO RYU. DIR. PHOT. KAZUNARI TANAKA. MUS. KOJI ENDO. PROD. YOSHIHIRO MASUDA ET MAKOTO OKADA POUR EXCELLENT FILM, TOEI VIDEO ET DAIEI MOTION PICTURE. INT. SHO AIKAWA, RIKI TAKEUCHI, JOSIE HO. DUR. 1H29. DIST. PRETTY PICTURES. SORTIE LE 21 JANVIER 2004.



UN DOIGT DE PERVERSITÉ

JEEPERS CREEPERS 2 DE VICTOR SALVA

Après un premier opus très porté sur l'ambiance, **JEEPERS CREEPERS 2** annonce le programme dès sa terrible scène d'ouverture : feu à volonté ! Victor Salva et son monstre lubrique sont de retour pour une séquelle encore plus iconique, qui tire de plus en plus la saga vers les rives du film comic book bien furieux sans jamais oublier le caractère profondément malsain de cette bête de sexe qu'est le creeper.

Si le premier *Jeepers Creepers* a fait son petit effet au sein de la communauté fantascopphile voici maintenant deux ans, c'était bel et bien dû à la personnalité troublante de Victor Salva. Victime d'actes pédophiles dans son enfance, il est lui-même passé de l'autre côté du miroir et a confessé un crime de la sorte pour lequel il sera condamné. Son auto-analyse, Salva la met en scène depuis sa libération, de manière inconsciente forcément, que ce soit à travers *Powder* ou *Nature of The Beast*, et surtout *Jeepers Creepers*, summum en la matière. Joli succès matière au box-office, cet authentique film de trouble malsain et malade (on vous renvoie à l'excellent papier de Rafi in *Mad n°144*) nous semblait émaner d'une alchimie unique, de celles qu'un cinéaste ne rencontre parfois qu'une fois dans sa carrière. Ici on serait tenté de parler, une fois les contours du genre dépassés, de film autobiographique et forcément personnel. *Jeepers Creepers* n'aurait



JEEPERS CREEPERS 2 ■ CRITIQUE



indéniablement la rencontre de Victor Salva avec son sujet, ce qui, par la force des choses, transforme le réalisateur en véritable auteur. Aujourd'hui que sa suite directe débarque, que le monstre est rentré, via son charisme, dans le bestiaire du fantastique et que le studio (en l'occurrence MGM) demandait une séquelle afin de renflouer les caisses grâce à un filon rentable, il était légitime de se demander quelle serait l'optique de Salva, ce qu'il pouvait vraiment rajouter de plus à un film qui se suffit pleinement à lui-même, thématiquement parlant. Il était même légitime de se demander s'il pouvait vraiment égaler son précédent travail. On a vu des films matriciels soufflés par la virtuosité de leurs suites (des exemples ? *Aliens*, *Mad Max 2*, *Blade II*...), et d'ailleurs, lors des premières rumeurs concernant cette suite, l'idée de multiplier la présence du monstre à l'écran a été évoquée. Mais le cas du Creeper se prête-t-il vraiment à un traitement de force de la sorte ? En fait, le cinéaste ne se pose pas la question de la même manière. Une fois la créature, l'ambiance et les bases posées, il est désormais question de s'éclater un bon coup !

CHANGEMENT DE MÉTHODE

Jeepers Creepers 2 enchaîne directement sur les événements du premier et d'entrée, un carton nous prévient : « *Tous les 23 ans, pendant 23 jours, ça mange.* ». Le « ça » en question, c'est bien évidemment le Creeper (Jonathan Breck), toujours seul en fin de compte, puisqu'il incarne le symbole ultime du mal refoulé : increvable, insatiable et salement pervers ! Le film commence ainsi le 22^{ème} jour, lorsque le « sick fuck » s'attaque au plus jeune enfant du fermier Taggart (Ray Wise). Ce dernier décide de venger son fils, se fabrique un harpon gigantesque et retrouve la trace de la bête le lendemain, lorsque celle-ci s'attaque à un bus transportant une équipe de foot en plein championnat national. La traque, dans les deux camps, peut commencer ! La mise en parallèle des deux intrigues qui vont finir par se mêler en une seule et même histoire permet à Victor Salva de jouer sur deux tableaux. D'une part, tout ce qui touche au personnage de Taggart renvoie à une imagerie propre au « film de durs » à la fois jouissive et gorgée d'une certaine puissance émotionnelle rarement prégnante dans ce type de cinéma (John Saxon dans *Les Griffes de la nuit*, c'est pas vraiment ça hein...). Le réalisateur réussit particulièrement bien, grâce aussi à la prestation hallucinée de Ray Wise, à tracer les contours de ce père dévasté par la perte de son fils en un seul plan, un travelling avant sur le regard désespéré de ce dernier. Au détour de certaines scènes, on peut même apercevoir l'ombre du Capitaine Achab de *Moby Dick* planer sur cette figure tragique de pater dolorosa, d'autant que la filiation est redoublée par le harpon, arme de prédilection diantrement efficace. En parlant d'efficacité, il est vivement conseillé de ne pas arriver en retard à la séance puisque la séquence d'ouverture, à travers des champs de blés magnifiés par un scope purement « americana », est proprement époustouflante de maîtrise et de tension palpable. Des travellings au ras du sol jusqu'au regard évoqué plus haut, en passant par





Ci-dessus : Obsédé à l'idée de se venger du Creeper, qui a tué son plus jeune fils, Taggart (Ray Wise) le traque désormais sans relâche.



une envolée gothique du Creeper, Victor Salva précise d'entrée qu'il aborde bien le même univers que celui du premier film, mais que sa méthode, enrichie par le budget mais surtout d'une meilleure maîtrise technique, n'est plus la même. D'autre part, avec tout ce qui concerne le bus et ses passagers, Salva, homo déclaré, se fait d'abord plaisir à étaler de la chair fraîche et musclée devant la caméra pour ensuite jouer autour des conventions du teen-movie, et notamment déclarer son dégoût pour le personnage type du quaterback vedette, ici proprement répugnant, suffisant et raciste. Il réussit ainsi à faire un film choral assez équilibré, dans lequel chacun des principaux passagers du bus aura son mot à dire, et qui ne souffrira que d'un petit contretemps malheureux qui le voit plus s'attarder sur ses minets que sur le personnage de Ray Wise. Autre malus un peu moins dérangeant, les passages explicatifs obligatoires, et liés au premier épisode (dont un cameo de l'acteur Justin Long, victime du Creeper), qui versent ici dans une imagerie onirique qui se démarque pas mal du reste du film, plus classique, plus direct et plus décomplexé dans son approche de l'horreur.

UTILISATION DU SECOND DEGRÉ

Le lien entre ses deux intrigues, c'est bien évidemment le Creeper, dont la mythologie est ici développée. On découvre ses armes, la façon dont il se nourrit de ses victimes, et alors que la simple manière dont Victor Salva le filme amoureuxment suffisait déjà à en faire une icône, le spectateur peut désormais assister à des exploits qui font de lui une émanation maléfique du Dark Knight, un Batman comme on ne l'a encore jamais vu au cinoche ! Largement plus orientée action, cette suite ne perd cependant pas de vue ce qui a intimement

Le Creeper, toutes griffes dehors, s'apprête à digérer une nouvelle victime.

Page de gauche, de haut en bas : De retour d'un championnat, une équipe de basket universitaire est prisonnière d'un bus attaqué par le Creeper.

Un harpon artisanal solidement attaché à sa jeep, Taggart se lance à la poursuite du Creeper, tel le Capitaine Achab avec Moby Dick !

Le Creeper en très mauvaise posture. Une photo spoiler ? Pas vraiment...

Le fils de Taggart joue les revenants lors d'une scène onirique.

créé l'aura malsaine du monstre dans le premier opus et, de façon maligne, décide d'en jouer, car la surprise est forcément moins forte. Lors d'une séquence charnière, le « sick fuck », toujours aussi emprunt d'une attitude de gros dégueulasse pervers, se retrouve à lécher le pare-brise du bus, renifle les collégiens et fait son choix parmi quelques spécimens d'éphèbes bien baraqués. Contrairement à l'ambiance dégagée par le premier film, la scène a pour elle d'être à la fois drôle, exagérée, presque trop facile dans son rapport à l'original direct et limite second degré (on insiste sur ce terme), si ce n'est qu'il s'y cache une autre forme de malaise tout aussi dérangeante, car manipulatrice et proprement décalée. Une autre scène bien jouissive décrit le gros dégueulasse à l'assaut d'un teenager alors qu'il lui manque quelques membres vitaux pour pouvoir se déplacer gracieusement. On le voit, Victor Salva serait presque tenté de faire de sa chimère un monstre de foire, mais pas au prix d'un humour inapproprié, ce qui le démarque déjà des Wes Craven et autres abonnés du cinéma 80's où règne le second degré obligatoire. En tout cas, de telles séquences reflètent la démarche malicieuse et directe d'un cinéaste qui semble avoir digéré un peu mieux son passé au point d'en jouer librement avec les composantes. Si ça donne des films aussi maîtrisés que *Jeepers Creepers 2*, on se félicite que son auto-analyse soit un franc succès !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2003. RÉAL. ET SCÉN.: VICTOR SALVA. DIR. PHOT.: DON E. FAUNTLEROY. MUS.: BENNETT SALVAY. PROD.: TOM LUSE POUR AMERICAN ZOETROPE/JAMES/MYRIAD PICTURES INC.. INT.: RAY WISE, JONATHAN BRECK, NICKI AYCOX, GARIKAYI MUTAMBIWA, ERIC NENNINGER, MARIEH DELFINO, TRAVIS SCHIFFNER... DUR.: 1H44. DIST.: UFD. SORTIE LE 4 FÉVRIER 2004.

INTERVIEW **BRIAN PENIKAS** - SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX DE MAQUILLAGE POUR MAKE-UP AND MONSTERS LE MONSTRE EST VIVANT

DÉJÀ RESPONSABLE DES MAQUILLAGES DU PREMIER FILM, BRIAN PENIKAS A MIS LES BOUCHÉES DOUBLES POUR LA SÉQUELLE ET NOUS DÉVOILE NON SEULEMENT LES SECRETS DE SES SUPERBES EFFETS SPÉCIAUX, MAIS AUSSI QUELQUES ANECDOTES DE TOURNAGE BIEN CROUSTILLANTES...



Ci-dessus : Brian Penikas peint l'hugger head du Creeper pour un des tours de force du film.

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : L'arrière de la prothèse du Creeper queue ouverte vous dévoile ses servo-moteurs.

Le maquillage du Creeper queue ouverte demandait jusqu'à trois heures de pose.

Jonathan Breck durant la pose du maquillage de la queue ouverte. Les mécanismes sont ensuite recouverts de mousse de latex.

La face avant du Creeper queue ouverte tel qu'on peut le voir dans le film.

Vu l'importance de votre travail sur la séquelle, vous avez dû être impliqué très tôt sur Jeepers Creepers 2...

Oui, même si j'ai moins contribué au script du second film qu'à celui du premier. Durant la pré-production, j'ai suivi de très nombreuses réunions avec Victor, le dessinateur Brad Parker et le producteur Tom Luse. Cette fois, Brad a réalisé tous les storyboards pour le film, et c'est lui qui a désigné tout ce que vous voyez dans *Jeepers Creepers 2*.

Était-ce frustrant de ne plus être le responsable du look de vos effets spéciaux ?

Non, pas du tout. Vous savez, les *Jeepers Creepers* sont des films extrêmement ambitieux, réalisés avec un budget très réduit. Nous avons tourné celui-ci en six semaines et demie, on n'a donc pas de temps pour les erreurs ou les guerres d'égo. Tout le monde doit travailler main dans la main pour parvenir à réaliser une énorme quantité de travail dans un laps de temps très court.

J'imagine que vous aviez malgré tout plus d'argent sur la séquelle...

Vous imaginez bien mal ! (rires) Lorsque j'ai comparé les budgets alloués à mon studio pour *Jeepers Creepers* et sa suite, je suis arrivé à une différence de 15 ou 20 %. Étant donné la quantité de travail qu'a représenté *Jeepers Creepers 2* par rapport au premier film, notre budget était proportionnellement moindre. Nous sommes parvenus à réaliser tout ce que Victor demandait parce que nous avons réutilisé une partie du matériel réalisé pour le premier film. La sculpture du corps et du visage du Creeper sont les mêmes, et nous avons réemployé les moulages de Jonathan Breck. Le Creeper a cependant changé. Son maquillage est cette fois entièrement réalisé en mousse de latex, alors que nous avions opté, sans grand succès, pour la gélatine sur le premier film. Ensuite, la peinture de son visage est plus sombre. Enfin, nous avons construit de nouvelles mains, et surtout de nouveaux pieds pour la créature. Car Victor désirait cette fois voir en gros plan les griffes du Creeper, qui sont d'ailleurs représentées par des prothèses mécaniques à plusieurs reprises. L'autre grande différence entre le Creeper du premier et celui du second film, c'est que Jonathan porte en permanence le costume complet en mousse de latex, et ce même lorsque le monstre est habillé. Ainsi, il semble être plus musclé durant la totalité du film.

Il devait étouffer de chaleur !

Oui, d'autant plus qu'il était vêtu d'une combinaison moulante, recouverte d'un harnais sur lequel étaient fixées les ailes, avec par-dessus le costume en mousse de latex qui lui recouvrait tout le corps. À cela venaient s'ajouter les habits du Creeper, dont ce grand manteau noir. Or, durant le tournage de l'ouverture, il faisait plus de 40° à l'ombre ! Imaginez un peu son calvaire. Heureusement, Jonathan est un vrai trooper !

Je suppose que vous n'utilisiez pas le costume en mousse de latex définitif pendant ces scènes...

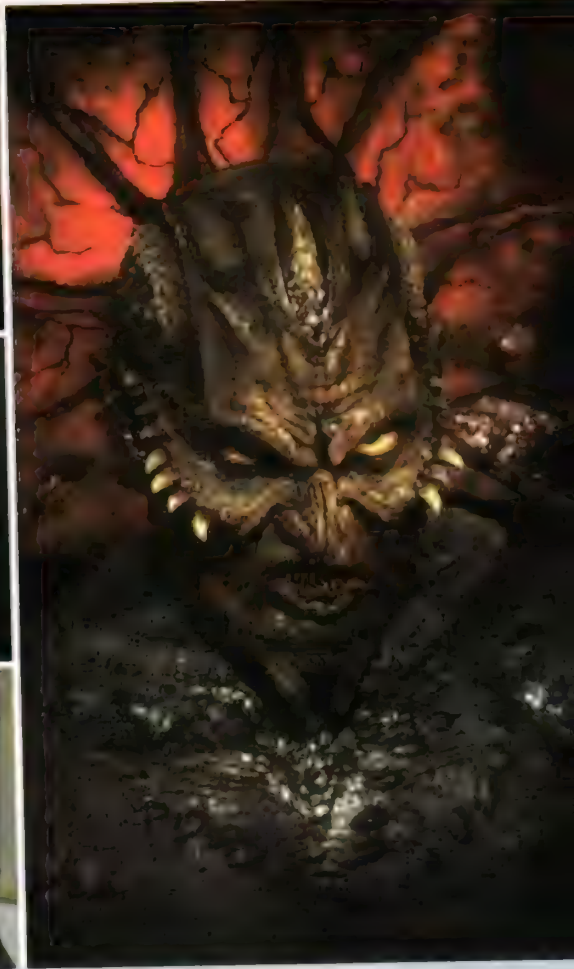
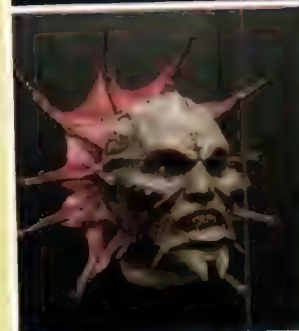
Non, en effet, il portait un costume complet, mais non peint. Nous avons dû construire quelque chose comme sept costumes du Creeper pour ce film, dont certains étaient destinés à la doublure de Jonathan, Darrin Prescott.

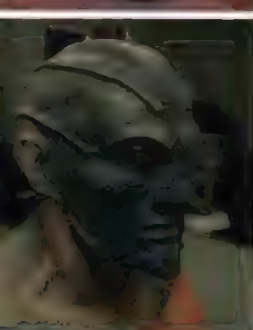
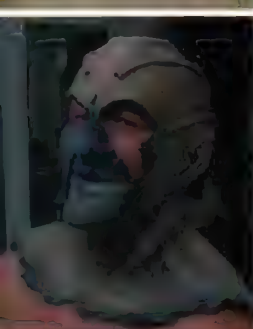
Et qu'en est-il du maquillage facial ?

Il nécessitait à lui seul plus de 22 pièces différentes. On l'a recouvert d'un mélange de gel et de lubrifiant pour le rendre luisant. Nous pensions au début de la pré-production changer le maquillage du Creeper. Brad Parker avait à cet effet réalisé de nouveaux dessins, en suivant les directives de Victor, où les griffes étaient beaucoup plus présentes sur le visage. Elles accentuaient notamment les arcades sourcilières et la bouche du monstre. Nous avons réalisé quelques maquettes avec ce nouveau design, et nous avons tourné des tests en 35 mm pour voir comment se comportait ce maquillage une fois imprimé sur pellicule. Mais Victor a compris que nous risquions d'emprunter une mauvaise voie, notamment parce que les griffes attireraient trop l'attention et vous détourneraient de ce qui est réellement important chez le Creeper : son regard. Il fallait que nous gardions en tête un des principaux attraits de ce monstre, qui est son humanité.

Un maquillage comportant autant de pièces différentes devait demander des heures pour être appliqué...

Non, nous avions « seulement » besoin de deux heures pour poser toutes les prothèses. Je suis habitué à ce maquillage, j'ai dû l'appli-





quer plus de 80 fois maintenant, donc je le connais par cœur... Cependant, quand nous avions des pièces mécaniques à incorporer - lorsque les membranes qui entourent le visage s'ouvrent par exemple - le temps de pose grimpait à cinq heures. Jonathan devait ensuite enfiler le costume, qui était d'une seule pièce, avec une large ouverture dans le dos. Il chaussait alors les pieds, puis mettait les mains. Enfin, nous camouflions les joints avec une multitude de petites prothèses. La pose complète du maquillage du Creeper nous demandait quand même entre cinq et six heures de travail. Jonathan tournait ensuite pendant une quinzaine d'heures, puis il repassait entre nos mains pour se faire démaquiller. C'était un rythme particulièrement difficile à tenir pour lui.

Vu la présence du Creeper dans la suite, vous deviez être tous les jours sur le plateau...

Jonathan a dû travailler pendant environ 17 jours. La présence de ses doublures doit être peu ou prou équivalente et nos effets spéciaux ne concernent pas que le Creeper, donc nous avons en effet dû être présents sur les 48 jours du tournage. De plus, nous avons tourné *Jeepers Creepers 2* à deux endroits : dans une région proche de Los Angeles pour les extérieurs, et dans un hangar situé à Long Beach où l'on

Non, parce que le costume en mousse de latex est souple, et nous avions donc encore la place d'y camoufler le harnais nécessaire pour suspendre Jonathan et ses doublures. Les scènes câblées étaient d'ailleurs parmi les plus impressionnantes du tournage. Voir Darrin Prescott atterrir ou s'envoler à toute vitesse, c'était vraiment effrayant. D'autant plus que, son visage étant recouvert de maquillage, il était impossible de voir s'il souffrait ou si tout se passait bien ! (rires) Les gens qui se sont chargés des effets spéciaux câblés sont les mêmes qui se sont occupés de *Spider-Man*. Et ils ont imaginé un système de suspension spécialement astucieux, qui permettait à la fois de suspendre les comédiens, mais aussi la caméra, pour obtenir tous ces plans aériens absolument incroyables...

Parlez-nous du nez du Creeper...

En fait, même si vous ne vous en apercevez pas dans le film, nous avons construit un buste animatronique complet du Creeper. Il bougeait les lèvres, les sourcils, les paupières, la mâchoire, le cou et bien entendu le nez s'ouvrait.

C'est de nouveau votre frère, David, qui s'est occupé des effets spéciaux mécaniques ?

Non, car il travaillait à ADI sur *Spider-Man 2*. Il s'est cependant trouvé inoccupé durant une période, et il nous a un peu aidé. Mais c'est surtout Elvis Jones qui s'est chargé des aspects mécaniques de notre travail...

Le tour de force du film est sans doute la scène de la décapitation.

Étant donné l'importance de la scène, nous avons sculpté des miniatures des différentes étapes de la scène, pour que Victor puisse bien cerner ce que nous allions faire. L'interprète de Dante Belasco, Al Santos, en a vraiment bavé durant le tournage de cette scène. D'abord on lui a fait porter une prothèse autour du coup et on a

« Il nous fallait 6 heures pour maquiller Jonathan Breck en Creeper, après quoi il tournait 15 heures d'affilée. »

construisait jadis des bombardiers B-17. Or, nous avions installé à chaque fois un atelier pour que nous puissions rester en contact permanent avec l'équipe principale. C'est une option de production assez peu courante, mais quand on y réfléchit, chaque département est présent sur le tournage. Sur un film comme celui-là, il est donc logique que nous soyons également toujours proche du plateau.

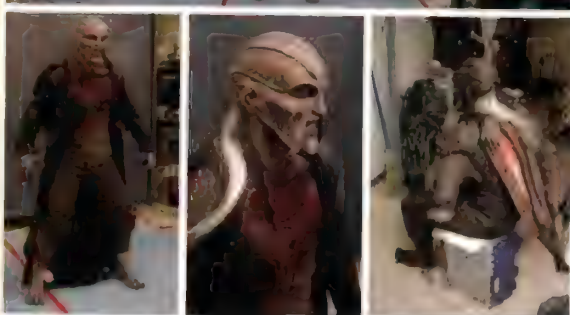
Un tel film doit vous épuiser...

En sortant du tournage, j'ai en effet dormi une semaine d'affilée. (rires) Mais sur le plateau, tout le monde est surexcité. Et je préfère cela aux films où vous attaquez votre journée à 4 h 00 du matin, où vous travaillez comme un fou sur le maquillage pendant deux ou trois heures, et où vous restez à ne rien faire durant le reste de la journée, attendant le démaquillage.

Cette fois, vous avez dû beaucoup travailler avec les effets spéciaux numériques...

Oui et de mon point de vue, c'est une des meilleures expériences de ce film. Déjà, sur le premier *Jeepers Creepers*, j'avais dû énormément collaborer avec les costumiers, les cascadeurs, les effets spéciaux physiques, et bien cette fois, nous avons travaillé en plus avec l'équipe de The Orphanage. Lorsque j'ai lu le scénario du film, j'étais un peu triste car j'étais persuadé que certaines scènes à effets spéciaux, comme la séquence où la tête du Creeper repousse, allaient être réalisées en images de synthèse. Mais Victor veut voir au maximum ses acteurs, et il n'a fait appel au numérique qu'en dernier recours. Toutes les cascades du film, par exemple, ont été faites sans le soutien d'effets numériques. De plus, l'équipe de The Orphanage nous demandait fréquemment de les aider sur tel ou tel plan. Nos deux départements étaient donc très liés.

Deviez-vous modifier votre costume pour les scènes de vol ?



Ci-contre, de haut en bas : Les différentes étapes du maquillage facial du Creeper sur la doublure de Jonathan Breck, Darrin Prescott.

Ci-contre, de haut en bas et de gauche à droite : Darrin Prescott habillé du costume complet du Creeper durant le premier essai.

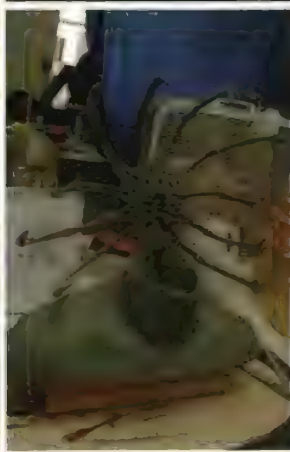
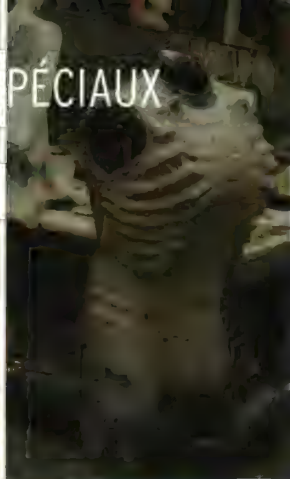
Breck devait porter le costume du Creeper en permanence pour paraître plus massif.

L'épiderme du monstre dans la séquelle est beaucoup plus sombre.

Le dos du Creeper avec ses ailes au repos.

Darrin Prescott essaye le harnais pour les scènes de vol.

JEEPERS' CREEPERS 2 • EFFETS SPÉCIAUX



Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Al Santos maquillé en Creeper pour la scène de décapitation.

Sculpture du buste du Creeper tiré en mousse de latex. Al Santos passera sa tête à l'intérieur.

Sculpture du buste décapité du Creeper.

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Trois études abandonnées pour un nouveau design du Creeper.

Un insecte destiné à un toit de voiture.

Un test de vieillissement effectué sur Randy Quaid, avant que l'acteur ne quitte le projet.

L'ancre du Creeper pour une scène abandonnée du film.

Deux accessoires construits par Penikas et son équipe pour une scène onirique coupée du film.

Le faux chien des Taggart.

recouvert son visage de vert pour sa décapitation (l'équipe de *The Orphanage* a ensuite gommé le vert de l'image - ndr). Ensuite, on lui a fait traverser un buste du Creeper, réalisé en mousse de latex (le silicone n'était pas assez souple pour l'effet recherché) et enfin, on l'a maquillé en Creeper. Et il ne s'est pas plaint une seule fois ! J'aime cette séquence. Personnellement, elle me fait penser aux bons vieux effets spéciaux réalisés par Rob Bottin du temps de *The Thing*.

Il est étonnant que sur un film tel que celui-ci, vous ne soyez pas réalisateur de seconde équipe...

J'ai occupé ce poste de façon officieuse durant un dimanche de tournage spécialement intense où nous avons réussi à mettre en boîte 32 plans ! Il faut dire qu'il s'agissait surtout de petits raccords, que nous étions très peu sur le tournage et que surtout, tout le monde était hyper excité, et donc très efficace...

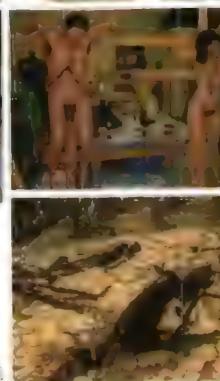
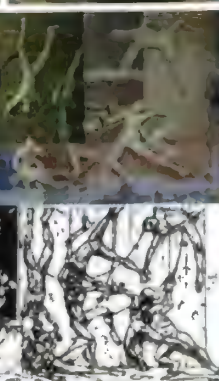
Quels sont les autres effets, or Creeper, dont vous vous êtes chargés ?

Nous avons construit un insecte stylisé fixé sur le sommet d'un véhicule et nous avons réalisé un chien factice, car les Taggart partent chasser le Creeper en emmenant leur chien. Mais comme il reste la plupart du temps dans la voiture, nous pouvions nous contenter d'un mannequin, et ainsi nous passer du vrai chien, car il est toujours contraignant de tourner avec de vrais animaux.

Vous avez également vieilli Ray Wise...

En réalité, ce maquillage devait être plus complexe que cela. Nous avions en effet prévu de le réaliser avec toute une série de prothèses sur l'acteur Randy Quaid, lorsqu'il devait interpréter le rôle. Mais Randy a quitté le film, pour des raisons que je préfère taire ici, et comme son désistement est intervenu quelques jours à peine avant le tournage, et

« Victor Salva ne fait appel aux effets spéciaux numé





que l'épilogue devait être filmé au début de la production, nous avons dû nous contenter d'une technique vieille mais qui a fait ses preuves, celle adoptée par Dick Smith sur *Le Parrain* : on applique du latex liquide sur la peau étirée de l'acteur. Après avoir séché le latex, on relâche la peau et le latex fait plisser l'épiderme, créant des ridules très réalistes. Je trouve que le maquillage fonctionne bien, sauf autour des yeux. Le jour où nous avons maquillé Ray, l'ambiance du tournage était très spéciale : lorsque nous nous sommes rendus avec lui sur le plateau, il y avait une éclipse solaire et le paysage baignait dans une lumière surréaliste. Ray était très troublé...

Avez-vous travaillé sur des scènes coupées ?

Nous avons commencé à réaliser des cadavres pour une scène qui aurait dû se dérouler dans l'antre du Creeper. Nous y aurions retrouvé les cadavres utilisés pour le premier film, mais aussi 28 nouveaux

retrouvait sur ce qui semblait être un restant de champ de bataille médiévale. Elle trouvait alors un bouclier qui représentait à moitié un visage de Creeper et à moitié un visage de chevalier effrayé.

J'adorerais voir une préquelle de Jeepers Creepers...

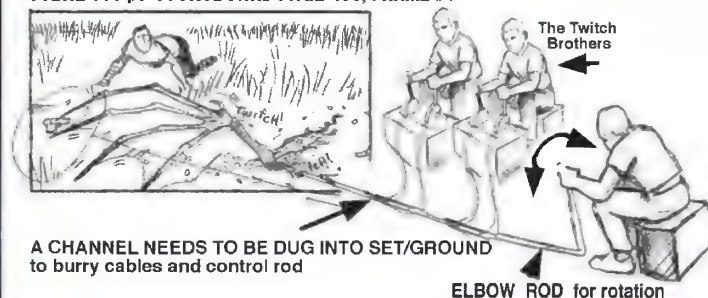
En fait, durant la préparation et le tournage du 2, il nous est arrivé à plusieurs reprises de parler d'une suite à *Jeepers Creepers* qui se déroulerait dans le vieux Ouest. Aussitôt nous nous sommes mis à dériver autour de ce concept : quelles seraient les armes du Creeper durant des duels avec des cow-boys ? S'il a un cheval, quelle apparence aurait-il ? Aurait-il une monture ailée comme lui ? Mais nous avions déjà un film à faire, et il a fallu calmer nos ardeurs. Mais il est très probable que toutes ces idées soient exploitées prochainement...

Special Thanks to Brian Penikas

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY



PUPPETEERING NEEDS FOR
SCENE 110 pt STORYBOARD PAGE 406, FRAME #1



A CHANNEL NEEDS TO BE DUG INTO SET/GROUND
to bury cables and control rod

ELBOW ROD for rotation

faux corps ou portions de faux corps. Cette scène devait intervenir lors de la fuite des héros dans le champ. Ils tombaient alors dans l'antre du monstre. Mais Victor a estimé que cette scène risquait de ralentir le rythme du film, et il l'a retirée du script avant même que nous finissions les effets spéciaux. Une autre scène a été tournée et coupée du film. Minxie, la fille qui a des pouvoirs psychiques, faisait un rêve, et se

Ci-dessus, de gauche à droite :
Le cadavre du Creeper tel qu'il apparaît dans le film.

Le cadavre du Creeper en cours de fabrication.

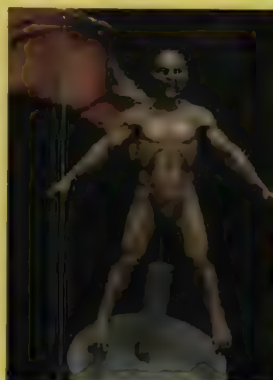
Planche de storyboard et croquis de Penikas pour l'animation d'une des ailes du Creeper.

Ci-dessous :
Un des lieutenants de penikas construit une miniature du Creeper destinée à l'équipe de The Orphanage.

riques qu'en tout dernier recours. »

LES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS

The Orphanage est une jeune société, fondée par des transfuges d'ILM. En l'occurrence, Jonathan Rothbart, superviseur des effets spéciaux sur *Jeepers Creepers 2*, avait œuvré sur *Men In Black* et *Sleepy Hollow* ; Marc Sadeghi, producteur des effets visuels, avait travaillé sur *Pearl Harbor* et *La Tempête du siècle*, et Kevin Baillie, superviseur des images de synthèse, a participé à *La Menace fantôme* et *Mission to Mars*. « Nous avons été embauchés initialement pour créer un Creeper entièrement numérique destiné aux plans larges des scènes de vol. » explique Rothbart. « Nous avons dû également créer des ailes en synthèse pour les plans moyens et rapprochés. Ces effets spéciaux se sont d'ailleurs révélés être les plus compliqués à réaliser, parce que les ailes numériques devaient raccorder à la perfection avec les mouvements de Breck et les teintes des maquillages de Penikas. De plus, les ailes sont translucides, ce qui était un défi particulièrement ardu à relever en numérique. Suivant la direction de la lumière dans le plan, nous devions réétudier constamment la consistance de cette création en 3D. Ainsi, la scène dans laquelle le Creeper enroule Dante dans ses ailes nous a donné beau-



coup de mal, d'autant que l'on passe d'un plan filmé en utilisant les ailes réalisées avec du spandex et des tubes en aluminium par Brian Penikas, à un plan avec nos ailes en synthèse, entourant une doublure numérique de l'acteur. Outre des effets spéciaux plus classiques, comme l'effacement de câbles, nous avons également reçu beaucoup de plans de dernière minute incorporant quantité de décors numériques. Car lorsque nous avons commencé à filmer la scène de la poursuite, nous

nous sommes vite rendus compte que la route n'était pas assez longue et que le véhicule ne roulait pas assez vite pour conférer à la scène l'intensité escomptée. Il était donc plus simple de recréer entièrement le décor en images de synthèse. *Jeepers Creepers 2* est notre premier film avec une créature en images de synthèse, c'était pour nous une opportunité enthousiasmante de faire nos preuves. Nous sommes d'ailleurs en train de transformer l'essai avec *Heilboy*, sur lequel mon équipe et moi-même travaillons nuit et jour ! »

Special Thanks to Elisabeth Caren

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

GERARDMER - FAN



Alors que le Festival de Gérardmer soufflait l'année dernière ses 10 bougies au détour d'une cuvée qui regorgeait de découvertes et de surprises, il semblerait néanmoins que l'époque où Fantastic Arts représentait le cinéma fantastique et d'horreur mondial soit révolue. C'est tout du moins ce que la programmation de cette nouvelle édition, qui se tiendra du 28 janvier au 1^{er} février prochain, laisse à penser. Une programmation loin d'être internationale, contrairement aux précédentes éditions, qui fait plus volontiers, voire exclusivement, les yeux doux au continent asiatique et aux films d'animation. Neuf films, dont 4 dessins animés, sur les 13 sélectionnés à ce jour sont ainsi d'origines japonaise ou coréenne. Des films au demeurant intéressants et qui abordent le genre avec originalité et

personnalité (c'est surtout le cas de *Double Vision* et *A Tale of Two Sisters*), il faut le reconnaître, mais on ne peut malgré tout s'empêcher de regretter que cette nouvelle programmation ne soit pas plus hétéroclite. On s'étonne alors de ne pas trouver dans la liste des films sélectionnés des titres récents et amusants tels que *Skinned Deep* de Gabe Bartalos, *Monster Man* de Michael Davis, *The Toolbox Murders* de Tobe Hooper, l'excellent *Bubba Ho-tek* de Don Coscarelli ou encore le très sympathique *The Locals* du Néo-zélandais Greg Page. On s'étonne aussi, quitte à mettre en avant des œuvres asiatiques, que les organisateurs du Festival de Gérardmer ne continuent pas de soutenir le Japonais Ryuhei Kitamura, qu'ils avaient pourtant fait découvrir au monde entier avec

SPY KIDS 3D

TOUJOURS ENTRE UN JAMES BOND EN CULOTTES COURTES ET UNE BALLADE SOUS ACIDE À DISNEYLAND, LES SPY KIDS RESSORTENT GADGETS ET TROMBLONS JAUNE CANARI CONTRE UN EX-RAMBO QUI, POUR LA PREMIÈRE FOIS DEPUIS LONGTEMPS, CRÈVE L'ÉCRAN.

Quand il tient un filon, Robert Rodriguez ne le lâche pas. Après *Une nuit en Enfer* allongé de deux nouveaux chapitres, parallèlement à *El Mariachi* prolongé de *Desperado* et de *Il était une fois au Mexique*, le Texan latino aligne un troisième *Spy Kids* qui ne manque pas d'arguments commerciaux. D'abord le recours au relief, quelques mois après *Les Fantômes du Titanic* de James Cameron et, surtout,

Sylvester Stallone tel que sa marionnette des *Guignols de l'Info* le montre depuis des années. Sylvester Stallone dans le rôle du méchant de service, le Toymaker, idole des jeunes et inventeur d'un jeu vidéo de réalité virtuelle dans lequel il retient prisonnière la petite Carmen Cortez (Alexa Vega). À son frère, le mini James Bond Juni (Daryl Sabara) et ses parents, Ingrid (Carla Gugino) et Gregorio (Antonio Banderas) de ruser pour l'extirper d'un piège concocté par un vilain qui ambitionne, comme tout vilain mégalomane, de dominer le monde... Quoi de plus normal pour le Stallone des *Guignols* qui, comble de la parenté, se décline en plusieurs exemplaires ?

Dans leur croisade contre l'affreux pittoresque, les héros croisent des habitués des *Spy Kids* de Rodriguez. Notamment le patibulaire Danny Trejo, Steve Buscemi, Bill Paxton, mais également quelques vedettes invitées de poids comme Salma Hayek, George Clooney et Elijah Wood. Du beau monde pour masquer au mieux l'absentéisme d'un scénario que Robert Rodriguez pompe d'ailleurs sur celui du *Tron* des années 80, script augmenté de péripéties psychédéliques dans la tradition colorée de la série. À la prochaine donc ! Pour un quatrième film ou une série TV ?

Marc TOULLEC





FANTASTIC'ARTS 2004

Versus et qui a depuis tourné trois nouveaux films : *Alive*, *Aragami* et *Azumi*. Mais au-delà de cette constatation, il faut tout de même reconnaître au Festival de Gérardmer le mérite de continuer d'exister et de demeurer la dernière manifestation de ce genre dans notre pays. Alors, on va quand même pas boudier !

Damien GRANGER

LE PROGRAMME

COMPÉTITION

ACACIA de Park Ki-Hyung, Corée du Sud

A TALE OF TWO SISTERS de Kim Jee-Wong, Corée du Sud

HAPPINESS OF THE KATAKURIS de Takashi Miike, Japon

JEEPERS CREEPERS 2 de Victor Salva, USA
LOVE OBJECT de Robert Parigi, USA

SECTION ANIM'ARTS

MERCANO, EL MARCIANO de Juan Antin, Argentine

PATLABOR 3 de Takuji Endo, Japon

TAMALA 2010, de Toi, Japon

WONDERFUL DAYS de Kim Moon-Saeng, Corée du Sud

SÉANCES SPÉCIALES

DOUBLE VISION, de Chen Kuo-Fu, Hong-Kong/Taiwan

HORUS, PRINCE DU SOLEIL d'Isao Takahata, Japon

GOZU de Takashi Miike, Japon

SPY KIDS 3D de Robert Rodriguez, USA

COMPÉTITION VIDÉO

BEYOND RE-ANIMATOR de Brian Yuzna, Espagne

DRACULA 2 : ASCENSION de Patrick Lussier, USA

HELLRAISER 5 : INFERNO de Scott Derrickson, USA

RESURRECTION OF THE LITTLE MATCH GIRL de Jang Sun-Woo, Corée du Sud

THÉMATIQUE : « LE BESTIAIRE FANTASTIQUE »

KING KONG de Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack -

LA FÉLINE de Jacques Tourneur - LA BELLE ET LA BÊTE de

Jean Cocteau - LA PLANÈTE DES SINGES de Franklin

J. Shaffner - LADYHAWKE de Richard Donner - LA MOUCHE

de David Cronenberg - BAXTER de Jérôme Boivin -

STARSHIP TROOPERS de Paul Verhoeven

A TALE OF TWO SISTERS

GROS CARTON AU BOX-OFFICE CORÉEN ET EN INSTANCE DE REMAKE À HOLLYWOOD, A TALE OF TWO SISTERS EST ENCORE UNE HISTOIRE DE FANTÔME ASIATIQUE. VOUS ÊTES LASSÉS DE CE GENRE SUREXPLOITÉ ? ATTENDEZ DE VOIR...

On évoquait le premier film de Kim Jee-Woon dans le papier sur *Happiness of the Katakuris* et ça tombe bien car le nouveau film du réalisateur, *A Tale of Two Sisters*, fait justement partie de la sélection du festival. Que la vie est bien faite !

Outre son excellent *Foul King*, Kim a un net penchant pour le fantastique comme l'a donc prouvé son *Quiet Family* et son excellent sketch pour le film *Trois histoires*

de l'au-delà. Avec *A Tale of Two Sisters*, il plonge cette fois-ci dans une légende coréenne qu'il adapte à notre réalité présente.

Deux sœurs rentrent chez elle après avoir séjourné dans un hôpital. Leur père s'est remarié après le suicide de leur mère et, rapidement, les deux jeunes filles se retrouvent en conflit avec leur belle mère. Dans l'ambiance pesante de la maison, la tension monte d'un degré lorsque la petite sœur se met à voir un fantôme...

Exit l'humour de ses deux premiers films - qui cache en fait un authentique mal-être. Kim cherche ici à poursuivre l'expérience stylistique et angoissante qu'il avait élaboré avec une maîtrise époustouflante dans son sketch *Souvenirs*. À nouveau, le réalisateur cherche aussi à explorer dans ce film certains aspects de la vie et de la société coréenne, dont, bien sûr, la famille, qui est au centre de son premier film et de son sketch pour *Trois histoires de l'au-delà* (ainsi que, d'une certaine façon, dans *Foul King*). Enorme succès au box-office coréen, *A Tale of Two Sisters* a déjà été racheté par une major américaine afin d'être remaké. Le phénomène se répète hélas de plus en plus depuis quelques années... Une raison supplémentaire pour découvrir l'original avant qu'il ne soit trop tard.

Julien SEVÉON

LOVE OBJECT

CELA DÉMARRE COMME LE MONIQUE D'ALBERT DUPONTEL POUR, QUELQUES MINUTES PLUS TARD, EMPRUNTER UNE DIRECTION RADICALEMENT OPPOSÉE. CELLE DU THRILLER SCHIZOPHRÉNIQUE SUR FOND DE DÉCHIREMENT ENTRE SILICONE ET CHAIR...

Love Object est le théâtre de deux curieuses coïncidences. La première : il raconte pratiquement la même histoire de névrose passionnelle que *May*. La seconde : comme *Monique*, avec Albert Dupontel, son scénario s'articule autour d'une poupée gonflable high-tech. Un moulage de silicone parfaitement articulé. Dans *Love Object*, ce n'est cependant pas Monique qui tient le haut du pavé, mais Nikki, un article vendu 7 000 dollars sur Internet. Jeune cadre pas très dynamique, Kenneth s'en porte acquéreur. La réponse, croit-il, à sa timidité maladive, à sa peur panique des femmes, à sa frustration sexuelle. Mais Nikki, tout objet inanimé qu'elle soit, semble posséder une vie propre. Elle se déplace discrètement dans l'appartement de son boyfriend, susurre des menaces au téléphone... Nikki serait-elle vivante ? Ou Kenneth aurait-il pété un plomb au point de ne plus distinguer fantasme et réalité ? Les choses s'aggravent encore quand il s'prend de la blonde Lisa, une vraie femme qui suscite la supposée jalousie de Nikki.

ENTRE PROFILER ET MARILYN MAN-SON

Dans la mouvance mi-surnaturelle mi-intumiste de *Ginger Snaps*, de *May* et de *Spider*, *Love Object* est une réussite. Coup d'essai, petit coup de maître en somme, imprévisible de la part de Robert Parigi, qui signe ici son premier long-métrage. Rien, en apparen-

ACACIA

UNE FAMILLE, UN ENFANT, UN ARBRE ET UN ENVIRONNEMENT BIZARRE. VOILÀ LE PROGRAMME INQUIÉTANT DE CE NOUVEAU FILM CORÉEN QUI PARTICIPE DE CETTE VAGUE DE FILMS D'HORREUR CORÉENS TRAITANT DE LA FAMILLE.

Autre réalisateur coréen très attendu, Park Ki-Hyung participe au festival via sa troisième réalisation, *Acacia*. Attendu, car Park est le réalisateur de l'excellent *Whispering Corridor*, dont *Memento Mori* et *Whishing Stairs* sont les pseudo-suites. Un film d'école hantée qui n'hésite pas à attaquer par la même occasion le système scolaire plutôt dur de Corée. Accessoirement, *Whispering Corridor* a aussi grandement contribué à faire exploser le cinéma horrifique dans le Pays du Matin Calme ces dernières années. Un bonhomme talentueux, donc, dont le second film, *Secret Tears*, une romance fantastique aux développements touchants et surprenants, n'a fait que confirmer le statut. Voilà pourquoi sa nouvelle œuvre, *Acacia*, est attendue avec une telle impatience. Continuant toujours à œuvrer dans le Fantastique – plus exactement, dans le cas présent, l'horreur-psychologique, le jeune réalisateur s'intéresse ici à une famille en pleine crise (décidément, avec *A Tale of Two Sisters*, on peut dire que le sujet est populaire en Corée du Sud !).

Un jeune couple ne réussit pas à avoir d'enfants. Il décide alors d'adopter un petit garçon nommé Jin-Sung. Le bonheur arrive alors dans la petite maisonnette... Jusqu'au moment où la mère se retrouve enceinte. Jin-Sung, qui était alors le centre d'intérêt de ses parents, prend plutôt mal l'arrivée d'un petit frère. Il développe dès lors une relation particulière avec l'aca-

cia planté dans le jardin. Parallèlement, une étrange voisine et un vieillard qui passe son temps à espionner la famille vont contribuer à attiser la crise...

Choisi comme film de clôture du prestigieux Festival de Pusan, *Acacia* est un film qui véhicule aussi, comme *Whispering Corridor*, quelques commentaires sociaux – même si le réalisateur avoue qu'ils sont arrivés sans qu'il le fasse véritablement exprès.

Julien SÉVÉON



ce du moins, dans son curriculum vitae qui laisse présager des débuts aussi originaux dans la réalisation. Rien dans les séries *Profiler*, *Dark Skies*, *Les Contes de la crypte* et *Sleepwalkers*, sur lesquelles il œuvre comme producteur, coproducteur et producteur associé. De la gestion pure. Curieusement interprète de Robby le robot dans *Les Looney Tunes passent à l'action* de Joe Dante (mais sans être crédité), Robert Parigi présente cependant un autre profil dès qu'on se penche sur son cas. Diplômé de philosophie, il planche officiellement sur plusieurs scénarii, dont celui du *Projet Blair Witch 2* et du projet *Hollywood* pour Marilyn Manson. À l'université, il écrit une thèse sur les services et déformations physiques publiée dans l'anthologie *Art Criticism* de Donald Kuspit. « Je me suis toujours passionné pour l'usage de la technologie dans le cinéma fantastique et d'horreur, depuis le *King Kong* original jusqu'aux *slashers* des années 80 », précise l'intéressé qui, d'une manière transversale, aborde le sujet avec *Love Object*. « C'est aussi un sujet qui permet d'explorer les recoins les plus sombres de l'horreur et de l'érotisme, de susciter la peur par des traits très personnels, très intimes. »

7 000 DOLLARS PIÈCE

Aussitôt dit, aussitôt fait. À peine Kenneth a-t-il sorti Nikki de son emballage qu'il lui écarte les jambes pour l'enfiler frénétiquement. Une saillie à peine croyable dans la très puritaine production américaine de 2003. « Toutes les séquences mettant en scène Kenneth et Nikki pouvaient aisément sombrer dans le ridicule », poursuit Robert Parigi. « Elles donnent beaucoup à la crédibilité de Desmond Harrington dans le rôle principal. Sur le plateau, face à la poupée, il était particulièrement convaincant, abordant les scènes en question du point de



vue de son personnage mais également de celui de sa partenaire. Je fus le premier surpris de constater que l'équipe technique ne réagissait pas au tournage de ces séquences. Au contraire même, elle était effrayée. Effrayée de contempler l'expression de la folie de Kenneth, de le voir installer un système de poulies et cordages pour valser dans les bras de sa dulcinée de silicone... Troublant, à l'image d'un film sobre dans ses effets, porté par un robuste couple vedette composé de Desmond Harrington (récemment vu dans *Détour mortel*) et Melissa Sagemiller. Plus, dans des emplois secondaires, Udo Kier en voisin érotomane fumeur d'opium et Rip Torn (le supérieur de Will Smith et Tommy Lee Jones dans les *Men in Black*) en patron taillon. Plus également Nikki, dans son propre rôle. « Elle existe vraiment. On la trouve en vente libre sur le site Realdoll, à 7 000 dollars l'exemplaire. Nous en avons acheté deux pour les besoins du film », explique Robert Parigi. « Deux pour une question d'assurance et également parce que Realdoll ne vendait pas des membres détachés de ses poupées. Ayant découvert qu'il existait un marché des articles sexuels d'occasion, nous avons bien envisagé de revendre la seconde Nikki. Aux dernières nouvelles, la production y a renoncé, elle se trouve toujours dans leurs locaux. » Patée à assurer la promo du film ?

Marc TOULLEC

PATLABOR 3

DEUXIÈME RETOUR CINÉMATOGRAPHIQUE DE LA FAMEUSE DIVISION LABOR DE LA POLICE JAPONAISE. SANS TOUTEFOIS MAMORU OSHII DANS LA CABINE DE PILOTAGE. CE QUI SE REMARQUE À PEINE, À UN GROS TÊTARD PRÈS...



Dans le domaine de la janimation, *Patlabor* tient désormais de l'institution, de la référence, tant aux niveaux de l'esthétique et de l'animation qu'au niveau du scénario. Sous leur carapace passablement rouillée d'ersatz de *Goldorak*, les deux premiers *Patlabor* tapent davantage dans la politique-fiction que dans les délires robotiques

dont le genre se montre si friand. Des robots-policiers certes il y en a, mais seulement en dernier recours, lorsque se dénouent des intrigues complexes reposant sur des complots et tentatives de déstabilisation de l'état. La volonté affichée de Mamoru Oshii (*Ghost in the Shell*, *Avalon*) dans la série de 1988 et les films de cinéma datant de 1990 et de 1993. Dernier avatar de la saga blindée, *Patlabor 3* ne déroge pas à la règle. Si Oshii passe la main, son esprit demeure. Des personnages chiadés, une animation fluide s'économisant dans les effets, des plages contemplatives, la musique de Kenji Kawai... Ça ressemble effectivement à du Oshii. Au point même que le *Patlabor* nouveau s'oriente vers le remake des deux précédents, à suivre minutieusement l'enquête des agents Kusumi et Hata sur l'énigme du sabotage d'un gigantesque chantier établi dans la baie de Tokyo. Des conspirateurs ? Négatif. Cette fois, c'est un monstre qui porte le chapeau des dégâts et des meurtres. Un gigantesque monstre marin issu d'expériences génétiques sur la base duquel les réalisateurs Takuji Endo et Fumihiko Takayama (*Bubblegum Crisis*) brodent un récit au carrefour de Tom Clancy et de *Godzilla*.

Marc TOULLEC



DOUBLE VISION

UN RÉALISATEUR VENU DU CINÉMA D'AUTEUR ET UN CASTING BIEN FOURNI SONT LES DEUX COMPOSANTES PRINCIPALES DE CE POLAR HONG-KONGO-TAIWANAIS TRÈS ATTENDU.

Le cinéma taiwanais est, en Occident, synonyme de productions arts bien lentes – le syndrome Tsai Ming-Liang et Hou Hsiao-Hsien. Bien entendu, la réalité sur place est un peu différente, vu que les Taiwanais ne connaissent pas les deux metteurs en scène sus-nommés... La production actuelle ne peut cependant pas se vanter d'accoucher d'une grande plétade de films chaque année – à la différence des années 70 et 80 où Taiwan nous balançait de nombreuses productions pop de qualités. Malgré tout, de

temps en temps, des films ouvrant dans un courant qui nous intéresse plus particulièrement surgissent. C'est le cas de **Double Vision**, co-production entre Taiwan et Hong-Kong.

Un homme meurt de froid par une journée de grosse chaleur. Une femme disparaît dans les flammes sans que rien autour d'elle ne soit brûlé. Seul lien entre ces deux morts – outre leur caractère pour le moins étrange : un champignon que l'on retrouve dans le cerveau des deux victimes. Le policier taiwanais chargé de l'enquête se fait bientôt épauler par un Américain spécialiste des crimes en série. Première surprise pour l'Américain carésien : la réalité taiwanaise se trouve tout autant dans les derniers ordinateurs high-tech que dans des croyances ou les fantômes, les démons et les traditions religieuses se mêlent. Après une troisième victime, le duo s'interroge : est-ce qu'un meurtre en série se vit dans la ville ou s'agit-il de forces surnaturelles ?

« La possibilité qu'un esprit démoniaque puisse tout casser n'est pas impossible à Taiwan et la police travaille sur ce genre de cas tout le temps. Ici, les gens croient aux fantômes et aux esprits », nous dit le réalisateur Chen Kuo-Fu, histoire de bien nous mettre dans l'ambiance. **Double Vision** se veut donc une rencontre entre modernisme et traditions locales. Pourtant, il faut bien reconnaître que l'on n'attendait pas Chen sur un tel film. Son précédent, **The Personals**, une exploration de la mentalité et de la vie à Taiwan via les rencontres qu'une jeune femme effectue par des petites annonces, n'était pas vraiment orienté « cinéma de genre » (ce qui ne l'empêchait pas de se révéler très intéressant). Tout comme ne l'était pas non plus son second

HAPPINESS OF THE KATAKURIS ET GOZU

MIKE REVIENT ET N'EN FINIT PLUS DE REVENIR, CETTE FOIS-CI AVEC PAS MOINS DE DEUX FILMS DANS LA SÉLECTION, POUR LE PLUS GRAND BON-HEUR DE JULIEN SEVÉON, SON FAN NUMBER ONE.

L'année 2004 sera-t-elle l'année Mike en France ? Avec la sortie des trois DOA et la prochaine arrivée de **Happiness of the Katakuris** et **Gozu**, on pourrait le croire.

Happiness of the Katakuris est le remake de **The Quiet Family** de Kim Jee-Woon, comédie noire et horrifique sur une famille ayant moué un hôtel en pleine montagne. Petit ennui technique : les rares clients qui fréquentent l'établissement meurent les uns après les autres... Pour Mike, bien sûr, il n'est pas question de reprendre le produit et de le decalquer pour en faire une copie conforme. S'il garde la trame de base de cette famille poisseuse comme ce n'est pas permis, il y rajoute sa propre touche. Ce qui donne au final... une comédie musicale horrifique ! Peut-être parce que le cinéma indien a connu un petit boom il y a quelques années, devenant la nouvelle lubie de nombre de jeunes nippons, ou plutôt parce que Mike est Mike et que son premier credo est la surprise. Ajoutez à cela quelques scènes d'animation en pâte à modeler et vous aurez au final un film très éloigné de l'ori-

ginal, destiné tout aussi bien à la famille qu'aux chercheurs de nouvelles saveurs.

Gozu est une autre affaire. Présenté à la Quinzaine des Réalistes lors du dernier Festival de Cannes, c'est une œuvre folle, estampillée Mike à 100 % mais que n'auraient pas renié Kafka ou Lynch. Un chef yakuza péte les plombs, clamant lors d'une réunion qu'un chihuahua est en train de les espionner. Son supérieur réalise qu'il est tant de se débarrasser de lui et demande à son homme de main de s'en occuper. Ce qu'il fait totalement par accident. Le problème, c'est que le cadavre disparaît soudainement. Le malin part alors à sa recherche dans une ville où les habitants semblent tous plus bizarres les uns que les autres.

Tourné à la base pour la vidéo (et oui, le V-cinéma est au Japon une véritable malice aux trésors), **Gozu** part d'une base plus ou moins « banale » pour basculer petit à petit dans des délires irrationnels, oniriques et surréalistes. Deux films très différents, donc, qui donnent un bon aperçu des larges capacités de Mike. Et Allah sait que le bonhomme est doué !

Julien SEVÉON



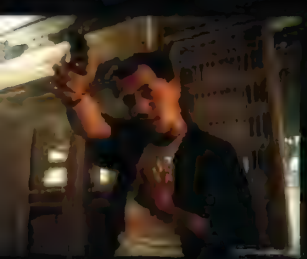


long, *Treasure Island*, d'ailleurs financée par Hou Hsiao Hsien. Mais le monsieur est aussi un grand spécialiste de Hitchcock (il a longtemps travaillé comme critique) et ce film lui donne donc l'occasion de s'adonner au suspense :

« J'ai toujours été un grand fan de thrillers. Ils sont excitants parce qu'ils jouent avec nos peurs. Le genre d'angoisse avec lequel nous vivons sur cette de crée l'atmosphère idéale pour un thriller ».

Côté casting, Chen s'est bien entouré. Il retrouve la charmante Rene Liu, qu'il avait choisie pour le rôle principal de *The Personalists* ; Tony Leung Ka-Fai, que l'on ne présente plus vraiment (pour ceux qui confondent avec l'autre Tony, celui qui nous intéresse est l'acteur ayant joué dans *L'Amant*) ; David Morse (*Crossing Guard*) ; Leon Dai (et pas Leon Lai, le Hong-kongais)... À noter que l'on trouve aussi derrière l'histoire Su Chao-Pui, scénariste de la très bonne comédie *The Cabbie* et qui est depuis devenu réalisateur avec une (autre) excellente comédie, *Better Than Sex*. De quoi donner envie de découvrir le film...

Julien SEVEON



TAMALA 2010

APRÈS LA PLANÈTE DES SINGES, LA PLANÈTE DES CHATS. OU TAMALA 2010, FRUIT DU LABEUR D'UN COLLECTIF JAPONAIS VISANT À L'AVÈNEMENT D'UN NOUVEL OBJET DE CULTE VIA UNE FORME ANTICONFORMISTE D'ANIMATION...

Des matous superstars, le cinéma et l'animation en comptent déjà quelques-uns. Gros Minet, Félix le chat, le plus chaud Fritz the Cat, Garfield... Il faut désormais compter avec un nouveau venu, ou plutôt une nouvelle venue, Tamala, née sous les crayons du collectif nippon T.O.L., dont les membres touchent à peu près à tous les arts, de la musique à la création publicitaire. T.O.L., ou Trees Of Life, qui voit grand pour *Tamala* après la sortie du premier film. Un deuxième (*Tamala in Orion*), un troisième (*Tatla*) et une série de télévision (*Tamala in Space*). Objectif du trio : la création d'une icône pop du 21^{ème} siècle. Vaste programme.

Pour l'heure, *Tamala 2010* fait le grand écart entre l'animation traditionnelle japonaise (*Astro le petit robot* surtout) et un expérimental recourant notamment au noir et blanc. Qui est donc Tamala ? Une petite chatte, punkette d'un an à peine et passablement irritée que la multinationale Cathy & C^o contrôle à 96 % la vie sur la planète

Chat. En mal de liberté, Tamala embarque dans son aéronef, en route vers ses origines, vers la galaxie Orion où elle espère découvrir le secret derrière Cathy. Chemin faisant, elle se pose sur la planète Q, champ de bataille d'une guerre entre chiens et chats, endroit où elle s'entiche d'un beau minet aussi rebelle qu'elle, Michaelangelo...

Design années 50, idées tordues et contestataires, scénario intentionnellement confus, influences hétéroclites allant de l'avant-garde russe à la Renaissance italienne... *Tamala 2010* mange dans toutes les boîtes de Ronron. Manifestement, un OVNI dans le paysage de la japanimation.

Marc TOULLEC



MERCANO EL MARCIANO

UN DESSIN ANIMÉ ARGENTIN CETTE ANNÉE À GÉRARDMER, DOUBLÉ D'UN FILM ENGAGÉ. ESPÉRONS QUE CE SYMPATHIQUE PETIT FILM FERA MENTIR L'ADAGE « UNE FOIS N'EST PAS COUTUME ».

Dire que le cinéma fantastique argentin est assez mal exporté à l'international serait un euphémisme, alors ne parlons même pas du cinéma d'animation argentin, sinon on pourrait se lacher ! Cette année à Gérardmer, nous allons cependant pouvoir découvrir *Mercano El Marciano* (Mercano le Martien) de Juan Antin, une œuvre singulière, comique et chargée politiquement, datant de 2002 et ayant déjà fait le tour de certains festivals comme Siges et Febio (en République tchèque), se taillant ainsi un beau succès d'estime critique. *Mercano el Marciano* raconte les aventures de Mercano donc, qui après un long voyage intergalactique, se retrouve perdu sur la planète Terre. Sur place, il crée un univers virtuel ultra développé pour pouvoir communiquer avec ses potes et tombe nez à nez avec un jeune geek qui devient son ami. Le père de ce dernier, à la tête d'une gigantesque corporation capitaliste, voit ici un nouveau moyen de globalisation mondiale et décide de kidnapper Mercano afin de percer au grand jour les mystères de son incroyable intelligence et de son savoir technologique. Tour à tour farce burlesque (notamment lors d'une séquence de dialogue entre martiens), chronique concernée par les modes de communication moderne et brûlot politiquement engagé, *Mercano el Marciano* se paye, dans sa dernière demi-heure, des petits relents de cinéma gore tandis que Juan Antin y dévoile un côté anar de gauche salvateur. Bien à l'abri des tempêtes de neiges, on risque de bien se marrer cette année à Gérardmer !

Stéphane MOISSAKIS



HORUS PRINCE DU SOLEIL

UN FILM CHARNIÈRE DANS L'ŒUVRE DE DEUX GÉANTS DE L'ANIMATION JAPONAISE, ISAO TAKAHATA ET HAYAO MIYAZAKI QUI, EN CETTE ANNÉE 1968, N'ÉTAIENT PAS VRAIMENT LES MONUMENTS QU'ILS SONT AUJOURD'HUI.

Dans la japanimation, l'association Hayao Miyazaki et Isao Takahata relève de l'union sacrée. Fondateurs des studios Ghibli, le père de *Mon voisin Totoro*, de *Porco Rosso* et de *Princesse Mononoké*, et l'auteur du *Tombeau des lucioles* collaborent étroitement sur un long-métrage, *Horus prince du soleil*, achevé en 1968. Amis depuis 1963, les deux hommes s'y partagent la responsabilité de la réalisation (Takahata) et de l'animation (Miyazaki, entre autres). A eux de donner vie à une histoire qui tient à la fois des légendes occidentales et du folklore nippon, d'ailleurs adaptée plus tôt sous forme de spectacle de marionnettes. Une histoire qui nous raconte les aventures de Horus, un gamin qui, en arrachant une épée mythique de l'épaule du colosse de pierre qui l'a sauvé, devient le héros de son peuple, des pêcheurs, et les défend contre les prédateurs qui les assaillent (un brochet géant, des meutes de loups...).

Si Horus ne possède pas encore l'étoffe des chefs d'œuvre de Takahata et de Miyazaki, il n'en reste pas moins une étape importante dans leur carrière, une sorte de conte initiatique porteur des grands thèmes que les artistes illustreront par la suite, chacun de leur côté. En rupture des contingences commerciales et conventions de la production animée de l'époque, surtout dans le carcan d'une importante société de production (ici la Toei), *Horus prince du soleil* souffre certes d'une technique traditionnelle un peu rigide, un peu limitée dans son désir de mouvement. Mais, à de très nombreuses reprises, le génie de ses deux principaux artisans prend le dessus et s'exprime au-delà des restrictions, barrières et doléances pressantes de leurs bailleurs de fonds.

Marc TOULLEC



WONDERFUL DAYS

UNE NOUVELLE PREUVE DE L'EFFERVESCENCE DU CINÉMA SUD-CORÉEN. AVEC, CETTE FOIS, UN FILM D'ANIMATION EXTRÊMEMENT SOIGNÉ ET AMBITIEUX QUI JOUE DANS LA COUR DU MANGA JAPONAIS.

Cinématographiquement, la Corée du Sud gagne qualitativement et quantitativement depuis quelques années. En quelques mois, on a vu sortir en DVD et au cinéma, *Joint Security Area*, *La Princesse du désert*, *La Sixième victime*, *Sympathy for Mr. Vengeance*, *Volcano High*, 2009 – *Lost Memories*, *Memento Mori*... Des films de cinéma. Dans la catégorie animation, la Corée du Sud commence également à faire parler d'elle, outre une production TV déjà féconde. Motivé par l'exemple du cousin (et fréquemment frère ennemi) japonais, le pays se lance dans d'ambitueuses productions à la mesure des grands écrans. L'un des derniers exemples en date : *Wonderful Days* de Kim Moon-Saeng, annoncé comme le film d'animation le plus onéreux jamais produit par Séoul. Pas forcément synonyme de qualité. Ça l'est pourtant en ce qui concerne *Wonderful Days*, mélange habile d'images 3D et de celluloides traditionnels.

Simé en 2142, *Wonderful Days* peint le tableau d'une pla-



nète ravagée par les guerres et la pollution à grande échelle. Seule une élite vit confortablement dans la majestueuse cité d'Ecoban, tirant son énergie vitale des émanations toxiques de la ville voisine. Et les autorités d'Ecoban entendent bien reconduire leur projet pour les cinquante prochaines années. Ce qui n'est guère du goût de quelques rebelles, dont le plus vaillant se glisse dans Ecoban pour en court-circuiter le programme d'exploitation de la misère du monde. Lequel espion et saboteur se retrouve nez à nez avec un agent de sécurité troublant, une femme qu'il a connue de longues années auparavant... Passablement classique, le scénario de *Wonderful Days*. Passablement convenu, le message écolo et anti-mondialiste. En sa faveur, une esthétique admirable, extrêmement sophistiquée et des scènes d'action d'autant plus graphiques et efficaces que le réalisateur ne les dispense pas à gogo. L'affirmation, déjà, d'une certaine maturité et la meilleure influence des grands maîtres japonais du genre.

Marc TOULLEC



JEU GRATUIT

28 JOURS PLUS TARD

A L'OCCASION DE LA SORTIE EN DVD ET VHS LE 14 JANVIER 2004

78 LOTS
À GAGNER

50 DVD,
25 B.O.,
2 SCÉNARIOS,
1 AFFICHE

SCÉNARIOS ET AFFICHE DEDICACÉS
PAR DANNY BOYLE ET ALEX GARLAND



LYCOS
meet you there

COCHEZ LES BONNES RÉPONSES ET RENVOYEZ LE COUPON À L'ADRESSE SUIVANTE :
HAD MOVIES

JEU GRATUIT 28 JOURS PLUS TARD - 6 RUE RODIER, 75009 PARIS

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE TÉL.

QUESTIONS

1. DANS QUELLE VILLE SE
DÉROULE LE FILM 28 JOURS
PLUS TARD ?

- ☐ PARIS
☐ NEW YORK
☐ LONDRES

2. DANS LE FILM, LE VIRUS
TRANSFORME LES
PROTAGONISTES EN...

- ☐ ZOMBIES
☐ VAMPIRES
☐ LOUPS-GAROUS

3. QUEL EST LE PREMIER FILM DE
DANNY BOYLE ?

- ☐ TRANSPORTING
☐ PETITS HEURTRES ENTRE
AMIS
☐ QUATRE MARIAGES ET UN
ENTERREMENT

Détails du jeu : Ce jeu gratuit est réservé aux abonnés à la chaîne de télévision Had Movies - 100% Cinéma. Les gagnants seront tirés au sort le 14 janvier 2004. Les gagnants recevront un lot de 78 pièces (50 DVD, 25 B.O., 2 scénarios, 1 affiche) à l'adresse indiquée sur le coupon. Les gagnants seront informés par courrier postal. Les gagnants devront être âgés de plus de 18 ans au moment de la sortie du film. Les gagnants devront être résidents de France métropolitaine. Les gagnants devront être abonnés à la chaîne de télévision Had Movies - 100% Cinéma au moment de la sortie du film. Les gagnants devront être inscrits au jeu avant le 14 janvier 2004. Les gagnants devront être informés par courrier postal. Les gagnants devront être âgés de plus de 18 ans au moment de la sortie du film. Les gagnants devront être résidents de France métropolitaine. Les gagnants devront être abonnés à la chaîne de télévision Had Movies - 100% Cinéma au moment de la sortie du film. Les gagnants devront être inscrits au jeu avant le 14 janvier 2004.

Deuxième et dernière partie de notre entrevue avec ce maestro du bis qu'est Enzo G. Castellari. Après s'être attardé sur sa carrière brillante dans le western, nous abordons maintenant le reste de sa filmo, où cohabitent, entre autres, une poignée de polars musclés mais aussi quelques incursions beaucoup plus rigolotes dans le fantastique ou l'anticipation, et bien d'autres choses encore, toutes aussi jouissives les unes que les autres (enfin presque...). Ici la rue Rodier, à vous Fathi Beddiar...

LES ANNÉES DE PLOMB

*À une époque, vous vous êtes mis à arpenter le bitume du polar musclé. Votre premier coup d'éclat fut **Le Témoin à abattre** avec Franco Nero, James Whitmore et Fernando Rey. Un film qui doit beaucoup au **French Connection** de William Friedkin...*

Bien sûr, mais aussi au **Bullitt** de Peter Yates. J'ai retenu de **French Connection** tout ce qui avait trait au travail de policier dans la rue : filatures, surveillances, écoutes, etc. **French Connection** a bouleversé les codes du film policier américain. On y présentait les policiers comme des êtres humains, avec leurs qualités et leurs défauts, ce qui est à mille lieues des polars qui avaient été faits précédemment. Ce n'étaient pas des héros, ni des cow-boys, seulement des êtres marqués par la rue. C'était ce qui m'avait marqué dans le film de Friedkin. Et puis, j'avais même engagé Fernando Rey parce qu'il était fantastique dans **French Connection**. Pour **Bullitt**, c'est une autre histoire. J'aimais beaucoup l'atmosphère de ce film, elle était quasi-expressionniste. J'ai essayé de restituer le même climat dans **Le Témoin à abattre**. Et puis au-delà de ça, les scènes d'action de **Bullitt** étaient, pour moi, beaucoup plus percutantes que dans **French Connection**. La fusillade dans l'hôtel et la poursuite dans San Francisco restent des moments d'anthologie. Avec Rémi Julienne, nous regardions sans cesse la poursuite en voiture pour nourrir l'inspiration du **Témoin à abattre**. Nous voulions le même rythme, la même énergie.

Le Témoin à abattre fut le premier d'une longue série de films prenant pour héros le commissaire Betti. Votre père, Marino Girolami, vous a relayé avec Rome violente, mais il a remplacé Nero par Maurizio Merli. Pourquoi n'a-t-il pas gardé Franco Nero ?

Le Témoin à abattre a fait un carton en Italie. Maurizio Amati, le producteur, a demandé à Franco Nero et moi-même de remplir pour une éventuelle suite. Franco et moi lui avons fixé nos conditions : une liberté totale en matière de création et un pourcentage des recettes en salles. Amati a refusé, nous lui revenions trop cher et nous étions donc hors-jeu. Cependant, il a contacté mon père, et il a accepté de réaliser le film pour un salaire réduit, et c'est là que mon père a fait appel à Maurizio Merli pour remplacer Franco Nero. À cette époque, Merli n'était pas cher et c'était un ami de la famille, nous avons même grandi ensemble. Sur **Rome violente**, mon père a fait en sorte que Merli imite Nero dans **Le Témoin à abattre**. Il l'a affublé des mêmes vêtements et lui a demandé de copier son jeu d'acteur. Au final, **Rome violente** a très, très bien marché et a consacré Maurizio Merli en tant que star du film policier. C'est mon père qui a donné sa chance à Merli d'être ce qu'il fût. Avant, ce n'était qu'un acteur de

seconde zone qui avait joué dans des petits films dramatiques que tout le monde a oublié.

Pourquoi n'avez-vous jamais fait tourné Maurizio Merli ?

(gêné) Maurizio et moi nous connaissions depuis que nous étions enfants. Nous vivions dans le même quartier et nous étions tout le temps collés l'un à l'autre. Nous faisions partie d'une bande de joyeux lurons. Maurizio était quelqu'un d'adorable et plein d'humour. À la fin de notre adolescence, nos chemins ont bifurqué et nous avons perdu contact. Lorsque je l'ai revu, des années après, une fois que **Rome violente** était sorti, ce n'était plus le même homme. Le succès lui est monté à la tête et il était insupportable. On ne pouvait plus se parler, hélas. C'est fou ce que le succès peut vous détruire un homme. C'est vraiment dommage.

Comment avez-vous rencontré Franco Nero ?

C'était il y a longtemps, à l'époque de **7 winchesters pour un massacre**. Franco m'avait laissé sans voix dans **Django** de Sergio Corbucci et je le voulais pour **Je vais, je tire et je reviens**, mais personne ne voulait m'écouter sous prétexte que Franco avait la réputation d'être quelqu'un d'étrange sur un tournage. J'ai dû faire l'impasse sur lui à de nombreuses reprises jusqu'au **Témoin à abattre**. Sur ce film, je le voulais à tout prix ! Les producteurs faisaient la tête et ne voulaient pas le contacter. J'ai décidé de prendre les devants et de le contacter moi-même par le biais d'une grande amie de la famille, qui était la coiffeuse préférée de Franco. Elle a arrangé un entretien et nous avons pu finalement nous rencontrer. Dès le premier instant, j'ai tout de suite vu que nous étions sur la même longueur d'onde. C'était le début d'une grande relation amicale et professionnelle.

Après Le Témoin à abattre, vous avez persévéré dans la voie du polar, et vous avez fait deux films, très représentatifs de ce que l'on appelait en Italie les années de plomb : Un citoyen se rebelle, avec Franco Nero et Giancarlo Prete, et Racket, avec Fabio Testi et Renzo Palmer.

Ah, Mon Dieu, cette période ! Il y avait quelque chose de malsain et d'électrique dans l'air en Italie à cette époque.

Beaucoup de personnes pensent qu'Un citoyen se rebelle est votre meilleur film. Êtes-vous d'accord ?

Oui et non. J'aime beaucoup le film aussi, mais je pense que **Le Témoin à abattre** est beaucoup plus réussi.







« French Connection a bouleversé les codes du film policier américain. »

Page précédente : Mark Gregory joue de la gâchette dans *Les Guerriers du Bronx 2*.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Deux visuels de Fred Williamson en action dans le film de guerre *Une poignée de salopards*, une des plus grandes réussites d'Enzo G. Castellari ! En bon fan du genre qu'il est, Quentin Tarantino pense d'ailleurs à en tourner prochainement un remake, avec Michael Madsen, Adam Sandler et Bo Svenson, qui jouait déjà dans l'original.

Franco Nero joue les aventuriers désabusés lancé à la poursuite d'énormes requins dans *Chasseur de monstres*.

Page ci-contre : Steven Spielberg ayant fait des émules avec *Les Dents de la mer*, Enzo G. Castellari tournera *La Mort au large* en 1980, avec son requin mécanique très mal animé...

Le Témoin à abattre est un exercice de style bruyant et plaisant, certes, mais Un citoyen se rebelle va bien au-delà : c'est un drame psychologique foudroyant. Un citoyen se rebelle pourrait faire partie d'un triptyque consacré à l'aliénation sociale en Italie durant les années de plomb, aux côtés de Un jouet dangereux de Giuliano Montaldo et Un bourgeois tout petit, petit de Mario Monicelli.

Oh, là ! Attendez, on parle d'art avec ces films-là ! *Un jouet dangereux* et *Un bourgeois tout petit, petit* sont des chefs d'œuvre absolus du cinéma italien, pas *Un citoyen se rebelle*, vous en faites trop !

Et pourquoi pas ? Ces trois films réussissent à nous donner trois points de vue différents sur les conséquences dramatiques de cette crise sécuritaire : celui de la classe bourgeoise, celui de la classe moyenne et celui de la classe populaire...

C'est vrai, je dois l'avouer. Mais de là à comparer mon film à ces deux-là, c'est très gentil de votre part. Jamais je n'aurais cru vivre assez longtemps pour entendre ça ! (rires) J'aime beaucoup l'énergie d'*Un citoyen se rebelle*, je trouve qu'il tape très fort. C'est vrai que c'est un film qui est beaucoup plus profond que mes autres films, à l'exception de *Racket*.

Je crois qu'Un citoyen se rebelle est l'un de vos films qui a le plus marché en Italie ?

Oh oui ! Il est resté premier au box-office pendant trois semaines consécutives, et il a ensuite stagné dans le top 5 pendant trois autres. Je me souviens que lorsque nous avons projeté le film à Mario Cecchi Gori, l'un des producteurs, il a tiré une longue grimace et a dit : « J'ai perdu mes sous avec ce film ! C'est une catastrophe ! ». On ne savait pas quoi lui répondre, sauf que nous avions fait de notre mieux, et que le film pourrait être facilement exportable, mais il n'était toujours pas convaincu. Nous avons organisé une autre projection pour Luciano Luna, l'autre producteur, et là, je dois avouer que j'ai rarement été témoin d'un tel éclat de joie ! Il n'arrêtait pas de hurler : « Ce film est un chef d'œuvre ! Nous allons devenir très riche ! ». Et ce fut le cas ! (rires) Mais le film que je préfère dans ma filmographie reste *Keoma*.

Un citoyen se rebelle reste néanmoins un violent réquisitoire contre la violence urbaine, et il était sorti quasiment en même temps qu'Un justicier dans la ville de Michael Winner. Est-ce qu'il reflète vos propres opinions sur le sujet ?

Tout à fait. Il faut surtout prendre en compte son contexte d'origine. Le climat pendant les années de plomb était extrêmement malsain, la vio-

lence était partout. Les gens étaient devenus paranoïaques, pleins de haine et de colère. Ma réaction, face à cette crise sociale, était la même que pour la plupart des gens en Italie. Nous étions désespérés et nous faisons face une montée inquiétante d'insécurité, c'était du jamais vu. Les attentats à la bombe étaient nombreux et les fusillades dans la rue aussi. Nous étions tous armés lorsque nous sortions, le monde pouvait basculer d'un moment à l'autre. Il n'y a rien d'exagéré dans *Un citoyen se rebelle* et *Racket*. Dino Mauri et Massimo de Rita, les scénaristes, n'ont rien inventé. Pour chaque film, ils se basaient sur des faits divers survenus en Italie. L'histoire d'un homme qui cherchait à se venger des voyous qui l'avait brutalisé est vraie. Cet homme a été arrêté par la police, et cela avait écoeuré la population. Nous étions tous en colère face à la violence et cela a donné lieu à des films extrêmes. L'histoire de *Racket* est vraie aussi. Il y avait partout des milices armées et des groupes de policiers qui avaient décidé de prendre les devants concernant la criminalité. Je me souviens qu'une fois, les journaux avaient parlé d'une fusillade qui avait éclaté en pleine rue entre policiers ! En plus, il ne faut pas oublier que le « concept » des vigilantes, historiquement parlant, est italien. L'histoire se répète.

Aux côtés de Franco Nero et Giancarlo Prete, deux autres personnes brillantes dans Un citoyen se rebelle : Romano Puppo et Rocco Lerro...

Romano et Rocco, en plus d'être deux excellents cascadeurs, sont deux de mes plus proches amis. Romano est peut-être l'une des personnes les plus fortes que j'aie pu rencontrer dans ma vie. C'était une force de la nature et il était physiquement très impressionnant. Lorsque j'avais des difficultés en matière de cascades, Romano trouvait toujours une solution. Il n'avait peur de rien. Dans beaucoup de films, Romano se surpassait physiquement. Il était l'un des cascadeurs les plus demandés du cinéma italien. Regardez sa filmographie ! Il fût la doublure de nombreuses stars du cinéma (*Richard Harris, Giuliano Gemma, Fabio Testi, Franco Nero, Lee Van Cleef, Roger Moore* et même *Jean Rochefort, excusez du peu ! - ndr*). Je me souviens du travail de titan qu'il avait accompli sur *Orca* de Michael Anderson. Je le faisais travailler sur tous mes films, je ne pouvais pas me passer de lui. Ce n'était pas un grand acteur, mais il avait une gueule comme on n'en fait plus aujourd'hui. Lorsqu'il est mort d'un accident de moto en 94, j'ai eu du mal à m'en remettre. Rocco Lerro aussi était quelqu'un de très doué en matière de cascades, mais il avait surtout un très grand talent comique. On le voyait souvent jouer des seconds rôles dans des comédies, et il était hila-



présentait les policiers comme des êtres humains. »

rant dans **Te Deum** ! C'était aussi un athlète accompli. Je l'avais engagé comme cascadeur sur **7 winchesters pour un massacre**, et depuis, nous ne nous sommes jamais quittés. Dans **Un citoyen se rebelle**, Romano et Rocco étaient au top de leur forme, c'est vrai. Ils faisaient vraiment peur dans la peau de ces braqueurs de banques.

La scène où ils brutalisent Franco Nero est vraiment insoutenable...

En effet, c'est une scène très forte. Elle aurait pu tourner très vite au ridicule sans ces personnes de talent. Ils étaient aussi épatants dans **Racket**.

Racket fût une commande ou un projet personnel ?

C'était une commande. Galliano Juso, le producteur, avait adoré **Un citoyen se rebelle** et il m'avait proposé le scénario de Mauri et de Rita qui, selon lui, était susceptible de me plaire. Il avait vu juste ! (rires) J'ai musclé un peu plus les scènes d'action et le propos.

Le rôle du policier Nico Palmieri a dû être éprouvant à jouer pour Fabio Testi ?

Le rôle était très difficile, mais Fabio s'en est tiré avec les honneurs. Son jeu d'acteur était vraiment très bon. Pendant pas mal de temps, il continuait à voir le monde avec les yeux de Palmieri. Un homme qui avait foi en une institution qui n'avait plus aucune raison d'être, face à une violence démesurée. Il s'était vraiment investi dans son rôle. Tous les jours, il venait sur le tournage avec un de ses amis qui était policier à la Brigade Anti-Mafia. Ils revoyaient chaque détail ensemble afin que le résultat soit conforme à la réalité. Fabio parlait, marchait et agissait comme un flic sur le tournage. Il fallait le voir pour le croire ! Au final, sa prestation est époustouflante. Il aurait vraiment mérité un prix pour son travail.

La fusillade finale dans l'entrepôt est très impressionnante. Cela vous a pris combien de temps pour la tourner ?

Ça m'a pris un temps fou ! Je crois que ça m'a pris une semaine ou plus, je ne m'en souviens pas très bien. Nous tournions dans l'entrepôt plusieurs nuits d'affilées. Il y avait beaucoup de cascades et d'effets pyrotechniques à gérer, c'était éprouvant. Mais c'était aussi amusant. Nous faisions tout sauter et nous tirions sur tout ce qui bougeait. J'avais une très bonne équipe et nous étions arrivés à un résultat qui dépassait de loin nos espérances. Les cascades dans le film sont vraiment excellentes ! C'est ce que j'ai fait de mieux dans le

genre. Je tiens vraiment à rendre hommage à Romano Puppo, Rocco Lerro, Sal Borghese et Giovanni Cianfriglia, qui m'ont beaucoup aidé à élaborer cette scène. Chacun apportait ses propres idées, et si cela plaisait à tous, alors nous la tournions. Sans eux, ce ne serait qu'une simple fusillade de plus gravée sur celluloid.

L'un des effets les plus incroyables du film reste la scène où vous filmiez, de l'intérieur, la voiture de Fabio Testi qui dévale la colline en tonneaux ! Comment avez-vous fait ça ?

Je ne peux rien dire, c'est un secret de famille ! (rires)

Ah non ! S'il vous plaît, dites-le moi ! Je ne le publierai pas !

Ceci est une propriété secrète de la famille Girolami, désolé ! (rires) Aujourd'hui encore, tout le monde me demande comment j'ai réalisé cette scène. La plupart des réalisateurs n'arrivent toujours pas à savoir comment j'ai pu arriver à un tel résultat. Je me souviens, une fois, j'avais visité le tournage d'un ami qui réalisait un film d'action. Il voulait y inclure plusieurs cascades de voitures. Je lui ai proposé de faire cette cascade, il a refusé. Lorsqu'il a vu **Racket**, il m'a harcelé au téléphone pour savoir comment j'avais fait. Je lui ai répondu que c'était trop tard, et que je ne livrerai le secret à personne d'autre que mon fils. J'avais même reçu de nombreuses lettres de fans qui voulaient savoir et je leur ai répondu la même chose. Le plus drôle était arrivé dans un festival à Londres, qui était organisé et animé par Alex Cox, où l'on avait programmé **Keoma** et **Jonathan Degli Orsi**. La salle était remplie à craquer ! Lors du débat avec le public, tout le monde a ignoré les deux films qui venaient d'être diffusés, et ils me harcelaient pour savoir comment j'avais fait cette scène dans **Racket** ! Je n'ai pas cédé d'un pouce, et j'ai recentré la conversation sur mes deux westerns. À la fin du débat, Alex Cox s'est mis à me harceler à son tour pour le savoir, mais il n'y avait rien d'autre à faire. Je ne parerai pas, même sous la torture ! (rires)

David Fincher a essayé de reproduire le même effet dans Fight Club...

Oui, c'est vrai. Mais ça lui a coûté la peau des fesses en matière d'effets spéciaux numériques et tout le tremblement. Moi, ça ne m'a quasiment rien coûté, et le résultat est tout aussi époustouflant !

Après Racket, vous avez fait à nouveau équipe avec Fabio Testi pour les besoins de Action immédiate, un film très mineur dans votre filmographie malgré son budget élevé...



FILMOGRAPHIE

NÉ LE 29 JUILLET 1938 À ROME, ITALIE.

1967 - JE VAIS, JE TIRE, JE REVIENTS

1968 - DJANGO PORTE SA CROIX
7 WINCHESTERS POUR UN MASSACRE
TUEZ LES TOUS ET REVENEZ SEUL !

1969 - AUJOURD'HUI MA PEAU, DEMAIN LA TIENNE
SUR ORDRES DU FUHRER

1971 - COLD EYES OF FEAR

1972 - TE DEUM

1973 - TÉMOIN À ABATTRE

1974 - UN CITOYEN SE REBELLE

1975 - CIPOLLA COLT
LES AVENTURES DE SCARAMOUCHE

1976 - KEOMA
RACKET
ACTION IMMÉDIATE

1977 - UNE POIGNÉE DE SALOPARDS

1979 - LA MAISON PRÈS DU LAC
CHASSEUR DE MONSTRES

1980 - COBRA
LA MORT AU LARGE

1982 - LES GUERRIERS DU BRONX
LES NOUVEAUX BARBARES

1984 - TUAREG
LES GUERRIERS DU BRONX 2

1985 - LIGHTBLAST

1987 - STRIKER

HAMMER

1989 - SINBAD

1990 - EXTRA-LARGE (Série TV)

1993 - JONATHAN DEGLI ORSI

1996 - LE RETOUR DE SANDOKAN (TV)

1997 - LE DÉSERT DE FEU (Série TV)

2000 - GIOCO A INCASTRO (TV)

2001 - GLI ANGELI DELL'ISOLLA VERDE
(Série TV)

INTERVIEW CARRIÈRE ● ENZO G. CASTELLARI (2^E PARTIE)

Le film n'est vraiment pas terrible, je vous l'accorde. J'avais tourné ce film juste après **Keoma**, et c'était Galliano Juso, le producteur de **Racket**, qui voulait réunir Fabio Testi et moi dans un film d'action. Il m'avait aussi spécifié que David Hemmings serait aussi intéressé pour partager l'affiche avec Fabio Testi si je le réalisais. Jusqu'ici, tout allait bien. La faute que j'ai commise, c'est de ne pas avoir lu le scénario correctement. Je l'avais parcouru et j'ai notifié mon accord par écrit. Ce n'est que sur le tournage que j'ai remarqué les nombreuses incohérences du scénario, qui était bourré d'ellipses et de coq-à-l'âne. C'était un cauchemar ce jour-là, et je ne pouvais plus faire marche arrière. **Keoma** m'a demandé beaucoup d'énergie sur le tournage. Je ne pouvais plus assurer les réécritures pour gommer les soucis de continuité parce que nous avions un délai limité, que nous tournions le film dans un ordre chronologique à rebours, et qu'il fallait le tourner à Amsterdam, à Hongkong, à Londres et en Italie. J'ai été très paresseux et voilà le résultat !

Et la satisfaction de travailler avec David Hemmings ?

Aussi... Mais voilà le film ! (rires) Je ne pense pas que David se souvienne d'**Action Immédiate** comme du **Blow-Up** d'Antonioni ! (rires) David est un très grand acteur, il n'y a aucun doute là-dessus, mais je regrette de l'avoir fait jouer dedans. (David Hemmings, après un retour récent à l'écran, dans **Gladiator**, **Spy Game**, **Gangs of New York** ou **La Ligue des gentlemen extraordinaires**, vient de décéder d'une crise cardiaque, le 3 décembre dernier, à l'âge de 62 ans - ndr)

Entre Racket et Action Immédiate, vous avez réalisé un film de guerre considéré comme culte par Quentin Tarantino : Une poignée de salopards avec Fred Williamson, Bo Svenson et Michel Constantin, qui est une relecture légère du Croix de fer de Sam Peckinpah.

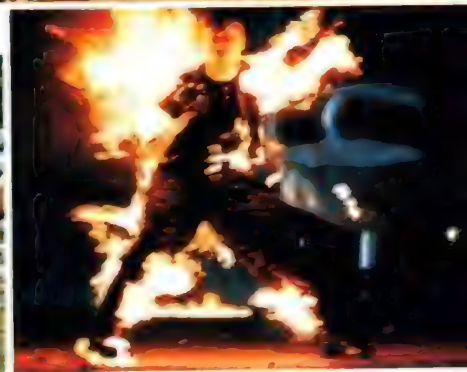
Peckinpah est partout dans ma carrière, même dans mes comédies pour la télé ! (rires) En fait, le projet était une commande. Le scénario de Sergio Grieco n'était qu'un ersatz de plus du **Douze salopards** de Robert Aldrich et j'ai voulu rehausser le niveau de l'histoire en y incluant beaucoup d'éléments de **Croix de fer**. J'avais eu une bonne liberté de création sur le film. J'avais moi-même choisi les acteurs et l'équipe technique. Je me souviens aussi que j'avais une excellente équipe de cascadeurs sur le tournage et on s'amusait comme des petits fous. En plus de ça, il y avait une excellente ambiance sur le tournage, tout le monde s'entendait à merveille et c'était fabuleux. Cet esprit de camaraderie se voit beaucoup à l'écran. Je me souviens que Bo Svenson ne cessait de venir vers moi et de me suggérer de nouvelles idées, qui étaient en fait celles que j'avais eu la veille, uniquement pour le plaisir de plaisanter ! J'étais également ravi de travailler avec Fred Williamson. C'est quelqu'un de très intelligent et de très érudit en matière de cinéma, que ce soit sur la mise en scène, le scénario, le jeu d'acteur ou les cascades. Je donnais des indications précises à tout le monde sauf à lui, je voulais qu'il me surprenne à chaque fois et ce fût le cas.

Vous êtes content que Tarantino fasse un remake d'Une poignée de salopards ?

Oh, oui ! Tarantino est un très bon réalisateur. J'avais beaucoup aimé **Reservoir Dogs**, **Pulp Fiction** et **Jackie Brown**. Lorsque j'ai appris qu'il voulait faire un remake d'**Une poignée de salopards**, j'étais aux anges ! Nous ne nous sommes pas encore rencontrés, hélas. Il paraît que c'est aussi un gros fan du **Témoin à abattre**, de **Keoma** et des **Guerriers du Bronx**. Bo Svenson m'a dit qu'il avait très envie de me rencontrer, lorsqu'il m'a envoyé une carte postale du Texas pendant le tournage de **Kill Bill**. En fait, Tarantino m'a appelé une fois pour m'inviter à une conférence de presse à Los Angeles, où l'on devait annoncer ensemble le projet de remake d'**Une poignée de salopards**, mais j'étais indisponible. Ce n'est que partie remise.

Sinon, est-ce vrai que vous avez oublié d'emporter le scénario de Chasseur de monstres lorsque vous êtes allé le tourner aux Caraïbes ?

En fait, voilà ce qui s'est vraiment passé. Franco avait pris le scénario



Ci-dessus :

Mark Gregory dans **Les Guerriers du Bronx 2**, puis Fred Williamson et George Eastman dans **Les Nouveaux barbares**, ou quand Enzo G. Castellari passe au film de commande et exploite le filon du film post-apocalyptique façon **Mad Max** !

Une victime explose sous la puissance du rayon mortel de **Lightblast**, dans lequel Erik Estrada (**Chips**) tenait le rôle principal.

dans un de ses bagages, et ce bagage a été égaré à l'aéroport. Personne d'autre que lui n'avait le scénario, ce qui était problématique. Donc, nous avons improvisé sur le tournage à partir de souvenirs que l'on avait du scénario. C'était drôle parce que lorsque je dirigeais Franco dans une scène, il me demandait sans cesse ce qui allait se passer après et je lui répondais que je ne savais pas, parce que c'était lui qui avait lu le scénario en dernier, et il était censé le savoir ! Sinon, on a passé un bon séjour aux Caraïbes. (rires)

Vous vous êtes ensuite essayé au film noir avec Cobra, adapté d'un scénario d'Aldo Lado.

Je suis un fan de films noirs. Lorsque Turi Vasile, le producteur, m'a envoyé le scénario de **Cobra**, je l'avais trouvé trop noir et trop violent. Je voulais faire un film plus léger avec un personnage qui soit à la fois fort et plein d'humour, un peu comme Marlowe. J'ai donc réécrit le scénario avec Tito Carpi pour le rendre un peu plus vivant. Franco avait trouvé le personnage intéressant et nous sommes partis tourner le film à San Francisco et Gênes.



Ci-contre, de haut en bas : Deux visuels de Sinbad. Après avoir incarné Hercule à deux reprises devant la caméra de Luigi Cozzi, Lou Ferrigno, alias l'Incroyable Hulk, bande à nouveau les muscles pour interpréter le fameux marin téméraire dans cette version ouvertement kitsch, dont certaines sources attribuent la réalisation à Enzo G. Castellari et Tim Kincaid, plus connu pour ses innombrables pornos et des zèderies telles que *Breeders* et *Robot Holocaust*, qu'il tourna pour Charles Band dans les années 80.



« Les Guerriers du Bronx était au top du box-office, avec E.T. de Spielberg et Gandhi d'Attenborough ! »

Le plan d'ouverture, où l'on voit la ville à travers un barillet de revolver, est une référence directe à l'un des premiers épisodes de la série *The Naked City*, où l'on voyait la 42e Rue de New York de la même manière. Cette référence était intentionnelle ?

Non, vu que je ne connais pas cette série. Vous êtes le premier à m'en parler, je ne savais pas que quelqu'un d'autre l'avait fait avant moi. Ce que je voulais au départ, c'était un plan qui sortait d'une chambre du barillet pour avoir ensuite un plan d'ensemble de la ville. Mais ce n'était pas possible, vu qu'il n'y avait pas encore de lentilles spéciales qui permettaient d'avoir ce genre d'effet. Je me suis donc rabattu sur une composition plus classique. L'effet reste tout de même efficace.

Vous vouliez revenir au western lorsque vous avez réalisé *Tuareg* en 1984, avec Mark Harmon ?

C'est tout à fait ça. Le livre d'Alberto Vasquez Figueroa était magnifique. C'était carrément un western. Lorsque j'ai acheté les droits du roman, Vasquez en avait déjà tiré un scénario, mais ce qu'il avait écrit en tant que scénariste ne ressemblait plus du tout au roman. Il n'y avait plus aucune portée épique ou dramatique. J'ai donc écrit un nouveau jet en compagnie de Tito Carpi et nous sommes partis tourner le film en Israël. La situation sur place était assez difficile à cause des conflits avec la Palestine, mais nous avons néanmoins été accueillis à bras ouverts. C'était une bonne expérience. Mark Harmon était prodigieux, c'est l'un des meilleurs acteurs avec qui j'ai travaillé. Il était très dynamique, très ouvert et d'une gentillesse exemplaire.

Comment l'avez-vous choisi ?

Au cours d'un long casting à Los Angeles. J'avais auditionné une centaine d'acteurs - parmi lesquels se trouvaient des débutants qui

sont par la suite devenus des stars... Je cherchais des acteurs au regard expressif, pour les besoins du rôle principal, qui devait être masqué, et Mark Harmon était le choix idéal. Il a un tel regard ! Par moments, on aurait cru celui de Steve McQueen dans *Nevada Smith* de Henry Hathaway.

Pendant cette période, vous avez enchaîné les films à une cadence quasi-industrielle : *Les Guerriers du Bronx 1 et 2*, *Les Nouveaux barbares*, *Light Blast*, *Striker*, *Hammer*...

Oui, je tournais beaucoup de films et je n'apportais pas le même soin à tous. Dans les films que vous venez de citer, je ne retiendrais que *Les Guerriers du Bronx*. C'était un film sympa avec plein d'action, qui en plus a été l'un de mes plus gros succès à l'étranger. Lorsque j'ai vu les chiffres dans *Variety*, je n'arrivais pas à le croire. C'était inimaginable pour un film de cette envergure. Si on m'avait dit pendant le tournage que *Les Guerriers du Bronx* allait rapporter une telle somme, j'aurais ri à gorge déployée ! Le film était au top du box-office, avec *E.T.* de Steven Spielberg et *Gandhi* de Richard Attenborough ! J'avais même gardé la page de *Variety* pour l'agrandir et en faire un papier peint.

La suite n'a pas été aussi fructueuse, je crois ?

Ça aurait été trop beau ! Mon cachet a été plus élevé que les recettes engrangées par le film en fin de comptes.

Comment était Henry Silva sur le tournage des *Guerriers du Bronx 2* ?

Qu'est-ce qu'il est marrant, Henry ! C'est la personne la plus drôle que je connaisse. Ne vous laissez pas bernier par son physique ou son regard d'acier, cet homme est un comique né. Qu'est-ce qu'on a pu rire avec lui pendant le tournage. Mais dès que je criais « Action ! », il se transformait en cyborg : fro'd, placide et imperturbable.

Que s'est-il passé pour que vous soyez devenu le réalisateur attitré de la série *Extra large* ?

En fait, le concept de la série *Extra large* fut développé pour Sergio Corbucci. Mais il n'était plus en parfaite condition physique pour suivre le rythme de tournage. Il a donc passé la main en suggérant mon nom à Bud Spencer. *Extra large* détient les records d'audience de la télévision italienne. Le premier épisode a rassemblé plus de 8 millions de téléspectateurs, et le dernier en a rallié 12 millions. Le record précédent était détenu par la rencontre Italie/Brésil lors de la Coupe du Monde de Football en 1994 ! En plus, c'était ma toute première expérience à la télévision. Ça restera un beau souvenir.

Maintenant, après toutes ces années, quel regard portez-vous sur votre carrière ?

Je suis très heureux et surtout très chanceux d'avoir cette carrière qui parle pour moi. Je remercie Dieu de m'avoir donné la chance d'exercer ce que je considère comme le plus beau métier du monde. Et je ne remercierai jamais assez le public pour m'avoir suivi tout au long de cette carrière.

Quels sont vos projets ?

J'espère réaliser mon rêve et celui de mon père : faire un film sur la boxe. J'ai un excellent scénario sous le coude, et il reste à trouver un financement. Mais si je n'y arrive pas, mon fils Andréa le fera pour moi.

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR

Encore un grand merci à Enzo Castellari et Andréa Girolami pour leur gentillesse et leur disponibilité.

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts

TOYSTAR

Nombreux Stand-Up
Star wars, Seigneur des anneaux, etc
A partir de 30€

SEIGNEUR ANNEAUX



(1) Anneau - One ring : 19€ (2) Aragorn (3) Smeagol (4) Treebeard (5) Jeu d'échec avec plateau : 45€



Figurine 30cm avec vêtements en tissu : 45€
(1) Aragorn (2) Gimli (3) Legolas

SEIGNEUR ANNEAUX

SEIGNEUR ANNEAUX



(1) Pack 5 figurines Hobbit : 49€ (2) Gollum électronique parlant de 27cm : 36€ (3) Figurine de 25cm environ Sauron : 39€



Figurine Jason 45cm environ : 59€

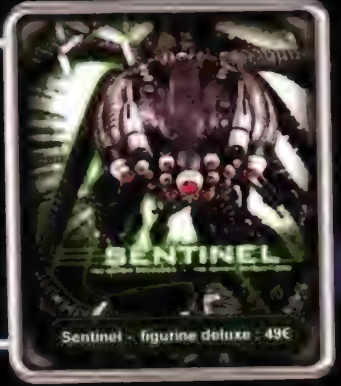
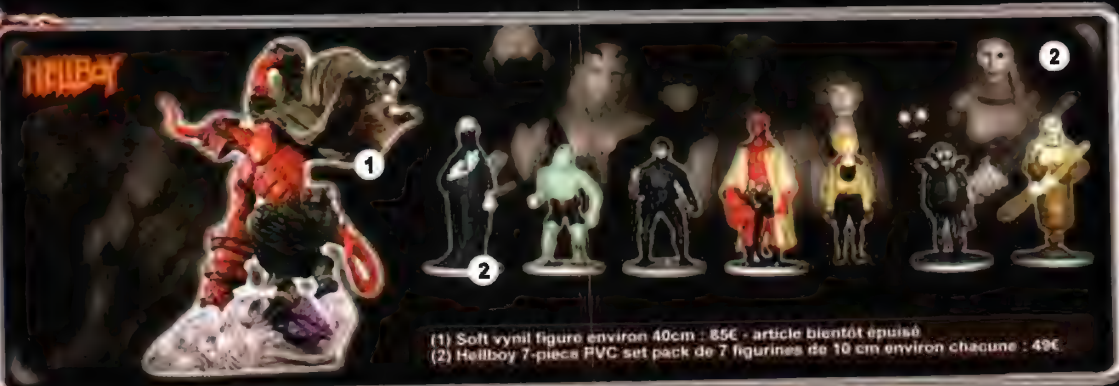


(1) Figurine Pinhead 45cm : 59€ Hellraiser serie 2 : action figure de 18 cm environ : 19€ (2) Angelique (3) Barbie (4) Surgeon (5) Butterball (6) Skinless Julie (7) Pinhead II (8) Pillar of souls



TOYSTAR

Frais de port 5€
A partir de 50€ d'achat
les frais de port sont offerts



01 43 72 06 66

Catalogue gratuit
appelez-nous !!

www.video-star.fr

Paiement sécurisé
24h/24 7J/7
Des milliers de références

Toystar - C Ccial
38, rue des Ormeaux
75020 Paris

LISEZ LE CINEMA AUTREMENT



- 200 PHOTOS
- 4 POSTERS
- 8 FICHES COLLECTORS
- 1 CAHIER SÉRIES TV

**PARCE QU'ON
NE FERA
JAMAIS
ASSEZ DE
PLACE À
L'IMAGE !**

**PREVIEW
HARRY POTTER 3**

ECHOS DU TOURNAGE • RÉVÉLATIONS • PHOTOS
CE QU'IL FAUT SAVOIR DE LA TROISIÈME ANNÉE D'HARRY À POUDLARD !

**NUMÉRO 2
En vente dès le
20 janvier 2004**

chez votre marchand
de journaux.

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEU • VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Quoi, ma gueule ?



sommaire

#72 DVD

Voyez-vous un rapport entre Humphrey Bogart et Bruce Lee ? Entre David DeCoteau et William Friedkin ? Entre les pin-ups et les aliens ? Non ? Et bien Stéphane, si ! Et par un tour de passe-passe magistral, il les a tous réunis dans son cahier DVD du mois. Quelle santé !

#82 TÉLÉ MANIAC

Hors d'atteinte étant le seul Soderbergh que Yannick kiffe, il attendait avec impatience le spin-off télé *Karen Sisco*, où la bandante Carla Gugino reprend le rôle tenu par la mère Lopez. Sinon, pour changer, Yann vous a remis un peu de *24 heures chrono* à l'occasion de la saison 3.

#84 PLAYMAD

Yannick est un garçon assez glauque, qui collectionne les couteaux en plastique Kinder Surprise et les photos de pin-ups découpées dans Pif Gadget. Du coup, il lui fallait au moins un jeu comme *Manhunt* afin d'arriver à se prendre pour le grand serial killer qu'il a toujours voulu être. Sacré Yann ! Allez, va jouer avec ta Game Boy Advance et ne rentre pas trop tard...

#86 MÉLOMAD

Cédric a deux grands amours dans la vie : la chevalerie et le fantastique. Alors ce mois-ci, il a décidé d'assumer à fond et

de ne chroniquer que des BOF se rattachant exclusivement à ces deux genres. Et ceux qui ne sont pas d'accord, il les passera par le fil de son épée. Qu'on se le dise !

#87 SANG D'ENCRE

Arnaud ne fait pas souvent d'interviews. Aussi, quand il a décidé d'interviewer le scénariste de *Yiu*, une grande bédé de SF française, on ne le tenait plus. Il est arrivé à la rédac en gueulant : « Allez, taisez-vous et évacuez les lieux, j'ai une interview à faire moi ! Vous allez voir ça un peu ! Y'a pas que le Grec pour poser des questions intellectuelles ! ». Il est ouf !



Alien Quadrilogy

DE RIDLEY SCOTT, JAMES CAMERON, DAVID FINCHER ET JEAN-PIERRE JEUNET

NEUF DVD, DEUX VERSIONS DE CHAQUE FILM, PLUS DE QUARANTE HEURES DE SUPPLÉMENTS, AVEC À LA BARRE (PRESQUE) TOUS CEUX QUI ONT PARTICIPÉ À L'AVENTURE ALIEN DEPUIS PLUS DE 20 ANS. VOUS POSSÉDEZ DÉJÀ LE COFFRET ALIEN LEGACY ? VOUS ALLEZ POURTANT DEVOIR ACHETER ALIEN QUADRILLOGY...

A fortiori, difficile de résister à l'attrait de ce coffret prétendument terminal (les lois du marketing étant sauvages, nous resterons prudents à ce sujet). Pour tout fan hardcore de cette saga unique dans l'histoire du cinéma, la première sans doute à devoir une grande partie de son succès à la singularité de ses auteurs, il serait évidemment impensable de passer à côté, car *Alien Quadrilogy* (qui aurait dû s'appeler *Tetralogy*, si les costards-cravates de la Fox savaient lire un dictionnaire !) propose son lot d'images exclusives, sans quoi une telle réédition aurait été injustifiée. Le hic, c'est que tout ce qui fait figure d'inédit ne concerne pas forcément le meilleur de la saga ! Rappelons tout de même aux rares réticents qui n'auraient pas vidé



leur portefeuille sur de précédentes versions, qu'un coffret *Legacy* était déjà sorti à l'occasion du 20ème anniversaire et qu'il proposait déjà des scènes inédites d'*Alien*, la version longue d'*Aliens* et des commentaires audio dignes d'intérêt. En réalité, s'il semble étoffer dans l'absolu les films de Scott et de Cameron (scènes inédites pour le premier, commentaires audio originaux pour les deux), *Alien Quadrilogy* ne nous en apprend guère plus que nous ne savions déjà. Bien sûr, de nouveaux docus plus riches en termes analytiques ou anecdotiques garantissent une forme d'exhaustivité qui ravira tous les fans archivistes (quoique certaines featurettes, ou le score isolé d'*Alien* par exemple, présents sur *Legacy*, sont ici absents). Le

vrai bon point concernant ces deux premières œuvres, par le passé largement décortiquées, reste donc, paradoxalement, la présence des versions cinéma (!!). Car contrairement au nouvel adage, désormais érigé en diktat, considérant que toute version longue se rapproche davantage de la vision originelle de son auteur, nous pensons, à la rédaction de *Mad*, que les versions cinéma d'*Alien* et surtout d'*Aliens* sont bien supérieures à celles qui leur ont succédé. La visualisation des colonies dans *Aliens* nous a toujours apparue contraire à la logique d'un récit/survival ! Quant au director's cut d'*Alien*, je vous renvoie à l'excellent décriptage de Julien Dupuy le mois dernier, qui soulignait bien la valeur toute relative de la chose. Finalement, hormis sa forte orientation documentaire (ces derniers étant sobres, jamais iconoclastes, mais toujours captivants), tout l'intérêt du coffret réside dans ce qu'il révèle d'*Alien 3*, le film maudit du jeune David Fincher. Car nous ne considérons ni le nouveau montage d'*Alien Resurrection* (actionner beauf d'un Jeunet réduisant à néant la dimension idéologique, politique et psychanalytique, de la saga) ni sa pléthore de suppléments inoffensifs (les plus promos du coffret !) comme un sujet digne d'intérêt.





Hélas, David Fincher est le seul réal à avoir refusé de participer à la nouvelle version de son film ou aux documentaires s'y attachant (ce qui met donc un terme aux rumeurs faisant état d'une version qu'il aurait approuvée !). On aurait pu craindre, de facto, que les making of et autres interviews soient soumis à une forme d'omerta. Il n'en est heureusement rien. Tous les intervenants (en particulier Sigourney Weaver et Vincent Ward, dont on ne mesurait pas le génie de ses propositions !) se lâchent et dévoilent leur amertume et leur colère à l'aune d'un tournage chaotique, durant lequel un jeune cinéaste avançait à l'aveuglette, sans script sur lequel se reposer, perpétuellement observé par des espions des studios, devant rendre des comptes à des exécutifs imbéciles, minant l'équipe par leur incapacité à comprendre le matériau originel (le traitement théologique de Ward sur lequel les remaniements du script reposaient) comme les velléités des différents cinéastes contactés (dont ce bourrin de Renny Harlin). Bref, le disque de bonus d'*Alien 3*, même sans Fincher, est captivant, offrant de la production une vision dantesque, qui n'est pas sans rappeler la dimension méphistophélique que dégage la version longue du film, contenant 30 minutes supplémen-

taires. Une version longue elle aussi chaotique, offrant des scènes qui méritaient d'être coupées (en particulier lors de la trop longue traque finale) et d'autres, vitales à la compréhension du récit, qui n'auraient jamais dû être rejetées. On insistera sur l'exposition magnifique des personnages (ces moines/prisonniers dans un environnement de travail aux accents médiévaux) et sur la justice rendue au personnage de Golic (Paul McGann), figure aliénée d'un ange de la mort fusionnant spirituellement avec la créature, dont les agissements rendent enfin cohérents certains enchaînements de séquences. Une version imparfaite mais troublante donc, qui constitue le principal attrait d'une édition extrêmement riche, avant tout destinée aux fans irréductibles de la saga.

Yannick DAHAN

VIDEO ZONE : ÉDITEUR : F.P.E. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF DE ALIEN ET ALIEN. LA RÉSURRECTION). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSIONS LONGUES - DOCUMENTAIRES - FEATURETTES - GALERIES PHOTOS - SÉQUENCES MULTI-ANGLES - BANDES ANNONCES - TV SPOTS - ARCHIVES.

L'intégrale Pin'Up



Petits modules diffusés quotidiennement sur Canal + durant de longues années, les Pin-ups de Jérôme Camuzat se retrouvent aujourd'hui immortalisées au travers de ce coffret collector purement ludique. L'intérêt de ce DVD ne réside pas tant dans les 90 pin-ups sélectionnées et regroupées en trois catégories différentes (« classiques », « sosies », « cinéma »), ni dans le making-of de ces vignettes, mais plus volontiers dans le documentaire inédit *La Pin-up, un siècle de fantasmes*, qui offre un bref historique de ces créatures de rêve. Celui-ci s'adressant avant tout au

grand public, l'amateur érudit sera fou de rage de n'entendre parler que de Mae West, Rita Hayworth, Marilyn Monroe et autre Brigitte Bardot sans que le nom de Betty Page ne soit cité une seule fois ! L'intérêt des bonus étant très limité, on préférera feuilleter le luxueux booklet qui accompagne ce coffret.

Damien GRANGER

VIDEO ZONE : ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 5.1. SUPPLÉMENTS : LE NUMÉRO ZÉRO INÉDIT - STORYBOARDS - ESQUISSES - CANAL + DE PIN-UP - LA PIN-UP ET LA PUBLICITÉ.



King Richard Fleischer (FNAC IMPORT) (SOLEIL VERT + THE DON IS DEAD)



En excellent faiseur, Richard Fleischer s'est attelé à beaucoup de genres différents tout au long de sa vie et sans tirer aucunement de plan de carrière.

Ceci étant, *Soleil vert* et *The Don is Dead*, qui ont été tournés tout les deux en 1973, présentent beaucoup de similarités. Fleischer déploie tout son talent pour matérialiser un setting urbain, déliquescent au possible et extrêmement hostile. L'environnement de *Soleil vert* serait la version cauchemardesque et futuriste de la ville de *The Don is Dead*. On pourrait presque croire que les films se situent dans le même univers avec quelques décennies de différence. De la même manière, on retrouve la même structure dans les deux films. Le flic de *Soleil vert*, joué par Charlton Heston, et le mafieux de *The Don is Dead* interprété par Frédéric Forrest essayent désespérément de survivre et parviennent, dans la douleur, à faire éclater la vérité à la fin. Si cette révélation parviendra à changer les choses ou non, Fleischer refuse de trancher, laissant le soin au spectateur d'apporter sa réponse... Techniquement, l'image et le son des DVD sont décentes. Par contre, la galette de *The Don is Dead* ne comporte malheureusement aucun bonus. On a droit à un peu plus de matière avec *Soleil vert*, notamment un making of d'époque, qui nous apprend que les images d'archives au début du film renvoient à la théorie de Malthus (selon laquelle la croissance de la population finira par dépasser les ressources de notre planète) et surtout le commentaire audio d'un Richard Fleischer octogénaire et humaniste, qui avoue que son plus grand bonheur serait d'avoir fait des films qui ont contribué à rendre le monde meilleur.

David DOUKHAN

VIDEO ZONE : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.40 (16/9). SON 1.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO DU RÉALISATEUR - MAKING OF - DOCUMENTAIRE : HOMMAGE À ED ROBINSON - BANDES ANNONCES.

VIDEO ZONE : ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VOST ET VF). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.

BOGEY MAN

(FNAC IMPORT)

(LE GRAND SOMMEIL + THEY DRIVE BY NIGHT + DARK PASSAGE + TO HAVE AND HAVE NOT + HIGH SIERRA)

Figure mythique de l'âge d'or hollywoodien, qui forma avec Lauren Bacall l'un des couples les plus glamour qu'ait connu le règne des studios, mais aussi sale gueule charismatique à la lèvre fendue, au timbre nasillard et à la démarche d'éclaté, qui fut longtemps victime de son physique hors du commun, Humphrey Bogart, surnommé Bogey par son entourage, est à l'honneur ce mois-ci avec la sortie de 5 DVD (dont quatre Zone 1). Des DVD fondamentaux pour la plupart, puisque les films en question caractérisent une période charnière pour Bogart, celle qui voit son image de bad guy (qui lui colle à la peau depuis *La Forêt pétrifiée* en 1936, chaque pub pour ses films le qualifiant de « dangerous ») progressivement s'étioler et laisser place à celle, plus nuancée, de gangster romantique. La clé de voûte de cette métamorphose aux yeux des studios, puis du public, n'est autre que *High Sierra* (1941), polar sec et nerveux, en avance sur son temps, où l'enragé Raoul Walsh fait de Bogart (appelé ici Mad Dog !) un dur à cuir qui tombe amoureux. Mais c'est en réalité *They Drive by Night* (Une femme dangereuse), du même Walsh, tourné l'année d'avant, qui avait amorcé ce changement, le cinéaste plaçant côte à côte deux anciennes icônes du film de gangster (Bogart et George Raft) dans une fable



sociale (injustement oubliée !) à leur avantage. *High Sierra* étant un véritable carton au box office, les studios commencent à saisir le potentiel commercial de ce nouveau bad motherfucker qui fait se pâmer les mininettes, si bien que la Warner table sur lui pour le célèbre *Faucon maltais*, premier film (!!!) de John Huston. Capable désormais de concrétiser un projet sur son seul nom, Bogart va rapidement gagner une reconnaissance internationale grâce au *Casablanca* de Curtiz, qui va soudain lui donner la chance d'étoffer son panel d'interprétations. Encore une fois, ce très grand réalisateur (Bogart ayant eu la chance inouïe de devenir l'alter ego des plus brillants cinéastes de l'époque) qui, en lui offrant des rôles mythiques de héros désabusés, fera de Bogart une légende. Avec *To Have and Have Not* (Le Port de l'angoisse en VF), film parfait et proprement « incalculable », où la star rencontrera sa future épouse, et *Le Grand sommeil* (ici présenté en édition spéciale Zone 2), célèbre polar d'ambiance au scénario incompréhensible, Howard Hawks modèlera Bogart comme aucun cinéaste avant lui, créera cette alchimie si particulière avec Lauren Bacall (que d'autres auront du mal à exploiter, comme le prouve l'inégal *Dark Passage*, Les Passagers de la nuit chez nous, de Delmer Daves), et fera de ce couple instantanément culte l'épicentre de ses récits. C'est grâce à Hawks et à sa scénographie de l'émotion que Huston put oser *Le Trésor de la Sierra Madre* ou Mankiewicz *La Comtesse aux pieds nus*. « Je n'aurais jamais dû passer du *Scotch au Martini*. » furent, paraît-il, les derniers mots de Bogey. Ultime pirouette pour celui qui fut le plus aimé des antihéros...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - MAKING OF.

DVD ZONE 1 DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 1.0 (VOST & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : CARTOONS - MAKING-OF (SUR TOUS).



EUREKA

DE NICOLAS ROEG

Chef op' de Corman (*Le Masque de la mort rouge*) et de Truffaut (*Fahrenheit 451*), Nicolas Roeg est un cas à part.

Après deux films cultes (*Performance* avec Mick Jagger et *L'Homme qui venait d'ailleurs* avec David Bowie), il tente sa chance à Hollywood avec son énigmatique et furieusement barré *Eureka*, un OVNI cinématographique où se côtoient Gene Hackman, Rutger Hauer, Mickey Rourke, Joe Pesci, Joe Spinell et Theresa Russell. Complètement désarmée devant le film, la MGM préférera le cacher pendant plus de deux ans et ne le distribuera jamais en Europe. Gros malaise, ce qui n'est pas étonnant de la part du réalisateur de *Ne vous retournez pas !*. Le contenu du DVD est certes très mince mais contribue efficacement au mystère qui englobe cette œuvre définitivement maudite.

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : CINÉMALTA. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - FILMOGRAPHIES - GALERIES PHOTOS - NOTES DE PRODUCTION - BIOGRAPHIES.

TERREUR FROIDE

DE DUSTIN RIKERT

Terreur froide est un téléfilm ambitieux. Mal foutu mais ambitieux. Dustin Rickert, le réalisateur également scénariste, se refait *Seven* dans son coin et ça marche plutôt pas mal. Enquêteur sur une série de meurtres, deux agents du FBI comprennent rapidement que le salopard qu'ils poursuivent achève le travail d'autres tueurs en séries incarcérés ou décédés. Des scènes de meurtres bien glauques, des visites dans une morgue remplie de cadavres salement amochés, des poursuites nocturnes dans des lieux de désolation, tout y est pour parfaire l'illusion. Mais là où *Terreur froide* retiendra notre attention, c'est lorsqu'il s'aventurera « aux frontières du réel » dans sa seconde moitié, avec la découverte d'un labo secret où de sombres généticiens s'activent à combiner l'ADN des plus grands tarés de l'histoire. Avec ce revirement de situation bienvenu et son tueur à la tronche cramée, *Terreur froide* fait souvent mouche.

Alexandre BUSTILLO

DVD INTERVIEW ESSENCE OF ECHOES. USA. 2003. RÉAL : DUSTIN RIKERT. INT. : MICHAEL WORTH, LOU BEATTY, BILL MOSELEY... FORMAT : 4/3. SON : 2.0 (VF). DIST. : MZ FILMS.

MUTANT X Saison 1



Si je vous parle d'une sauvageonne plus agile qu'une panthère, d'un type capable de modifier sa constitution pour résister aux balles, d'une gamine douée de pouvoirs psychiques et d'un scientifique qui leur sert de mentor, vous me répondrez sans doute : « Z'y va, ça ressemble trop à X-Men ! ». Pas étonnant quand on sait qu'Avi Arad, ponte de la Marvel, est le créateur et producteur de cette série lamentable dont la saison 1 sort dans un coffret 3 disques. Mais le top du top, c'est qu'au-delà du kung fu pour grands-mères, des SPFX dignes d'une cinématique de PSI, et de scripts refusés par l'équipe des *Power Rangers* (c'est dire !), l'éditeur nous gratifie d'une VF obligatoire (!!!), de bonus nazes identiques sur tous les disques, et d'épisodes placés dans n'importe quel ordre ! À un tel degré de nullité cosmique, ça frise le génie !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS : VISITE DES STUDIOS - PRÉSENTATION DES PERSONNAGES - LE DOUBLAGE.

DeCoteau en doublette (1 DVD + 1 supplément)

L'heure de la revanche a sonné pour DeCoteau. Fini le temps où tout le monde se foutait de sa gueule à cause de ses vieux films tout pourris. Aujourd'hui, le dieu vivant de Granger revient avec pas moins de deux films... aux FORMATS respectés. Et bordel, ça a tout de suite une autre gueule. Ce n'est pas pour rien que DeCoteau se casse le cul à tourner en scope. Imaginez un instant *Le Retour du Roi* en pan and scan. Oui, c'est ignoble. Et bien pour DeCoteau, c'est pareil (*Alex, tu vas encore regretter d'avoir écrit ça...* - ndr). Si l'éditeur n'avait pas fait l'effort de nous sortir ces deux magnifiques copies, il y aurait eu fort à parier que *Leeches* et *Frightening* passent une fois de plus pour de gros navets nauséabonds cadrés avec les pieds. Heureusement, il n'en est rien. En pleine possession de son art (certes limité mais très défendable), DeCoteau nous refourgue *Frightening*, un petit slasher assez efficace dont la première qualité est de ne pas lésiner sur les meurtres (dont un faisant directement



référence à l'Opéra d'Argento), et surtout *Leeches*, l'un de ses films les plus réussis, si ce n'est le meilleur. Avec cette histoire de sangsues carnivores dopées aux anabolisants, DeCoteau se fait plaisir (les héros sont tous des nageurs professionnels au cul bien rebondi) mais n'en oublie pas pour autant les fans d'horreur, comme ce fut souvent le cas dans ses dernières productions. *Leeches*, ça tâche ! Les grosses images de tonton Dave font le ménage et déciment la quasi-intégralité du casting dans des scènes bien saignantes et humides, qu'un effet stroboscopique très réussi arrive à rendre crédibles. On attend donc *Speed Demons* (un *Fast and Furious* matiné de fantastique) avec impatience. Juste histoire de confirmer à tout le monde que DeCoteau n'est pas un affreux bisseux mais bel et bien un authentique bon réalisateur de série Z.

Alexandre BUSTILLO

DVD (RÉDIT) **FRIGHTENING ET LEECHES**, USA, 2002. RÉAL : DAVID DECOTEAU. INT : MATT WINNING, JAMES FOLEY, KYLE PATRICK, JOSH ANDERSON... FORMAT 2.35, SON : 5.1 (VF). SUPPLÉMENT : FILMOGRAPHIE. DIST : ANTARTIC.

PULP FICTION

DE QUENTIN TARANTINO



Certains pourront toujours chipoter sur des menus détails tels l'obligation de sous-titres sur la VO, le passage automatique en VF au déclenchement de l'option proposant des infos

bulles, ou encore l'absence de commentaire audio, cette édition collector du plus célèbre des films de Tarantino est une vraie réussite. Quasiment identique à la version Zone 1, sauf que s'y ajoutent certains suppléments spécifiquement français, ce collector propose largement de quoi satisfaire son appétit cinéphilique. Des scènes coupées inédites que Tarantino décortique pendant des plombes (et de façon plus intéressante que les scènes en elles-mêmes) jusqu'à son interview fleuve sur le *Charlie Rose Show* où s'y dévoile la pléthore de références au cinéma d'exploitation qu'il affectionne, en passant par les coulisses du tournage, durant lesquelles il trimbalait un caméscope en se foutant de la gueule de toute son équipe, l'interactivité du second disque est claire-



ment une ode à ce cinéaste bouffeur d'images, qui aura été un des rares auteurs subversifs des années 90. À noter que le DVD propose un CD de la BO (incomplète), un bonus caché avec Jackson et Travolta (assez naze) et que l'option « info bulles » est sans conteste le meilleur supplément de cette édition.

Yannick « Fuck Marcellus » DAHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VO). SUPPLÉMENTS (VOST) : POP-UPS EXPLICATIFS - MAKING OF - SCÈNES COUPÉES - INTERVIEWS - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - THE TARANTINO CONNECTION.

COMMENT FLINGUER SON LECTEUR EN 5 FILMS :

L'outil indispensable du parfait rédacteur de Mad affilié à la rubrique DVD, ben vous le croirez jamais, mais c'est un lecteur de Disque Versatile Digital. Et ouais, on pose une galette dedans, on cuve le film, on rôte les suppléments et au moment de faire le papier, c'est la queue de bois assurée... Vu la somme de bouses cosmiques qui sont généralement chroniquées dans cette colonne, on peut légitimement penser qu'un lecteur DVD possède un estomac plutôt solide. Mais cette année, pour son Noël, la machine de la rédaction a passé le test ultime, et elle n'a pas survécu à cette attaque commando de ce qui se fait de pire actuellement dans les bacs. Autant dire que la nuit du réveil a été longue ! L'entrée ? *Snowboarder* (Studio Canal) d'Ollias Barco : le bestiau s'attendait à un gros film de djéun's pétueux, aux effets de montage boursoutflés de cuts inappropriés et aux cadres tarabiscotés mais c'est bien pire en fait. *Snowboarder* est un film français (et suisse par ailleurs, ce qui est encore pire !), avec une intrigue sentimentale à la française, tourné donc à la française, avec photo « je vais me foutre une balle » à l'appui, et interprété par des jeunes premiers bien français, avec mention spéciale pour le Grégoire Colin pas frais ! Au milieu subsistent quelques scènes de snowboard au montage en porte-à-faux avec le reste du film. Oui, oui, c'est subventionné par l'état ces trucs-là, donc vous savez où passent vos impôts maintenant ! Pour le plat de résistance, on passe à un spectacle de fin gourmet approuvé par le chef cuisinier Delellé lui-même : *Fusion* (Paramount) de Jon Amiel ! En gros, c'est la réplique exacte d'*Armageddon*, avec mission dans une navette, destructions massives et bons sentiments bien hypocrites, le tout filmé par un réal qui cadre au milieu et rehausse par des SFX ou la caméra se met soudainement à bouger par le miracle de la technologie informatique, le genre de yo-yo qui n'a pas favorisé les intestins de notre bidule ! À noter que ce dernier jonglant entre les multiples langages et sous-titres, s'est rendu compte que le film en DVD a perdu son sous-titre *The Core*. Faut dire, *Fusion* - *The Core*, ça veut rien dire, ni en français, ni en anglais ! Pour le fromage, rien ne vaut un bon petit Vin Diesel et ses pécos en gruyère, donc direction *Les Hommes de main* (Metropolitan) de Brian Koppelman et David Levian. Pour ce petit polar torché avec les doigts de pieds, le Mastoc incarne un second rôle, celui du gros qui cogne d'abord et cause après. Une petite touche indépendante pour faire classe (c'est produit par Lawrence Bender, l'acolyte de Tarantino) et cette histoire de matheux du dimanche à la rencontre de bouseux du Connecticut prend tout de suite des airs de déjà vu et en mieux. Autant dire que le film est donc râpé ! (fromage, gruyère, râpé... Oh ça va hein...) Bon, vite, vite, une petite poire pour remonter la machine ! Problème : *Terreur.com* (GCT) de William Malone, c'est du ISO°, ultra-caustique, le genre qui fait un trou dans le tapis de mémé ! Normal tu me diras, avec cette histoire d'Internet qui tue (n'importe quoi ce film, je te jure...), le lecteur s'est choppé un virus qui traînait et paf, il a fondu ! *Terreur.com* pour votre DVD, c'est pire que la bibine de *Street Trash* pour les clodos ! Du coup, un peu de sucre, ça solidifie et la bûche se nomme *Mais qui a tué Pamela Rose ?* (Buena Vista) d'Eric Lartigau. Le duo Kad & Olivier transpore ici sa sitcom, en virant méticuleusement tous les gags potentiels, ce qui fait que non seulement le lecteur n'a pas ri une seule fois, mais qu'en plus, sans la présence en bonus du court *Bloody Christmas* de Michel Leray (une histoire drôle de sapin qui bûte son proprio), c'était la pendaison directe ! Et voilà, c'est fait, fin de la leçon, vous pouvez demander une autre machine pour Noël prochain... Non, ne nous remerciez pas, c'est tout naturel !

DVD RAPIDO

L'appel de la forêt

(FNAC IMPORT)

(THE ADVENTURES OF ROBIN HOOD + ROBIN DES BOIS, PRINCE DES VOLEURS)

Deux visions radicalement différentes des exploits de l'archer de Sherwood, chacune exprimée sur deux DVD à l'image des films. Première production technicolor de la Warner, le chef d'œuvre de Curtiz et Keighley avec Errol Flynn offre une interactivité prodigieuse qui fait de ce DVD l'un des plus riches du support mais aussi l'un des plus nostalgiques, puisque le film est agrémenté d'une présentation digne de *La Dernière séance* avec tout ce que cela suppose d'attractions (manque plus qu'Eddy et ses ouvreuses courtes vêtues). Et puis voir ce queutard de Flynn en collant vert rire à gorge déployée perché sur sa branche ou bondir sur les tables d'un banquet en chapardant de la volaille avant de bretter comme un damné, ça, c'est du cinoche d'aventures, nom d'un Saxon ! Le blockbuster des deux Kevin (Reynolds et Costner) est quant à lui présenté dans une version rallongée de quelques scènes qui auraient gagné à rester ignorées, à moins d'être un fan des grimaces d'Alan Rickman. Le film, s'il n'a pas spécialement vieilli, reste distrayant mais raté, la faute à un humour forcé et à un Costner visiblement épuisé par le tournage de *Danse avec les loups* (terminé trois jours avant celui de *Robin des Bois*), sans compter qu'il dût réaliser toutes les scènes de la forêt de Sherwood. Si une fois de plus, Warner n'a pas jugé bon de sous-titrer les commentaires audio, le documentaire vaut le coup d'œil pour sa présentation assurée par un Pierce Brosnan mal rasé, vêtu d'un blouson de cuir et qui déclame son texte comme s'il auditionnait à la Royal Shakespeare Company après une nuit passée à vider des pintes. Bon, et s'ils nous sortaient *L'Aigle des mers* et *Ivanhoe*, maintenant ?

Cédric DELELÉE

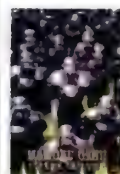
DVD CODE : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSION LONGUE - COMMENTAIRE AUDIO (VO UNIQUEMENT) - BANDE ANNONCE - DOCUMENTAIRE - BRYAN ADAMS EN CONCERT - GALERIE.

DVD CODE : ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON LO (VOST ET VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCORE ISOLÉ - ACTUALITÉS DE 1938 - COURTS MÉTRAGES - CARTOONS - BANDES ANNONCES - DOCUMENTAIRES - SCÈNES COUPÉES - MAKING OF D'ÉPOQUE - GALERIES - RADIO SHOW - SESSION DE PIANO JOUÉES PAR KORNGOLD.

Mamoru Oshii : Cinema Trilogy

(FNAC IMPORT)

(TALKING HEAD + STRAY DOG + THE RED SPECTACLES)



Ce n'est pas sans appréhension que l'on découvre les trois premières tentatives live de Mamoru Oshii, ces films jusqu'alors extrêmement difficiles à trouver, bénéficiant de plus d'une réputation absolument exécrable. Et on peut dire qu'elle n'est pas volée ! Le plus triste sera de constater ici que la médiocrité n'est pas liée à la faiblesse des moyens engagés (on frôle le budget d'une série Z), mais bel et bien à l'absence totale de maîtrise du réalisateur. Le cinéaste essaie par deux fois d'adapter *Panzer Kerberos Cop* (manga source de Jin Roh) sans jamais trouver le ton juste, truffant même son film de running gags embarrassants (une constante de *The Red Spectacles* : le héros a la chiasse !) et de délires surréalistes à la limite de l'autisme. On croit rêver ! Et pour tromper l'ennui, on se retrouve réduits à quetter les quelques plans furtifs annonciateurs d'*Avalon* ou de *Ghost in the Shell*. Un CD contenant le score de *Stray Dog* (Kenji Kawai, bien évidemment) est également inclus, mais son intérêt est au diapason du film qu'il illustre. On regrettera, plus que jamais, que les bonus de l'édition japonaise (commentaire audio d'Oshii pour chaque film, 4ème DVD de bonus, livret de 80 pages) se soient perdus en route tant ils auraient pu nous éclairer sur les ambitions initiales d'Oshii. Aussi louables fussent-elles, elles se sont malheureusement noyées dans une bouillabaisse informe et totalement indéfendable.

Manuel COLOMBIER

DVD CODE : ÉDITEUR : PIONEER STUDIOS. TRANSFERTS 1.77 (16/9) SON 2.0 ET LO (VOST ANGLAIS). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES - BANDE ORIGINALE DE STRAY DOG.

JACKASS LE FILM

DE JEFF TREMAINE



La jouissance maso d'une douleur ultime, la logique de la Real TV poussée à son paroxysme, une mise en perspective primale des nouveaux enjeux de la fiction, ou tout simplement les conneries hilarantes d'une bande de californiens débiles adeptes de la provoc trash, *Jackass* est tout cela à la fois. Or, l'intérêt de ce film inédit en France, qui débarque tardivement en Zone 2, est qu'il signe à la fois l'apogée et l'aboutissement désenchanté de ce qui fut le fleuron commercial de MTV. Démarrant sur les chapeaux de roue avec quelques cascades hallucinantes (Ah la descente en chariot !!) et autres séquences bien crades, le film révèle subrepticement, de façon sous-jacente, la lassitude de ses auteurs, qui atteignent ici leurs limites physiques

et morales (Johnny Knoxville se faisant rétamé la tronche comme jamais !). On y découvre même un Steve-O presque dépressif, sorte de Clown triste, visiblement las des défis glauques qu'on lui lance pour soutirer quelques sourires (la séquence dévoilant la déception de son père reste à travers la gorge !). Bref, un film/lapsus étonnant, qui bénéficie d'un DVD très complet, bourré de séquences inédites.

Yannick DAHAN

DVD CODE : ÉDITEUR : PARAMOUNT. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - MAKING OF - BÉTISSIER - CLIPS VIDEO - GALERIES - BIOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - TV SPOTS.



Sabres, mandales et compagnie

(BABY CART VOLUME 1 ET 2 + COFFRET BRUCE LEE + COFFRET IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE 3 ET 4)

C'est signé, c'est officiel, HK a décidé de nous dépouiller de notre paye gagnée lors d'un mois de dur labeur ! Ça commence doucement avec le dyptique *Il était une fois en Chine 3 et 4* (respectivement *Le Tournoi du Lion* et *La Danse du Dragon*) qui,

à l'instar de la parution Studio Canal des deux premiers volets de la saga Wong Fei-Hung, ne sont pas vendus séparément. Si le premier, toujours réalisé par Tsui Hark, place le héros chinois (toujours incarné par Jet Li) en compétition avec les artistes martiaux des meilleures écoles de Pékin pour une succession de combats parfois trop courts, le second est (mal) repris en main par le chorégraphe Yuen Bun (*Swordsman II*), qui se retrouve avec le sous-estimé Chiu Man Cheuk (futur héros magnifié de *The Blade*), jeune acteur qui, pour sa seconde apparition à l'écran, reprend ici le rôle de Wong Fei-Hung. Cette fois-ci, le héros de légende se retrouve entre deux feux, prêt à venger un ami assassiné par des occidentaux mais cherchant à éviter tout incident diplomatique que lui ou un groupe de furies nationalistes s'approprieraient à commettre. Qu'on ne se méprenne cependant pas car, contrairement aux apparences, *Le Tournoi du Lion* est plus chargé politiquement que sa suite directe et dispensable. Tsui Hark reprendra d'ailleurs les affaires en main avec un cinquième volet réjouissant (*Dr. Wong et les pirates*), qui sera lui aussi suivi par une purge marquant le retour de Jet Li dans le rôle-titre (*Dr. Wong en Amérique*, réalisé par un Sammo Hung fatigué). Chaque paquette comporte son lot de suppléments et on sera surtout ravi de retrouver, entre autres, l'extraordinaire Hung Yan Yan (aussi connu sous le nom de Xin Xin Xiong) dans une interview passionnante et le padre Julien Carbon, non moins charismatique, qui revient sur les diverses interprétations du mythe Wong Fei-Hung à l'écran.



On passe ensuite à un très gros morceau avec le coffret Bruce Lee regroupant *Big Boss*, *La Fureur de vaincre*, *La Fureur de vivre* et *Le Jeu de la mort*, soit quatre des cinq films qui ont rendu le « Petit Dragon » célèbre dans le monde entier (*Opération Dragon* appartenant au giron Warner). Si le coffret n'est pas directement estampillé HK mais plutôt Metropolitan, le packaging renvoie directement à la collection de Christophe Gans (ce dernier faisant d'ailleurs la présentation de *La Fureur de vaincre*), tant au niveau du luxueux livret que des boîtiers. On ajoute à ces films (présentés dans leurs montages d'origine) un cinquième disque contenant deux bonus de taille : le documentaire officiel de la Golden Harvest et le bout-à-bout des séquences du *Jeu de la mort* tournées par Bruce Lee himself. Et nan, c'est pas du melon ! Le premier, volontiers people, présente tout de même un screen test étonnant et rarement vu du « Petit Dragon » en pleine action et s'attarde beaucoup sur l'enterrement de la star et les témoignages de certains proches généralement peu mis en avant (sa supposée maîtresse en particulier). Mais on aura compris

que c'est surtout les 40 minutes du *Jeu de la mort* qui valent, à elles seules, le prix du coffret ! Mises en images avec une efficacité toute relative, elles dévoilent surtout le film qui nous attendait vraiment derrière le remontage foireux orchestré par Robert Clouse et la Golden

Harvest et montrent un Bruce Lee en pleine possession de ses moyens pour trois ultimes combats superbement chorégraphiés (à défaut de réalisés). Seul malus de ce coffret : des copies légèrement bayeuses et surtout, des VF entièrement refaites ; on ne pourra donc plus se gausser de plaisir face au célèbre « *Alors c'est peut-être toi qu'on appelle Bruce Lee ?* » à faire pêter de rire un moine shaolin en pleine concentration !

On termine enfin par la saga *Baby Cart*, monument pop de la culture japonaise mettant en scène Itto Ogami (Tomisaburo Wakayama) et son fils dans divers périples à travers les routes malfamées du Japon. Les six films sont ici séparés en deux volumes, présentés dans des copies fabuleuses et chacun d'entre eux est agrémenté d'une présentation adéquate. Vous pouvez vous ruer dessus très vite étant donné que l'éditeur s'est pressé de les sortir pour cause d'échéance des droits, et que ces deux beaux objets risquent de rapidement devenir des collectors. Notons cependant que Wild Side compte ressortir les films en DVD à la fin de l'année, agrémentés de suppléments inédits. Mais franchement, vous arriverez à attendre jusque-là ?

Stéphane MOÏSSAKIS



DVD ZONE 2 : DVD ZONE 2. ÉDITEUR : METROPOLITAN, TRANSFERT 2,35 (16/9), SON 5.1 (VF SUR IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE 3 ET 4 ET LE COFFRET BRUCE LEE), DTS (VF DU COFFRET BRUCE LEE), 2.0 (VO SUR IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE 3 ET 4) 1.0 (VO DU COFFRET BRUCE LEE ET BABY CART). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEWS - DOCUMENTAIRE (SUR LE COFFRET BRUCE LEE ET IL ÉTAIT UNE FOIS EN CHINE 3 ET 4) PRÉSENTATION DES FILMS (SUR LE COFFRET BRUCE LEE ET BABY CART) FILMOGRAPHIES (SUR BABY CART) BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

Hammer chez Paramount!

(FNAC IMPORT)

(CAPTAIN KRONOS : VAMPIRE HUNTER + FRANKENSTEIN AND THE MONSTER FROM HELL)



Paramount se met à la Hammer films et exhume, avec les quelques films présents dans son catalogue, le début de la fin de la prestigieuse firme anglaise.

Frankenstein and the Monster from Hell est le 7ème et dernier Frankenstein produit par la boîte, tentative quasi-désespérée de se raccrocher à ce qui a fait sa gloire. Très logiquement, le diminué Terence Fisher se retrouve aux commandes (dirigeant certaines scènes dans une chaise roulante) et tente de renouer avec le style gothique et flamboyant des premiers films de la série, tout en se laissant aller à quelques joyeux excès sanglants, seventies obligent. Malgré tout sympathique, ce petit film apparaît néanmoins comme une conclusion légère de la plus brillante des franchises de la Hammer. À l'inverse, *Captain Kronos* tente de faire du neuf, en fusionnant le film de vampire et le swashbuckler. La réalisation de cet hybride étant confiée à l'un des créateurs de *Chapeau melon et Bottes de cuir*, autant dire que le résultat s'avère gentiment déjanté, que les formes de Caroline Munro sont agréablement mises en valeur et que le bide financier du film à l'époque ne fit qu'accroître le déclin de la Hammer. Warner s'étant décidé à sortir *Le Retour de Frankenstein*, *Dracula et les femmes* et *Une messe pour Dracula* l'année prochaine, on n'attend guère plus qu'Universal, qui détient quelques titres prestigieux dans ses archives...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : PARAMOUNT, TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 1.0 (VO NON ST) SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - BANDE ANNONCE.

SHARK ATTACK 3

DE DAVID WORTH

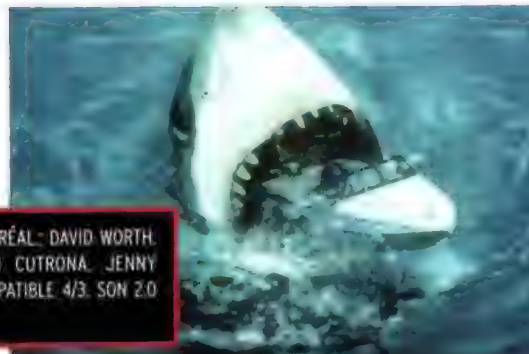


Aaahh, le petit Nu Image du mois, soit *Shark Attack 3*, ou la revanche du requin le plus Z de l'histoire du cinéma d'en bas. Rien ne va plus dans les profondeurs de la mer des Bahamas. Tout le monde se fait grignoter par un requin boulimique qu'une scientifique moins neuneu que la moyenne parvient rapidement à identifier : un Mégalodon. Seulement voilà : le scénariste ayant disparu en pleine mer et les stock-shots de mégalodons se faisant plutôt rare de nos jours, les petits futs de Nu Image sont bien embarrassés. Mais après un brainstorming intensif, tout est résolu. Les responsables s'expliquent : « Pour l'histoire, on a repiqué des plans entiers à Spielberg (la découverte de la dent, l'attaque du bateau, le trio qui part à la chasse) et pour le requin, on a fait comme d'hab' »

DVD INÉDIT DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL : DAVID WORTH. INT : JOHN BARROWMAN, RYAN CUTRONA, JENNY MCSHANE. FORMAT 1.85. 16/9 COMPATIBLE 4/3. SON 2.0 (VF). DIST : FREE DOLPHIN.

en repiquant des images tirées de documentaires animaliers. On a comblé les trous avec des images de synthèse élaborées sur l'Amstrad de mon beau-frère. Et bordel, le résultat est quand même bien plus fun que *Les Dents de la mer 3 et 4* ! ». Le pire, c'est qu'ils ont raison.

Alexandre BUSTILLO



La France se donne un genre

(TCHAO PANTIN + MONSIEUR N. + BON VOYAGE + MALÉFIQUE)

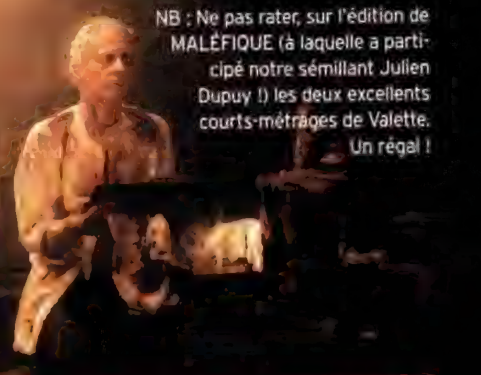


Le paradoxe français veut que ce soient les « bons élèves » prestigieux qui se fassent remarquer par leur impuissance et leur vacuité. Et cet état de fait ne relève pas forcément de carences techniques mais bien d'un manque de méthode. Si *Tchao pantin* tient toujours la route aujourd'hui, c'est avant tout à son sens des priorités qu'il le doit : Claude Berri, s'il ne s'y intéressait pas de payer son tribut à une certaine esthétique des années 80, ne perdait jamais de vue son sujet et surtout qu'il lui imprimait, collant aux besoins de l'époque, afin de livrer un polar blème sur la vengeance d'un homme brisé. Carré, efficace et sûr de lui, *Maléfique* l'est aussi assurément. Mais cette fois-ci, l'exploit est triple : il s'agit d'un premier film, le budget est riquiqui et c'est un film d'horreur en huis clos. En accumulant ainsi les difficultés, le p'tit père Valette courait droit à la cata et pourtant, il s'en sort haut la main, justement parce qu'il n'a jamais oublié qu'il tournait effectivement un film d'horreur (ça charlie !), en huis clos (plein de petites astuces pour exploiter toutes les possibilités réduites qu'offrait un décor minuscule) et avec très peu de pognon (4 mecs dans une cellule, point barre !). À côté de ça, *Monsieur N.* et *Bon voyage*, avec leur casting chargé et leur budget maousse, tapent

complètement à côté, le premier n'étant qu'une variation trop théâtrale autour de la mort de Napoléon, ampoulée par une suite de renoncements narratifs consécutifs au budget (voir le commentaire audio paraphraseur de De Caunes), et le second se présentant comme un grand film d'aventures bondissant dans la France de juin 1940 alors qu'il n'arrive jamais à dépasser le stade de la chronique brouillonne et bavarde (et ce, malgré le perfectionnisme légendaire de Rappeneau, relayé par des bonus à la gloire du bonhomme). Morale : le cinéma français est tellement empêtré dans ses préjugés à l'égard du cinéma de genre et dans un système où l'assistanat étouffe toute velléité de débrouillardise, que la révolution à venir se doit de passer par des petits projets avant d'investir avec succès le terrain du blockbuster. Patience donc...

Arnaud BORDAS

NB : Ne pas rater, sur l'édition de *MALÉFIQUE* (à laquelle a participé notre sémillant Julien Dupuy !) les deux excellents courts-métrages de Valette. Un régal !



DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PATHÉ, FILM OFFICE, STUDIO CANAL, TRANSFERTS 1.66, 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (SUR TOUS) DTS (SUR *BON VOYAGE* ET VERSION ANGLAISE DE *MONSIEUR N.*) ET 2.0 (SUR *MALÉFIQUE*). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO (SAUF SUR *TCHAO PANTIN*) - BANDE ANNONCE (SAUF SUR *MALÉFIQUE*) - MAKING OF (SAUF SUR *TCHAO PANTIN*) - DOCUMENTAIRE (SUR *TCHAO PANTIN* ET SUR *MONSIEUR N.*) - FEATURETTES (SUR *BON VOYAGE* ET *MONSIEUR N.*) - INTERVIEWS (SAUF SUR *MALÉFIQUE*) - COURTS-MÉTRAGES (SUR *MALÉFIQUE*) - GALERIE (SAUF SUR *BON VOYAGE*) - FILMOGRAPHIES (SAUF SUR *MALÉFIQUE*).

William Friedkin, urbain et sauvage

(FNAC IMPORT) (TO LIVE AND DIE IN L.A. + TRAQUÉ)

Double actu pour William Friedkin, qui voit sortir à la fois *To Live and Die in L.A.* (Police Fédérale Los Angeles) en Zone 1 et *Traqué* en Zone 2 à quelques jours d'intervalle. Adepte de l'approche documentaire dans leurs découpages amples et sans cesse directifs plus que dans leur esthétique même (radicalement différente entre les deux films), ces deux morceaux d'anthologie se rejoignent à la fois dans la démonstration sauvage de l'impact, mais aussi dans une thématique sur l'approche des deux personnages principaux (William Petersen dans l'un, Benicio Del Toro dans l'autre), tous deux inconsciemment suicidaires. Il aura fallu plusieurs passages à vide artistiques au réalisateur

(les remontages du *Sang du châtiment* et de *L'Exorciste* notamment) pour revenir à ce qu'il fait faire de mieux, à savoir l'étude de caractère poussée mêlée à un pur film de genre. Et ce *Traqué* au scénario basique est bel et bien transcédé par une mise en scène où les personnages existent avec une économie de moyens qui force le respect (le film devenant presque muet dans sa dernière demi-heure).



L'approche réaliste, cinématographiquement crédibilisée par la mise en images, est aussi au centre des deux films lorsqu'il s'agit de dépeindre l'environnement urbain ou rural

autant que les relations conflictuelles entre les personnages. On aura souvent taxé *Police Fédérale Los Angeles* de mètre étalon de l'esthétique 80's, ce qui est d'abord faux puisque le film est aussi une tentative d'exact opposé au film, mais aussi vrai puisqu'il reflète les rapports faussés entre les deux protagonistes (comme le précise Friedkin dans l'excellent docu ici présent). Ce lien sera, dans *Traqué*, tour à tour plus spirituel (à travers la religion) et ensuite plus organique (via une communion avec la nature). Rayon supplémentaires, on notera surtout une fin alternative exigée par la production sur *Police Fédérale Los Angeles* et une featurette traitant du combat au couteau sur *Traqué*. Supervisé par Tom Brown, traqueur professionnel qui a inspiré le film à William Friedkin, celle-ci revient sur la chorégraphie des combats basé sur la Kall (méthode utilisée par les forces spéciales), chorégraphie, comme le dit le réalisateur, aux antipodes de celles déréalisées provenant de Hong Kong.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FILM OFFICE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - BANDES ANNONCES - DOCUMENTAIRE - FEATURETTES - MAKING-OF - SCÈNES COUPÉES.

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VOST) ET 2.0 (VF). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNE COUPÉE - FIN ALTERNATIVE - FEATURETTES - DOCUMENTAIRE - GALERIE PHOTOS - BANDES ANNONCES.

MAROONED (FNAC IMPORT)

DE JOHN STURGES



Voguant sur le succès du programme de conquête spatial américain (le film a été réalisé en 1969), *Marooned* (Les Naufragés de l'espace chez nous) s'apparente à un film de sauvetage à l'ancienne qui accroche toujours autant le spectateur. La réalisation de Sturges, volontairement minimaliste (à des années lumière de 2001), sert au mieux les enjeux humains du récit, jouant sur une multitude de plans fixes où les acteurs attendent qu'on vienne les secourir. L'ennui ne s'installe pas pour autant puisque l'utilisation de plans serrés renforce le sentiment claustrophobique, mettant ainsi le spectateur très mal à l'aise. Mais on compte surtout sur la justesse des acteurs, Richard Crenna et Gene Hackman en tête, qui apportent beaucoup d'émotion à leur personnage. Le DVD nous offre une image et un son potables, et le film se trouve agrémenté de sous-titres français. À déplorer en revanche, l'absence totale de suppléments.

David DOUKHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : COLUMBIA. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENTS : BANDES ANNONCES.



LES NULS - L'INTÉGRULE

Trois heures de sketches, fausses pubs, bandes-annonces détournées et faux JT, c'est déjà un bon début. On rajoute à ça environ 90 mn de suppléments classés par thématiques (Jean Meyrand, Régis est un con, bêtisier) et ça commence à faire déjà beaucoup. Et pour les fans hardcore, on sort une édition limitée avec la totalité des épisodes d'*Histoires de la télévision*, soit plus de trois heures de programmes en plus et là, ça fait peut-être pas un intégrale, mais on est pas loin d'en avoir pour son argent. On se demandait pourquoi Les Nuls période télé n'avaient pas encore eu le droit aux honneurs du DVD, mais la réponse se pose là ! Le bonheur de revoir Bruno Carrette, le plaisir de rire comme des baleines aux parodies de *Platoon* et *Deux flics à Miami* ou encore la joie de découvrir des classiques qui nous avaient échappés, tout concorde pour faire de cet Intégrule un achat indispensable. Indispensable, j'ai dit !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : STUDIO CANAL VIDÉO. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0. SUPPLÉMENTS : BÉTISIER - SKETCHES SUPPLÉMENTAIRES.

THE CARS THAT ATE PARIS (FNAC IMPORT)



DE PETER WEIR

Premier long métrage de Peter Weir, *The Cars That Ate Paris* est considéré par le réalisateur lui-même comme un échec. Or, s'il est vrai qu'on peine un peu à suivre cette histoire d'accidents mystérieux qui surviennent dans la petite ville australienne de Paris, Weir fait déjà preuve de pas mal d'audaces formelles, qui annonce déjà l'auteur de *Pique-nique à Hanging Rock* et surtout de *La Dernière vague*. Reste donc un film assez corrosif émaillé d'humour noir et de séquences décalées (dont une amorce de duel dans la plus pure tradition des westerns italiens). Côté technique, on a le droit à une image propre et au son mono d'origine. À noter que le film ne dispose pas de sous-titres et que figure en bonus *The Plumber* (Le Plombier en VF), autre curiosité que Weir avait réalisé pour la télévision.

David DOUKHAN

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : HVE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 1.0 (VO NON ST). SUPPLÉMENTS (VO) : INTERVIEWS - LE LONG-MÉTRAGE *THE PLUMBER* EN 1.66 ET 1.0.



RAWHEAD REX

DE GEORGE PAVLOU

UN FILM DE MONSTRE ÉCRIT PAR CLIVE BARKER, LE PÈRE DES CÉNOBITES DE HELLRAISER ET DU CANDYMAN. MÊME S'IL N'Y A PAS RECONNU SON SCÉNARIO ET LA NOUVELLE À L'ORIGINE DU SCÉNARIO, RAWHEAD REX EST UNE ESTIMABLE SÉRIE B PORTÉE PAR DES CONVENTIONS TOUJOURS EFFICACES ET UN DÉMON PAÏEN PARTICULIÈREMENT FÉROCE...

Quand il parle de *Rawhead Rex*, Clive Barker se tasse sur lui-même, inspire profondément et ne fait pas mystère de son courroux envers les initiateurs du film et principalement envers le Britannique George Pavlou. « Je l'ai rencontré à l'occasion de *Transmutations*, dont les producteurs possédaient les droits de la nouvelle. Il m'a demandé d'écrire un scénario. Ce que j'ai fait. Reste qu'à l'écran, ne subsiste de moi que quelque chose comme six ou sept lignes. On a foutu en l'air mon manuscrit. » Ce qui n'empêche pas Clive Barker, l'année suivante, de remettre le couvert avec George Pavlou sur *Rawhead Rex*. « Le but était à l'origine de créer une anthologie de plusieurs films basés sur mes récits, la collection *Clive Barker Movies*. Bien que j'aspirais, comme pour *Transmutations* d'ailleurs, à le mettre moi-même en scène, je me suis limité à l'écriture. » En l'occurrence, l'écriture d'un scénario inspiré de l'une des nouvelles du volume 3 des *Livres de sang* de l'écrivain. En vedette, le *Rawhead Rex* justement, relique vivante d'une lointaine époque, bien avant la naissance du Christianisme. En ce temps-là, la créature, un monarque, guerroyait et, entre deux batailles, mangeait de la chair humaine. Sorti accidentellement de son sommeil millénaire par un paysan, il sévit à nouveau dans la campagne irlandaise, au dépeuplement de laquelle il contribue. Chemin faisant, le monstre tue le fils d'un professeur américain d'histoire et d'anthropologie, qui, se sentant coupable, se documente sur son ennemi pour trouver son talon d'Achille. « C'est un monstre qui sort de l'ordinaire. » déclarait George Pavlou sur le tournage. « Immédiatement, j'ai

été confronté au problème de son jeu, car le *Rawhead Rex* n'a rien d'une créature à la *Alien*. Il pense, se souvient du passé, éprouve des émotions... Il fallait donc lui donner un aspect original, apte à relayer sa personnalité et les légendes celtiques dont il est issu. Le rendre crédible n'a pas été de tout repos. Avant d'entamer le tournage, nous n'avons obtenu que deux mois de préparation. Huit semaines pendant lesquelles nous avons élaboré le monstre. Des délais particulièrement exigeants. » Surtout pour Peter Litten, déjà créateur des maquillages de *Transmutations*, désormais en charge de la fabrication du géant anthropophage qu'interprète, sous les prothèses, le géant allemand Heinrich Von Schellendorf, un acteur spécialisé dans le spot publicitaire.

Plutôt convaincant à l'écran, le démon de Clive Barker redessiné par George Pavlou. Logiquement, il constitue l'attraction principale de *Rawhead Rex* dans la grande tradition du gore, relevé d'une pointe de sexe topless et d'un nuage de théologie barbare. « *Rawhead Rex*, c'est *Les Dents de la mer* sous la terre ferme. » enchaîne le producteur Kevin Attew. « Rien de plus qu'un film de monstre dans la tradition de la série B des années 50. D'ailleurs, quoi que vous faisiez pour renouveler le genre, les fondamentaux prennent le dessus. » Une définition qui sied au film de George Pavlou, une série B effectivement, jouant à fond le jeu de l'horreur à grand renfort de visages déchirés et de têtes décollées des épaules. Traitement modeste, traitement néanmoins efficace, n'en déplaise à un Clive Barker qui escomptait un résultat plus ambitieux, moins conforme aux méthodes racoleuses d'une pro-

duction Roger Corman, façon *Les Monstres de la mer*. « Finalement, les expériences de *Transmutations* et de *Rawhead Rex* n'ont pas été si négatives. Elles m'ont appris qu'un simple scénariste débutant ne pesait pas lourd dans la balance. Au départ, je pensais m'en tirer la tête haute, contrairement à beaucoup d'autres. En fait, je me suis fait baisé comme les autres, dépossédé, volé, blousé. Ainsi, plutôt que de faire confiance à quelqu'un susceptible de me trahir, j'ai préféré tirer tous les leviers de *Hellraiser*, la rédaction du scénario et la réalisation en premier lieu. Au moins je suis sûr que, si *Hellraiser* n'est peut-être pas un bon film, c'est au moins MON film. » Indubitablement.

Surtout exploités en VHS à l'époque, *Transmutations* et *Rawhead Rex* ne permettent pas, en dépit d'un honorable retour sur investissement, à George Pavlou de s'imposer dans le genre malgré son intention, avec le second, de « redonner tout son lustre au film d'horreur britannique anéanti par l'arrêt de la production de la Hammer ». Il disparaît purement et simplement de la circulation. Jusqu'en 1993, où il commet la comédie horrifique *Little Devils : The Birth* principalement animé par l'un des héros de *West Side Story*, Russ Tamblyn. Puis re-disparition. Enfin, retour de Pavlou en 2003 avec l'annonce du projet *Carry on London*, énième avatar d'une antédiluvienne série comique à l'humour particulièrement épais.

Marc TOULLEC

VO : INÉDIT. GRANDE-BRETAGNE, 1986. RÉAL. : GEORGE PAVLOU. INT. : DAVID DUKES, KELLY PIPER, NIAL TOBIN, RONAN WILMOT, HEINRICH VON SCHELLENDORF... FORMAT : 1.75 COMPATIBLE 16/9. SON : 1.0 (VF ET VO). PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES



NOUVEAU

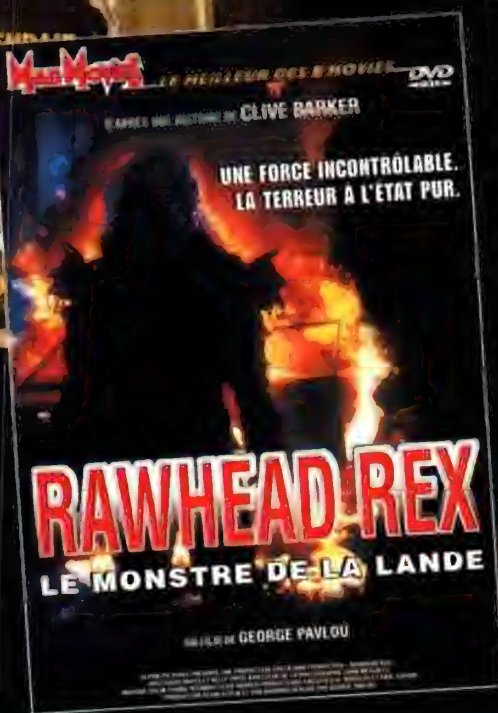
LE PACK MAG + DVD

le magazine Mad Movies



1 film fantastique en DVD

Collection "Le meilleur des B' Movies"



Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la collection **Le meilleur des B' Movies**.
Ce mois-ci, le film "Rawhead Rex", réalisé par George Pavlou d'après une des histoires les plus terrifiantes de Clive Barker (Hellraiser, Cabal, Le Maître des illusions), qu'il a lui-même adapté pour le cinéma. Un monstre colossal pour une histoire de vengeance ponctuée de scènes gore.

Le pack Mad Movies 160 + le film en DVD Rawhead Rex est en vente chez votre marchand de journaux.

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM COMPLET EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ☐ par chèque bancaire (**Eurochèques non acceptés**) ☐ par carte bancaire ☐ par mandat

☐ **Oui**, je m'abonne pour **1 an** (11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection inédite "Le meilleur des B' Movies") :
92 € * (participation aux frais de traitement et d'envoi inclus), au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)

Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° _____ de Mad Movies et/ou le(s) n° _____ d'Impact.

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

Date et signature obligatoires : _____
Date d'expiration : _____ Mois / Année

*Offre valable pour la France et l'Union européenne seulement, par voie de surface.
Tarifs pour les DOM-TOM et l'étranger par avion : 125 € par chèque ou carte bancaire

☐ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case»

Examen de pilote

RETOUR SUR QUELQUES SÉRIES PHARES QUE NOUS N'AVONS PAS ENCORE EU LE TEMPS DE TRAITER. OUBLI RÉPARÉ...

Karen Sisco

Diffusée sur le Network ABC depuis le 1er octobre, et désormais en attente de diffusion (une news est tombée comme quoi la chaîne suspendait la série jusqu'à mars 2004), *Karen Sisco* est sans conteste une des meilleures, voire LA meilleure nouvelle série du Fall Schedule 2003. Adaptée du célèbre *Hors d'atteinte* de Steven Soderbergh, et reprenant la majorité des personnages créés par Elmore Leonard, *Karen Sisco* suit les péripéties criminelles d'une jeune Marshall de Miami (incarnée par la sublimissime Carla Gugino qui, étonnamment, le fait presque mieux que J-Lo dans le rôle !), sexy en diable mais sexuellement déçue, intelligente mais parfois maladroite, tenace et fragile à la fois. Une femme hors du commun, d'une complexité rare dans un show télévisé, et dont la nature ambivalente (propre à tout personnage en perpétuelle quête de soi-même) rend ses imbroglios amoureux tout aussi tortueux que son rapport à ses supérieurs (dont ce gros bourrin de Bill Duke, qui joue ici son boss direct, bougon donc attendrissant). Mais si la vie n'est pas un long fleuve tranquille pour celle qui aime à se faire passer pour une femme fatale (le show joue à fond de cette apparence, par le look volontairement aguicheur du personnage mais aussi par une mise en scène parfois « publicitaire » appuyant avec une outrance ironique la ritualisation graphique de la vamp), l'atmosphère du la

série est loin d'être désenchantée. Fidèle à l'humour tantôt caustique tantôt absurde de Leonard, *Karen Sisco* est une série bien moins préoccupée par ses enjeux narratifs (en tout cas dans les premiers épisodes) que par l'évolution cocasse de ses personnages. Le pilote est à ce titre flagrant, ne s'embarrassant que très peu de sa structure policière, pour se concentrer sur les multiples facettes de Karen (superbe scène que celle d'un rencard raté où, face aux questions morbides de son interlocuteur, elle confesse son besoin d'amour) et celles de son entourage, qu'il s'agisse de son père facétieux (le grand Robert Forster !) ou d'un criminel (aux dialogues inspirés) qui la manipule. Bref, une série qui, à l'aune de ses personnages, a tout pour évoluer de façon captivante, en espérant juste que les éléments d'intrigue qui leur sont périphériques deviennent un peu moins factuels. Mais bien sûr, encore faut-il qu'ABC tienne ses promesses et ne sacrifie pas une nouvelle fois un excellent show à l'autel d'une rentabilité meurtrière...



24 heures chrono (saison 3)

(ATTENTION MINI SPOILERS !)

Comme nous vous l'indiquions récemment, cette saison se situe 3 ans après la précédente et se focalise sur une attaque biologique orchestrée par le frère d'un trafiquant de drogue (Salazar, incarné par le très fun Joaquim De Almeida) arrêté par Jack Bauer après que ce dernier ait été en couverture dans son cartel pendant six mois. Contrairement aux premières saisons, *24* ne commence pas sur les chapeaux de roue. Loin s'en faut ! Les deux premiers épisodes font même très peur, avec leur rythme languissant, leurs développements psychologiques tout pourris (la relation de Kim avec le collègue de Bauer, la relation niaise entre Michelle et Tony, la nouvelle secrétaire bizarre et les traîtres potentiels

de service...). Le pire reste néanmoins la mise en scène, encore plus normative que sur la saison 2 (celle-ci ayant déjà relégué aux oubliettes les expérimentations visuelles de Stephen Hopkins sur la saison 1), se contentant des cadrages tremblotants de rigueur et d'une prise en compte de l'espace réduite aux longues focales. Au regard des quelques révélations intéressantes à partir de l'épisode 7, le dernier en date que nous ayons vu (on est quand même loin des enjeux monstrueux de la saison 2) et un épisode 5 particulièrement jouissif (dans une prison, façon



Tueurs nés !), on peut espérer que les producteurs ont enfin compris qu'il ne fallait peut-être pas griller leurs cartouches trop vite, afin d'éviter un relâchement narratif à partir des épisodes 14-15 comme ce fut le cas pour les deux premières saisons. Bien sûr, on en reparlera dès qu'on sera arrivé au bout.

NEWS

● On voulait en parler mais le pilote était si nul qu'on a laissé tomber l'idée. Sorte de *Roméo et Juliette* dans l'industrie du porno. Skins, série produite par le nabab Bruckheimer, est un monument de racolage gratuit. Aussi naïf et bien-pensant dans son propos (sous des airs de fausse provocation pour ados) que complètement défilé dans sa mise en scène (utiliser un

effet « bullet time » pour montrer un garçon jetant ses clés à une compagne ? Portnawok !), voilà une série bien minable qui n'aura duré que quelques épisodes, le temps que la Fox l'annule pour cause d'audience limitée.

● En raison des véritables records de l'édition collector et des excellents taux d'audience d'une version de

4 heures diffusée sur son réseau, USA Network envisage une série basée sur l'univers du *Scarface* de De Palma. Ça va jouer à la vache ?

● Stephen King écrit et produit *Kingdom Hospital*, un show basé sur la série danoise de Lars Von Trier, *The Kingdom*, qui sera diffusé sur ABC le 3 mars 2004.

● Les créateurs de *La Malédiction*, David Seltzer et Gavin Polone, préparent une mini-série de 6 à 8 heures pour NBC qui chroniquerait les événements menant à l'Apocalypse. Prévue pour l'été 2004.

● Le projet d'une série télé basée sur l'univers du futur *Yan Helsing* et déjà à l'étude. Son titre : *Transylvanie* !

Hors-série  HOME-CINÉMA

DVD
MANIA

DVD MANIA

L'ULTIME PASSION DU CINÉMA

L'ANNÉE DU DVD

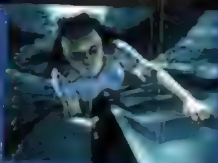


S'ÉQUIPER
LE HOME CINÉMA
POUR TOUS LES BUDGETS

M 04458-5 H-F: 5,95 € - RD



DOM 7 € - BEL 6,80 € - CH 11,5 €
CAN 11,5 \$ CAN - GR 6,80 € - ITA 6,80 €



AVEC KAENA
UNE PS2 À GAGNER

Tueurs nés

CE MOIS-CI, PEU DE JEUX MAIS DES JEUX EXTRÊMES, DONT LA QUALITÉ NE SUPPORTE PAS LA DEMI-MESURE. ENTRE PLOMBIERS MIGNONS TOUT PLEIN ET PSYCHOPATHES BONS POUR L'ASILE, À VOUS DE CHOISIR...



Manhunt ROCKSTAR GAMES, PS2

Quasiment aucune publicité, des communiqués de presse au comptegouttes, des médias qui n'en parlent qu'à demi-mot, une presse spécialisée ne sachant pas vraiment comment se positionner face à un produit dont elle perçoit la dimension polémique sans pour autant en appréhender les intentions, mais surtout un concept en apparence si barbare qu'il cherche de toute évidence la controverse : décidément, **Manhunt** est l'OVNI vidéo ludique du moment. Développé par les créateurs du jouissif **GTA Vice City**, ce titre glauque et ultraviolent n'a pourtant rien à voir avec le concept où combien bourrin du « Tony Montana-Like », et se pose clairement comme un jeu d'infiltration linéaire, à la logique scénaristique minimaliste, dont les nombreux défauts en termes de gameplay sont compensés par un propos pour le moins audacieux, volontairement ambigu, mais qui pourtant ne cache pas son désenchantement critique. Véritable jeu-concept, **Manhunt** vous met dans la peau d'un condamné à mort rasé, qui échappe à la chaise électrique de justice et qui devient le cobaye d'un snuff movie hardcore, si parfaitement orchestré que sa ressemblance avec une émission télé est fortuite (façon **Running Man**, ou **Le Prix du danger**, sans public et en bien plus trash !). Votre but (et accessoirement la seule ligne scénaristique indiquée) est de traverser une cité en ruines, quadrillée

de caméras de surveillance, et regorgeant de psychopathes ultraviolents qu'il vous faudra tuer de la façon la plus dégueulasse possible pour survivre. Dans des décors de caves poisseuses, dans des ruelles aux murs maculés de sang, au centre de rings grillagés où la rouille se mêle à l'hémoglobine, vous utiliserez des sacs plastique, des bouts de verre ou des battes de baseball pour : 1) buter vos ennemis dans le dos (même logique que dans **Hitman**), 2) tenter de prolonger leur agonie par un acte barbare dont la durée dépend de votre adresse (sic), 3) assister ensuite au montage racoleur glorifiant votre puissance meurtrière, en subissant la voix off du « Director », créateur du Snuff, qui vous félicite ou vous invective si vos tueries ne sont pas assez spectaculaires !

A priori, on pourrait comprendre pourquoi le jeu a été interdit en Nouvelle-Zélande, et la raison pour laquelle ses distributeurs français font profil bas (y'a toujours les réacs de Familles de France dans le coin !). Sauf que, non content d'être le jeu le plus glauque jamais réalisé, **Manhunt** est aussi le seul avec **Metal Gear 2** (auquel il emprunte, sans l'égaliser, une partie de son gameplay) à placer le spectateur dans une double position inconfortable : questionnant son éthique vacillante : acteur d'une barbarie dont la qualité d'exécution garantit la survie (et le plaisir de jeu !), mais aussi spectateur de ses propres agissements monstrueux ! Impossible, de facto, de ne pas y

voir une vision totalement dégoûtée des dérives de la Real TV comme un second degré salvateur, stigmatisant les mécanismes d'une mise en scène complaisante, dès lors que tout le jeu est perçu à travers le prisme d'une image vidéo (dominant au rendu graphique un look **Videodrome** approprié), que chaque meurtre a droit à un montage synopé tout droit sorti de **Rollerball** et que votre Dents ex machina étale son obsession d'une violence gratuite comme garantie d'un bon audimat. Alors, non, **Manhunt** n'est pas cet objet pervers à la provocation pré-pubère. Il utilise les images (profondément nihilistes) qu'il condamne pour se poser en mise en garde subversive, et ce au sein d'un médium surveillé dont il fait voler en éclat les fondements institutionnels. Le jeu vidéo vient d'entrer violemment dans son âge adulte...

La Game Boy Advance dicte sa loi !

On n'en parle pas souvent, et pourtant la Game Boy Advance est, avec la PlayStation 2, la console qui a vu passer le plus grand nombre de licences en ces fêtes de fin d'année. Bien entendu, on pourra toujours lui reprocher d'être le support idéal au mieux de la continuité au pire de la redondance, enchaînant les adaptations de titres Super N64 et les séquençages de sagas qui se ressemblent portés sur leurs lauriers. Mais peut-être cette tendance s'affirme-t-elle parce qu'il est difficile d'y berner, par quelque artifice graphique, le joueur peu regardant. Sur Game Boy, les effets visuels foisonnants ne peuvent pas pallier un manque de profondeur du gameplay. La réussite de vieux titres (**Super Mario Advance 3** ou **4** en sont les meilleurs exemples) permet d'offrir au joueur nouvelle génération bien ouais, nous en les avait déjà terminés sur les vieilles 8 et 16 bits ! des jeux qui ont fait leur preuves (**Super Mario 3** a quand même été le plus vendu de toute la saga) et qui proposent une profondeur inégalée pour un coût d'adaptation que la création d'un nouveau titre ne saurait soutenir. Des jeux comme **Advance Wars 2** ou **Golden Sun 2** participent

de cette même logique. Aussi fun et brillants soient-ils, ils se contentent d'amortir les coûts de production de leurs aînés en n'apportant que (très) peu d'innovations. Mais comme Nintendo sait toujours assener des coups de masse quand on doute un tant soit peu des bienfaits de sa stratégie, deux titres géniaux débarquent pour bien faire comprendre qu'innovation il y a quand même ! la majorité des autres titres capitalisent sur des acquis. Tout d'abord l'impressionnant **Final Fantasy Tactics**, spin off du meilleur jeu de Squaresoft (pas de discussion possible !), et sans doute l'un des plus riches jamais proposés en termes de gestion et de durée de vie sur GBA (même si on peut lui reprocher quelques lourdeurs de gameplay, comme l'absence d'indication des caractéristiques lors du changement d'équipement, qui le rendent par instants moins fun qu'un **Advance Wars 2** orienté arcade !). Ensuite, **Mario et Luigi**, sorte d'action/RPG à l'inventivité constante

qui, à l'instar de **Windwaker**, poursuit cette tendance qu'a Nintendo à explorer sa propre histoire, ici via une autopsie hilarante des origines de Mario (musiques retravaillées, niveaux ultra référentiels, bad guys de légende), tout en proposant un gameplay original. Vous devez en effet gérer, avec un maximum d'adresse, l'interdépendance entre Mario et Luigi, en particulier lors de combats intenses où des éléments classiques de RPG (tour par tour, attaques combinées, combos) se mêlent à des notions typiques de plates-formes (sauts pour éviter les attaques ennemies, combinaison de touches rapides pour effectuer un mouvement spécial, etc.). Encore une preuve des efforts d'expérimentation constants de la firme japonaise, la seule sans doute à concentrer tous ses efforts sur le gameplay, comme substantifique moelle du jeu vidéo...



UNCUT MOVIES

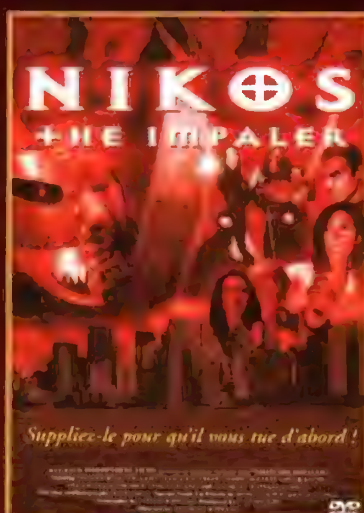
présente

LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !



Le tueur le plus pervers de toute l'histoire du cinéma est de retour pour de nouvelles et sanglantes aventures. Plus gore et encore plus sexe que les deux premiers FANTOM KILER réunis. FANTOM KILER 3 comblera de terreur tous les fans de la série ! DVD

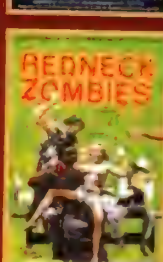
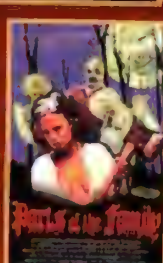
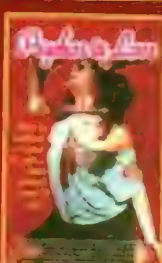
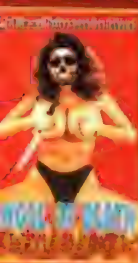
ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES



Andreas Schnaas, le maître incontesté du cinéma gore allemand délivre avec NIKOS THE IMPALER l'une de ses œuvres les plus déjantées. Doté d'un casting époustouffant composé de Felissa Rose (Sleepaway Camp), Tina Krause (Psycho Sisters) et Lloyd Kaufman (Parts of the Family), NIKOS THE IMPALER s'annonce comme l'un des films les plus gore de la décennie ! DVD

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

www.uncutmovies.fr



Bon de commande à retourner à : **UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS**

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 20 € la cassette VHS (SECAM) - OFFRE SPÉCIALE : 26 € le DVD (PAL/Zone 2)

FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 1 à 3 articles - 5 € ; 4 articles et plus - PORT GRATUIT !

PSYCHO SISTERS
BACK FROM THE DEAD
BLACK PAST
FANTOM KILER 2*
TERROR TOONS
FANTOM KILER 3* (DVD)

☐ THE DEAD NEXT DOOR
☐ THE BURNING MOON
☐ PSYCHOS IN LOVE
☐ FLESH EATING MOTHERS
☐ UNKNOWN BEYOND (DVD)
☐ NIKOS THE IMPALER (DVD)

☐ THE NECRO FILES*
☐ REDNECK ZOMBIES
☐ FANTOM KILER*
☐ THE DARKNESS BEYOND
☐ DEATH FACTORY (DVD)

☐ PREMUTOS
☐ SCRAPBOOK*
☐ PARTS OF THE FAMILY
☐ DEMONIUM
☐ UNHINGED (DVD)

☐ INFANTRY OF DOOM
☐ ANGEL OF DEATH*
☐ SKINNED ALIVE
☐ I PISS ON YOUR GRAVE**
☐ THE SHUNNED HOUSE (DVD)

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de

€ par ☐ chèque ou ☐ mandat cash à l'ordre de **UNCUT MOVIES**.

Prénom :

nom :

adresse :

code Postal :

Ville :

Déconseillé : *aux moins de 16 ans - **aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites.

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Entre épique et fantastique

La chevalerie à travers les âges

L'événement de cette fin d'année, c'est bien sûr l'ultime opus du score de Howard Shore pour la trilogie de l'Anneau avec **The Return of the King** (Reprise). Écoulé avant d'avoir vu le film, l'album déconcerte par son atmosphère grondante, définie par une ouverture bucolique qui s'assombrit brusquement, et l'absence de pleines reprises des thèmes des scores précédents. Mais une fois les images digérées, il



s'impose comme le plus impressionnant des trois. Le thème du Gondor (introduit discrètement dans **La Communauté** via Boromir) s'y déploie avec majesté et prolonge les accents chevaleresques de celui du Rohan (soit dit en passant très inspiré par le **Robin & Marian** de Barry) : son explosion à la fin de « The White Tree » est un des passages les plus exaltants de la trilogie et se répercute dans des envolées épiques écrasantes. D'une richesse considérable, le travail sur les harmonies et les orchestrations s'illumine d'une émotion toute celtique, que ce soit à travers la flûte de James Galway ou les chants entonnés par Billy Boyd et Viggo Mortensen. Et si Shore s'aventure parfois sur des territoires à la dissonance brutale, c'est pour mieux emplir sa partition d'une profonde mélancolie dans son parcours final, annoncée par des interludes follement romantiques auxquels fait écho une chanson interprétée par Annie Lennox que n'aurait pas renié le regretté Michael Kamen. L'édition limitée du CD est complétée par un DVD avec un documentaire où l'on voit l'enregistrement du score se dérouler dans une ambiance studieuse et passionnée (Shore s'y explique vêtu d'un peignoir et tout le monde arbore un sourire de Hobbit bourré), avec en bonus la première version de la chanson du générique de fin (qui a bien fait de rester inédite) et des galeries sur fond musical. En attendant l'intégrale de la musique de la trilogie, qui doit sortir courant 2004 (et la symphonie qu'en a tiré Shore), voilà donc un album à la fois frustrant (il manque des morceaux fabuleux) et d'une splendeur bouleversante. Et **Le Seigneur des anneaux** de se voir couronné plus belle musique de film jamais composée...

Attendu au tournant sur **The Last Samurai** (Elektra) qu'il avait annoncé comme un « *Gladiator au Japon* », Hans Zimmer bluffe tout le monde avec ce qui est sans nul doute sa partition la plus inspirée depuis **La Ligne rouge**. Retrouvant les accents asiatiques de **Rangoon** et de **Pearl Harbor** (soit le meilleur de ce dernier), il s'attarde sur un thème romantique à la fois paisible



et tourmenté, qui évolue en fonction du cheminement intérieur de l'officier joué par Tom Cruise (voir comment la structure occidentale de l'écriture est peu à peu modifiée pour épouser celle de la musique japonaise). Il accomplit d'autre part un travail phénoménal sur les percussions, et livre un morceau héroïque d'anthologie scandé par les clameurs des samouraïs chargeant l'ennemi. En résultat un album magnifique, qui incite à une profonde méditation autant qu'à la férocité guerrière. Le Bushido a trouvé sa musique !

L'affaire **Timeline** ayant fait grand bruit (le score médiéval de Goldsmith remplacé par celui, plus bourrin, du newcomer Brian Tyler), on n'attendra pas la sortie du film en France (courant 2004) pour parler du résultat, édité par Varèse Sarabande. Une chose est certaine : si l'on ignorait que Goldsmith avait écrit pour le film, tout le monde aurait trouvé celui de Tyler génial, d'autant qu'il résume toutes les aptitudes dont il a fait preuve par le passé (on retrouve la violence de **Nuits de terreur** et le souffle des **Enfants de Dune**). Problème : la musique n'a effectivement rien de moyenâgeux (ou alors faut vraiment y croire très fort), et seul le love theme revêt des atours qui pourraient évoquer l'amour courtois. Cela dit, niveau action, c'est vraiment excellent (mais c'est dû aux orchestrations plus qu'aux thèmes, gentiment épiques mais peu mis en valeur). On a même



droit à un passage qui justifie à lui seul l'achat de l'album, où est introduit un thème martial crépusculaire qui débouche sur une envolée héroïque éclatante (« Galvanize the troops/Battle of La Roque »). Construit sur un rythme tellement intense qu'il finit par éreinter, **Timeline** fait donc partie de ces scores très bien troussés qui s'écoulent avec grand plaisir tout en étant purement fonctionnels.

Des aliénés aux aliens

D'un côté, nous avons Steve Jablonsky (un gars de chez Media Ventures), qui essaie avec **The Texas Chainsaw Massacre** (La-La-Land) de faire sonner ses synthés comme un orchestre. De l'autre, on a John Otman, qui livre un score orchestral qui sonne comme du synthé avec **Gothika** (Varèse Sarabande). Du coup, si **Texas** possède une densité absente de **Gothika**, Otman se contente d'aligner ses marques de fabrique, lesquelles correspondent malheureusement aux clichés véhiculés par une tonne de musiques de films d'horreur : faux chœurs angéliques, violons qui n'en finissent plus de pizzicater et de grimper crescendo, brusques sursauts cacophoniques... Même si on est un cran au-dessus de la moyenne en termes d'écriture, tout cela est bien pauvre. Par contre,



sans être à tomber par terre, le travail de Jablonsky a le mérite d'être ambitieux et de se détacher des exercices habituels du genre : ses ambiances glauques et ses éclairs pastoraux, aux sonorités très fouillées, s'articulent autour d'un réel apport thématique, via des motifs récurrents qui permettent à la musique de rester imprévisible mais jamais ennuyeuse : il n'est d'ailleurs pas interdit de la comparer aux premiers essais de Chris Young. La surprise du mois nous vient du petit écran avec le score de **Taken** (Varèse Sarabande), la série produite par Spielberg, intitulée chez nous **Disparition**. Inspirée par **Rencontres du 3e type**, elle aurait pu bénéficier d'une musique de Williams. Et lorsqu'on écoute le CD sans regarder le nom du compositeur, c'est à s'y tromper : mélodies généreuses dans le plus pur style Americana, passages d'action complexes où les thèmes sont déstructurés et re-développés avec astuce et énergie, escapades atonales et féériques, le tout exécuté par un orchestre de taille réduite tellement bien enregistré qu'il sonne comme un grand. La dame responsable de ce petit bijou a pour nom Laura Karpman (la série **Odyssey 5**) et risque fort de faire reparler d'elle.



NEWS

- La célèbre (et le seul) magasin parisien spécialisé en musique de film, **CineMusique**, vient d'ouvrir un site internet où vous pouvez commander tous les films de leur catalogue **CineMusique**. <http://www.cinemusique.com/>

- D'autre part, le mardi 13 janvier à 20h30 à la mairie du 13e arrondissement de Paris, se tiendra un concert de musique de films joué par l'Orchestre Cinématographique de Paris. Au programme : **Ben-Hur**, **Braveheart**, **Indiana Jones**, **Apollo 13**, **Le Seigneur des anneaux**, **Star Wars**, **E.T.**, **Mission**... Billets et réservations au 01 47 20 04 15 et sur <http://www.musique-et-tel.com/>

- Après avoir été annoncé James Newton Howard finalement Rachel Portman et Eric Serra qui se chargeront de la musique de **The Passion of Christ** de Mel Gibson. Quant au **Alexander** d'Oliver Stone, il méritera le recours de Vangelis à la musique de film, tandis que Hans Zimmer se charge de **Kingdom of Heaven** de Ridley Scott. Certes, Vangelis est grec, comme Alexandre le Grand et Stéphane Moissais, mais aussi comme Basil Poledouris, choix idéal pour un tel projet... Que l'Olympe soit névrosé dans les torrents de larmes de rage, nom de Zeus !

YIU - premières missions : L'Armée des néo-déchets

TÉHY, VAX, J.M. VEE - SOLEIL - 48 PAGES - 12,50 €

La sortie du one shot *L'Armée des néo-déchets* constitue une bonne occasion de revenir sur l'excellente saga *Yiu*, tentative réussie de cyber-punk à la française. Dans un futur pré-apocalyptique ravagé par les guerres et dans un monde régi par une dictature œcuménique internationale regroupant les plus grandes religions, *Yiu* est une tueuse travaillant pour le compte du pouvoir. Ses primes lui servent en réalité à constituer un pécule qui lui permettra de payer une opération de la dernière chance pour son petit frère gravement malade. Inscris dans un univers inquiétant, où le fanatisme religieux et le mondialisme ont fait cause commune, *Yiu* ne raconte en fait rien d'autre que l'avènement de l'Antéchrist (une créature maléfique engendrée génétiquement) et la fin du monde. Mais ce contexte, même s'il est richement pensé et traité, n'est finalement qu'un prétexte pour verser dans le bourrinage survolté, les gunfights, les explosions en série et les scènes d'action complexes s'étalant sur des pages entières et *Yiu* prenant du coup l'allure d'un actionner dessiné dont l'absence d'états d'âme fait plaisir à voir dans le paysage de la bédé française. Par sa manière d'exploser les cadres traditionnels et de chorégraphier l'action, *Yiu* rejoint les quelques bédés actuelles qui se plaisent à faire fusionner les esthétiques respectives du cinéma et de la bande dessinée. Quant à *L'Armée des néo-déchets*, il s'agit d'un récit complet qui marque les débuts d'une série parallèle racontant les premières missions de *Yiu*. Visuellement moins impressionnant que la série-mère, ce one shot est tout de même porté par un scénario intéressant et des dessins dynamiques, dus, non pas à Guenet, le dessinateur attiré de la saga, mais au débutant Vax (alias « Vince le tombeur », un pote de lycée que j'ai pas vu depuis un bon moment ! Salut Vincent et bravo pour le boulot abattu !). Bref, c'est français et ça dénote correctement, alors ne vous privez pas...



INTERVIEW TÉHY - CONCEPTEUR ET CO-SCÉNARISTE

NÉ EN 1966 ET FORMÉ À L'ÉCOLE DE BANDE DESSINÉE D'ANGOULÊME, TÉHY (ÉGALEMENT CONNU SOUS LE NOM DE JIM) A DERRIÈRE LUI UNE CARRIÈRE DE STORY BOARDEUR POUR DES DESSINS ANIMÉS, DE RÉALISATEUR DE COURTS-MÉTRAGES (GEORGE LE FILM, GROSSE DÉCONNADE DE FAN SUR LUCAS, CHRONIQUÉE DANS LA RUBRIQUE MAD IN FRANCE DE NOTRE N°141) ET DE SCÉNARISTE DE BÉDÉS HUMORISTIQUES À SUCCÈS (TOUS LES DÉFAUTS DES MECS, TOUT CE QUI FAIT RÂÂÂLER LES NANAS...). DEPUIS QUELQUES ANNÉES, IL SE CONSACRE À CE GROS MORCEAU DE BRAVOURE SF QU'EST LA SAGA YIU.

On sent que *Yiu* est une bédé qui charrie un nombre assez important de références (littérature cyber-punk, manga, cinéma SF...).

C'est clair. Cela dit, quand nous avons conçu la saga, nous pensions plus en termes de cinéma qu'en termes de bande dessinée, même si on est des gros fans de manga et de comic book. On voulait faire en bédé le film que l'on rêvait de voir et c'est pour ça que *Yiu* ressemble beau-

coup à un story-board. En même temps, on a pu faire ce qu'on voulait et on pouvait exploiter à fond toutes les possibilités qu'offre un univers aussi sombre, où tout va aller de plus en plus mal. Vu qu'on avait carte blanche, cela nous a permis d'évacuer toutes les frustrations occasionnées par la vision de certains films, où l'on sent trop les concessions, les tractations avec le producteur. C'est un des grands avantages de la bande dessinée. Là, on s'est même amusé à chahuter les conventions : ainsi, dans le troisième tome, le personnage du Docteur Agoya est un petit gros rigolo qui apparaît comme le faire-valoir comique de l'héroïne pendant quelques pages avant de se faire flinguer brusquement.

Sinon, les références viennent d'un peu partout, d'*Akira* bien sûr, de *L'Empire contre-attaque*,

où j'apprécie cette manière de présenter les personnages dans l'action, et bien d'autres encore. *Matrix* est également venu se greffer là-dessus en cours de projet, car nous travaillons sur *Yiu* depuis une dizaine d'années maintenant. Y'a aussi un petit côté Snake Plissken dans le personnage de *Yiu*, dans sa façon d'obéir aux missions qu'on lui donne tout en rechignant.

Cet aspect du personnage est

d'ailleurs encore plus flagrant dans la série des one shots.

Particulièrement dans la saga, lorsqu'on prend du recul sur l'histoire, on s'aperçoit finalement que chaque album ne raconte que deux ou trois scènes importantes. Vous semblez affectionner le sur-découpage, de manière à dilater les scènes d'action. C'est quelque chose que l'on voit peu dans la bédé française...

Oui, déjà le format de 70 pages nous permet clairement d'y aller de fond, de nous attarder sur les scènes spectaculaires en les faisant péter sur deux pages. Le one shot est un format plus court sous forme de récit complet, donc on ne peut pas s'y permettre des libertés formelles aussi audacieuses que dans la saga. Le but du one shot, c'est de raconter des histoires parallèles qui complètent le personnage tout en permettant d'aborder des thèmes différents, comme le trafic d'organes dans *L'Armée des néo-déchets*. Après, pour ce qui est du découpage, c'est vrai que ce qu'on voulait privilégier à la base, c'était l'action pure. C'est un vrai plaisir de gamin qu'on a eu à concevoir des pages entières d'action, pratiquement sans dialogues. Le tome 7, qui terminera la saga et qui racontera la fin du monde, devrait normalement comporter des doubles pages dépliantes où s'étaleront donc sur quatre pages des scènes de destruction gigantesques. Maintenant, ça ne veut pas dire qu'on a négligé le fond : moi, je suis un peu de la vieille école en matière de scénario, j'aime bien les structures narratives où l'on place des éléments qui prendront leur importance plus tard dans l'histoire. J'ai fait ça avec le « spider », l'arme secrète de *Yiu*, dont on découvre les pouvoirs au fur et à mesure de ses utilisations.

Par rapport au contexte mystico-religieux, vous vous êtes documenté ?

Nous sommes deux sur le scénario : J.M. Vee et moi. J.M., c'est un ami d'enfance. C'est lui la grosse tête, celui qui s'occupe de tout le côté religieux, de la documentation, il est très féru de tout ça. Moi, je prends en charge toute la partie action et caractérisation des personnages. Bref, dès que c'est intelligent, c'est du J.M. Dee, et dès que c'est pas très intelligent, c'est moi ! (rires)

Vous avez un projet de long-métrage *Yiu* en animation de synthèse ?

Oui, mais c'est très difficile de monter ça, d'une part parce qu'on est en France et d'autre part parce que l'animation 3D réaliste a encore de gros progrès à faire. Regardez *Final Fantasy* ou *Kaena...* Il n'y a que la 3D humoristique qui s'en sort pour l'instant. Bon, en même temps, on est pas si impatient que ça, ou en tout cas plus maintenant. À une époque, on en discutait beaucoup, on avait même conçu une petite démo, mais rien n'a abouti parce qu'on ne connaît pas de producteurs réellement intéressés. Par exemple, la bédé étant publiée actuellement dans la revue américaine *Heavy Metal*, dans une très bonne traduction, il y a quelque temps, on a eu un contact avec un gars d'ILM, qui semblait intéressé mais qui n'a pas donné suite. Donc, dans l'immédiat, on se concentre avant tout sur la bédé et on prépare la sortie du tome 4 pour le printemps.

Propos recueillis par Arnaud BORDAS



COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES



29 Avoriaz 1984 / *Brainstorm* / *X-Tro* / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

30 La Compagnie des Loups / *Dune* / *Greystoke* / *Rocky Horror*



31 House / *Hitchhicks* (suite) / int. Steve Miner, Sean S. Cunningham, Sergio Martino...

32 From Beyond / *L'invasion Vient de Mars* / *Poivre et Sel* / *Les Contes de la Mère Type* / «La préhistoire du



33 Running Man / *Heilraiser* / *Hidden* / *Prince des Ténèbres* / «Les films de Carpenter» / int. Donald Pleasence...

34 «Zombies Story» / *Elmer* / *Aux Frontières de l'Aube* / int. Kathryn Bigelow, Frank Henenlotter...



35 Avoriaz 1990 / *Simetierre* / *Leviathan* / *Society* / *Re-Animator 2* / *Halloween 4*...

36 «Dossier Frankenstein» / *Cabal* / *Freddy TV* / *Basket Case 2* / *Frankenhooker*...



37 *Evil Dead 3* / *Rocketeer* / *Freddy 6* / *Heilraiser 3* / T2...

38 Avoriaz 1992 / *Tetsuo 1 & 2* / *Freddy 6* / *Le Sous-sol de la Peur*...

39 Le Festin Nu / *Hook* / *Brain Dead* /



40 Gérardmer 1994 / *Evil Dead 3* / *L'Ange de la Folie* / Brian Yuzna...

41 Dossier: «Loup-Garoux» / *Wolf* / *Tous les Hurlements* / *Body Melt*...



100 SPECIAL N°100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES. *X-Files* / *Toy Story*...

101 *Independence Day* / *Une Nuit en Enfer* / *Neonally* / *Creations*...



111 Gérardmer 1998 / *Starship Troopers* / *Postman* / *Souviens-toi... l'été Dernier*...

112 *Vampires* / *Gattaca* / *Le Loup-garou de Paris* / *Dark City* / *Halloween 6*...



Picture Show / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 *Gremlins* / *Phenomena* / *2001* : *L'Odyssée de l'Espace* / «Le Psycho-Killer» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...



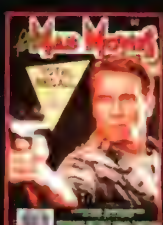
43 Dossier Aliens / *Critters* / Les aventures de Jack Burton / «Les extra-terrestres au cinéma»...

44 Massacre à la Tronçonneuse 2 / *Le Jour des Morts-vivants* / *Evil Dead* / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horribles-comiques»...



44 *Massacre à la Tronçonneuse 2* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Evil Dead* / *Le Prisonnier* / Stephen King / Klaus Kinski / «Les films horribles-comiques»...

45 Avoriaz 1987 / *La Mousse* / *From Beyond* / *Jason le Mort-vivant* / int. Stuart Gordon...



46 *King Kong 2* / *Street Trash* / *Démons 2* / *L'Exorciste* / «Les singes géants au cinéma»...

47 *Evil Dead 2* / *Freddy 3* / *Indiana Jones* / *Le Sixième Sens* / int. Michael Mann, Lloyd Kaufman...



48 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

49 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



50 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

51 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



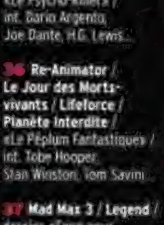
52 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

53 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



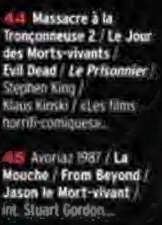
54 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

55 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



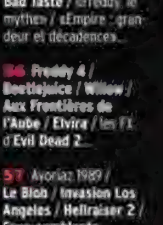
56 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

57 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



58 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

59 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



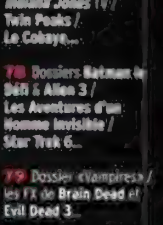
60 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

61 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



62 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

63 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



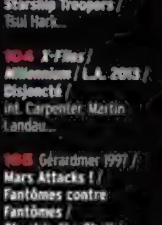
64 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

65 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



66 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

67 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



68 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

69 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



70 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

71 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



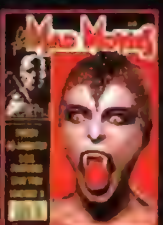
72 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

73 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



74 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

75 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



76 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

77 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



78 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

79 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



80 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

81 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



82 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

83 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



84 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

85 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



86 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

87 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



88 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

89 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



90 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

91 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



92 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

93 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



94 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

95 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



96 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

97 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



98 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

99 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



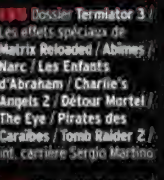
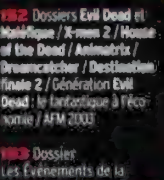
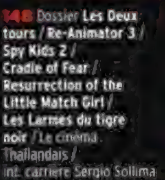
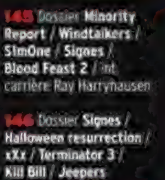
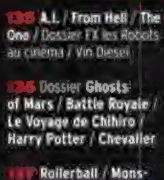
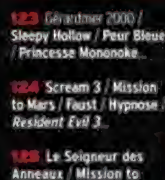
100 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

101 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



102 *Re-Animator* / *Le Jour des Morts-vivants* / *Lifeforce* / *Planète Interdite* / «La Pépinière Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

103 *Mad Max 3* / *Legend* / dossier «Sang pour sang» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggiero Rodolfo...



DVD zone 2 et zone 1 à prix réduits
neufs et occasions

K7 vidéos : 4 € le film

Photos de films

portraits d'acteurs
couleurs et N&B

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

Affiches françaises
américaines et italiennes

revues et fanzines de cinéma
fantastique

les anciens numéros de
Mad Movies et Impact

et plus encore...

DVD zone 2 neufs



Evil Dead 2

25 €



Matrix Reloaded

30 €



Death Factory

26 €

**OFFRE
SPECIALE !**

Du 17 décembre
au 17 janvier

Henry portrait d'un
sérieux killer + Henry 2
30 € seulement

HENRY



Portrait d'un
sérieux killer



Portrait d'un
sérieux killer 2

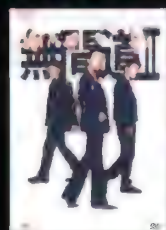
Nombreux DVD zone 2 disponibles à partir de 6 €

DVD asiatiques neufs



Infernal Affairs

25 €



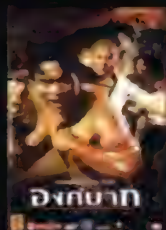
Infernal Affairs 2

25 €



Wonderful Days

35 €



Ong Bak

25 €

DVD zone 1



Willard



Terminator 3



Underworld

DVD zone 1 disponibles de 10 à 35 €

**La vente par correspondance est désormais assurée.
Appelez le 01 45 26 81 20**

MOVIES 2000 achète vos DVD, revues de cinéma, affiches, photos, fanzines...

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)

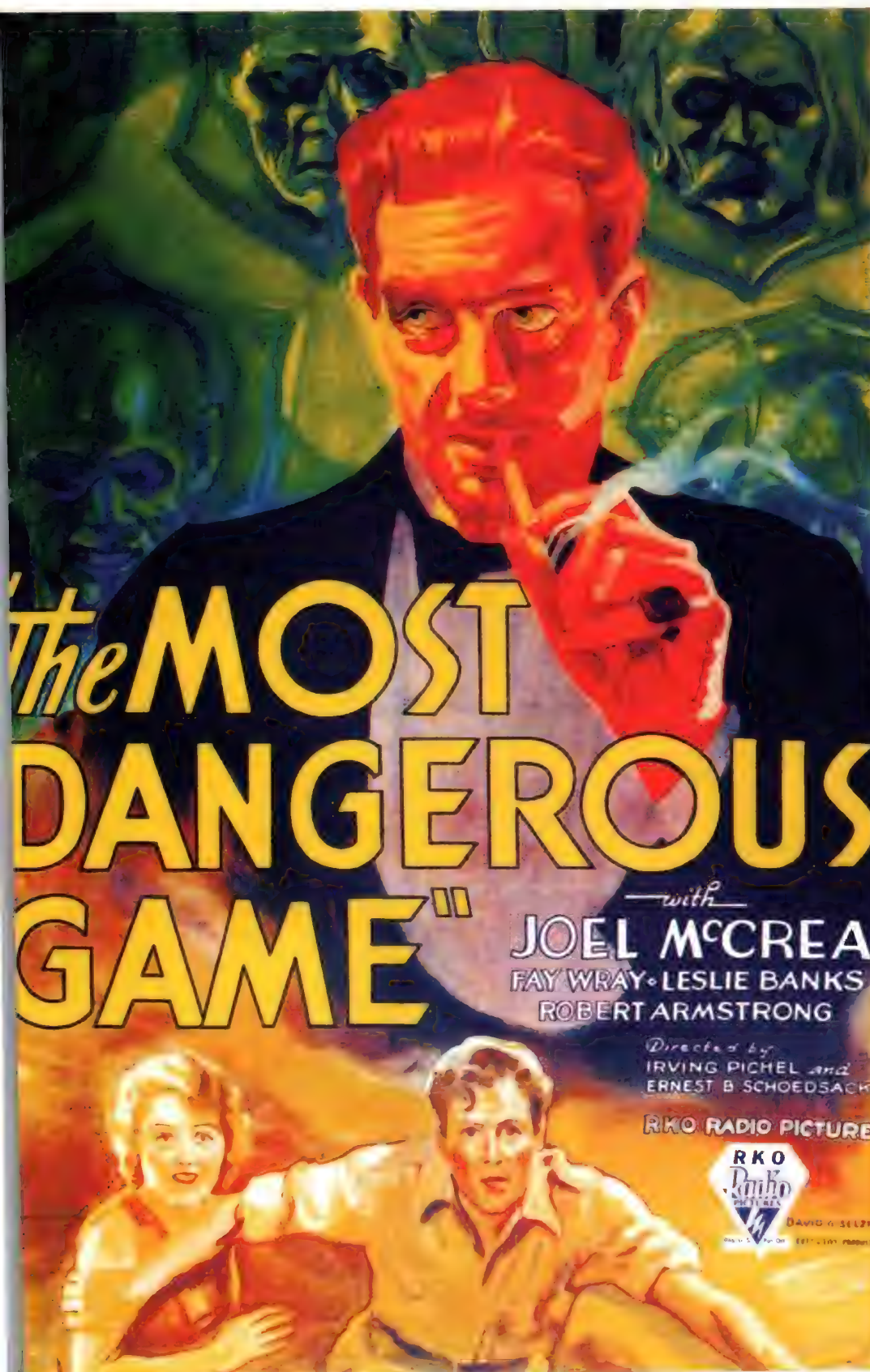
TÉL. : 01 45 26 81 20, WWW.MAD-MOVIES.COM

OUVERT DU LUNDI AU SAMEDI DE 13H30 À 19H30

Fantasticguide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 48



EL CHARRO DE LAS CALAVERAS

1965. RÉAL. ET SCÉN.: ALFREDO SALAZAR. INT.: DAGOBERTO RODRIGUEZ, ALC. A CARO, DAVID SILVA, PASCUAL GARCIA PENA, ROSARIO F. MONTEZ, LAURA MONTEZ. PROD.: MIGUEL ANGEL BARRAGAN, AZTECA/BARRAGAN PRODUCCIONES. MEX.QUE.

Le héros d'*El Charro de las Calaveras* est un cow boy masqué aux prises avec divers monstres, calqué sur celui d'une trilogie tournée sept ans plus tôt par Joselito Rodriguez, celle des *Zorro Escarlata*, qui mélangeait déjà western et cinéma fantastique. Et, comme on ne prête qu'aux riches, à la manière de Batman, le nommé El Charro se découvre lui aussi une vocation de justicier après l'assassinat de ses parents. Désormais à la poursuite du crime, qui court vite comme chacun sait, il combat successivement un loup-garou (David Silva), un vampire aux fières oreilles velues, ainsi qu'une tête sectionnée désireuse de retrouver son corps. Un corps qui, pour l'heure, parcourt les plaines à cheval, ceci à la grande frayeur des señoritas du canton. Dagoberito Rodriguez (*Santo Contra los Zombies*, *Los Jinetes de la Bruja*, *Mil Mascaras*, *Blue Demon Vs. Cerebros Infernales*, *Las Vampiras*, *Mision Suicida*) interprète le justicier masqué, lui qui tenait déjà le rôle titre d'un autre personnage à la Zorro dans le western *El Jinete Fantasma* (autrement dit le Cavalier Fantôme), qui ne comportait à l'époque (1946) aucun élément fantastique.

CHARTER 2020

1980. RÉAL.: PIERRE LARY. TV. SCÉN.: FERNAND PLUOT. INT.: GEORGES MARCHAL, ALEXANDRE RIGNAULT, DANIEL MESGUICH, TSILLA CHELTON, NATHALIE NELL, SABELLE SADOYAN. PROD.: ANTENNE 2. FRANCE.

En l'année de disgrâce 1980 – date de réalisation de ce téléfilm – un Concorde atterrissait en catastrophe sur une petite île lors d'un gigantesque conflit mondial. Quarante ans plus tard, donc (mais avant, une page de publicité...), les passagers rescapés et leurs descendants parviennent enfin à revenir en France, pour y découvrir une civilisation principalement féminine, dans la mesure où les mères ne procréent plus que des filles. Il s'agit là du segment français d'une série en trois épisodes intitulée *Aéroport 2000*, co-produite avec les télévisions belge et suisse romande.

CHASE MORRAN

1996. RÉAL.: GILBERT PO. TV. SCÉN.: HESH REPHUN. INT.: JOSEPH CULP, BRUCE CAMPBELL, BRION JAMES, JACK NANCE, JAMES LEW, MATTHEW CHONTOS, JOCELYN SEAGRAVE. PROD.: JIMMY LIFTON, BRIAN SHUSTER, AVATAR FILMWORKS. USA.

Bruce Campbell incarne un prisonnier rebelle spécialiste en évasion. Sa cavale l'amène sur Dome 4, une tranquille et scientifique station spatiale qu'il investit par la force avec son équipe de mercenaires. C'est alors que, venu de la Terre, l'agent Chase Morran (Joseph Culp) débarque dans les



tunnels de la station pour retrouver sa femme à l'occasion de son anniversaire, mais se heurte dès son arrivée aux rebelles prêts à tout faire exploser. On aura reconnu l'argument de **Piège de cristal**, retransposé dans des décors un peu cheap, censés illustrer cet improbable vingt-cinquième siècle. Une production tournée pour Sci-Fi Channel, titrée parfois **Assault on Dome 4**.

LA CHASSE AU MÉTÉORE

1966. RÉAL.: ROGER IGLÉSIS. TV. SCÉN.: YOURI, D'APRÈS JULES VERNE. INT.: BERNARD LAJARRIGE, FRANÇOIS MAISTRE, PHILIPPE AVRON, FRANCE DELAHALLE, RENÉ CLERMONT, JACQUES DEBARRY. PROD.: ORTF FRANCE.

Téléfilm français inspiré du roman de Jules Verne. Un astre s'approche de la Terre, apparemment constitué d'or pur. Tandis qu'un savant parvient à le dévier et le faire atterrir au Groenland, astronomes, chercheurs, politiciens et journalistes s'en disputent aussitôt la propriété, jusqu'à risquer le déclenchement d'une guerre mondiale. Déçu par la cupidité générale, le même savant expédie le précieux météore sous l'eau à des profondeurs inaccessibles. Dans le livre, il explosait purement et simplement.

LES CHASSES DU COMTE ZAROFF

OU LA CHASSE DU COMTE ZAROFF. **THE MOST DANGEROUS GAME**. 1932. RÉAL.: IRVING PICHEL, ERNEST BEAUMONT SCHOEDSACK. SCÉN.: JAMES ASHMORE TREELMAN, D'APRÈS RICHARD CONNELL. INT.: LESLIE BANKS, FAY WRAY, JOEL MCCREA, NOBLE JOHNSON, ROBERT ARMSTRONG. PROD.: MERIAN C. COOPER. RKO. USA.

On ne sait qui, de Sade ou de Nietzsche, l'emporte dans cette allégorie du surhomme s'arrogeant le privilège de chasser et d'abattre son prochain au nom du droit du plus fort. Les répliques cinglent comme des coups de fouet : « *Il existe deux sortes de gens : les chasseurs et les gibiers.* », « *Les faibles ont été mis au monde pour donner du plaisir aux autres. Je suis*

Les Chasses du comte Zaroff (Fay Wray et Joel McCrea). Quand le chasseur devient gibier.



fort ! » ou encore ce péremptoire « *Après la chasse, l'homme se consacre à l'amour, le vainqueur gagnera aussi la femme.* » (la ravissante Fay Wray, en l'occurrence...). Un script d'une simplicité désarmante : le comte Zaroff fait échouer les bateaux et chasse sur son île les naufragés survivants d'après un protocole minutieusement établi. Si le gibier parvient à échapper au chasseur jusqu'à l'aube, il obtient la vie sauve, mais tous les coups sont permis. « *Jusqu'ici, je n'ai jamais échoué.* » précise ainsi Zaroff au héros Bob Rainsford, lui-même chasseur de son état. À la cruauté d'un pareil sujet, le film ajoute la beauté irréelle d'une jungle de studio où se tournait en simultané le mythique King Kong. La nouvelle de Richard Connell devait inspirer de nombreuses autres productions telles que **A Game of Death** (1945), **La Course au soleil** (1956), **Bloodlust** (1958), **Hunted** (1974), ainsi que, la même année, l'esthétisant et érotique **Les Week-ends maléfiques du Comte Zaroff**, de Michel Lemoine.

LA CHASSE SAUVAGE DU ROI STAKH

DIKAIA OKHOTA KOROLIA STAKHA. 1979. RÉAL. ET SCÉN.: VALERI ROUBINTCHIK. INT.: BORIS PLONIKOV, VALENTINA CHENDRIKOVA, ALBERT FILOSOV, BORIS KMELNITSKI, ELEN DIMITROVA. PROD.: BELAROUSFILM. DISTR.: FILMS COSMOS. URSS.

Surprenante production soviétique, d'un gothisme morbide à la Roger Corman façon « Edgar Poe », ou à la Mario Bava, période **Masque du Démon**.



L'héroïne subit le poids d'une malédiction ancestrale en tant que dernière descendante des assassins du roi Stakh, dont les compagnons fantômes hantent encore les parages, terrifiant les villageois. Mieux encore que dans certains films de vampires traditionnels, l'auteur décrit le rapport de force entre la bourgeoisie dominante et le bas peuple entretenu dans sa surperstitieuse ignorance par la force des légendes et ses peurs primitives (aujourd'hui, le peuple regarde TF1, ça revient au même et

c'est quand même plus humain). Malgré quelques longueurs (*), la plastique du film impressionne avec sa luminosité blafarde, son manoir vétuste, ses vastes étendues gelées, ses brouillards soudains, ses personnages expressionnistes, et surtout les chevauchées cauchemardesques des treize spectres rappelant quelques part les Templiers maudits de l'Espagnol Amando de Ossorio. Prix du Jury au Festival de Montréal 1980. Sélectionné au 10ème Festival du Rex où il obtint une Mention Spéciale ainsi qu'un Prix d'Interprétation Féminine pour Valentina Chendrikova dans ce rôle à la « Edith Scob » d'une saisissante veuve fantomatique.

(*) À ce sujet, notons les très importantes différences de durée entre la V.O. et la V.F., ainsi que sur la copie vidéo autrefois éditée par Fil à Film.

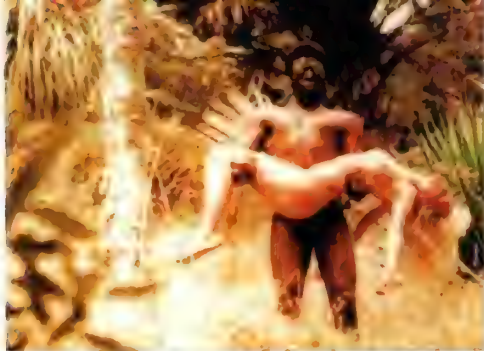
LE CHASSEUR DE MONSTRES

IL CACCIATORE DI SQUALI, OU THE MAN HUNTER ESPAGNE : EL CAZADOR DE TIBURONES. VID.: TUEUR DE MONSTRES. 1979. RÉAL.: ENZO G. CASTELLARI. SCÉN.: ALFREDO GIANETTI, MAURIZIO DE ANGELIS. INT.: FRANCO NERO, MARK FOREST, MIRTA MILLER, PAT RIVIERA, JORGE LUKE, EDUARDO FAJARDO. PROD.: T.E.I. FILM INTERNAZIONALE/ARCO FILM. DISTR.: FÉMINA DISTRIBUTION. ITALIE/ESPAGNE.

Entre le western italien (avec un Franco Nero retrouvant ses tics de Django), le film d'action (boosté par un Mark Forest, ancien Maciste) et une légère imitation des **Dents de la mer** (il y reviendra l'année suivante pour **La Mort au large**), Castellari signe un alerte petit film dont les formes généreuses de la belle Mirta Miller ne constituent pas le moindre attrait. Personnages ambigus, trésor englouti, bagarres viriles, requins surdoués (ils ne dévorent que du malfrat !) et retournements de situation maintiennent donc vaillamment l'intérêt, jusqu'à ce final inouï où les deux héros plutôt rapaces, après en avoir sué comme des phoques pour récupérer le trésor en billets de banque, le font tomber en pluie sur les nécessiteux du village. Le ciné-bis, c'est quand même un peu spécial.



THE MAN HUNTER



Chasseurs d'hommes. Le cannibale et la chair fraîche...

CHASSEURS D'HOMMES

IL CACCIATORE DI UOMINI. 1980. RÉAL.: CLIFFORD BROWN. (JÉSUS FRANCO) SCÉN.: JÉSUS FRANCO, A. L. MARIAUX. INT.: AL CLIVER, URSULA FELNER, ROBERT FOSTER (ANTONIO MAYANS), GISELA HAHN, ALINE MESS, ANA PAULA. PROD.: J. E. FILMS/LISA FILMS/FILMAN/EUROCINÉ. ESPAGNE/ALLEMAGNE/ITALIE/FRANCE.

Jésus Franco joue les opportunistes et surfe sur la vague des films de cannibales alors à la mode, principalement dans le cinéma italien (il s'agit d'ailleurs d'une multi-co-production). L'intrigue simplifie le plus possible les choses : Al Cliver (ou plutôt Pier Luigi Ponti) incarne un aventurier parti délivrer une jeune actrice kidnappée sur une île tropicale où se cache une tribu primitive dont le dieu consacré (une espèce de mastar aux yeux rouges du nom de Bochicha !) se nourrit principalement du cœur de touristes égarés dans la jungle. Franco reprend avec les mêmes tics et maladresses son précédent **Mondo Cannibale**, aussi nul, mais inoubliable quand même grâce aux petits seins si expressifs de la belle Sabrina Siani (**Ator, Conquest, Gunan, Sangraal**, etc), sans oublier les vociférations burlesques d'une poignée d'anthropophages peinturlurés grave, dans le genre « *Ah ouah tanenia, apetinaya bouzou bouzou !* », ce qui en langage de figurant moyen signifie comme chacun sait : « *Tu vas voir que ce rai de Jésus Franco va encore pas nous payer !* ».

LE CHAT A NEUF QUEUEES

IL GATTO A NOVE CODE. 1970. RÉAL.: DARIO ARGENTO. SCÉN.: DARIO ARGENTO, LUIGI COLLO, DARDANO SACHETTI. INT.: JAMES FRANCISCUS, KARL MALDEN, CATHERINE SPAAK, RADA RASSIMOV, HORST FRANK, VITTORIO CONGIA. CINZIA DE CAROLIS. PROD.: SALVATORE ARGENTO, SEDA SPETTACOLI, TERRA FILMKUST/LABRADOR FILM. DISTR.: WARNER BROS. ITALIE/ALLEMAGNE/FRANCE.

Après **L'Oiseau au plumage de cristal**, Dario Argento reprend les commandes du giallo italien grâce au



succès de ce deuxième film, pour devenir du même coup le modèle à imiter de toute urgence. Au point que défilèrent soudain des titres bizarres où revenaient inmanquablement chiffres ou bien noms d'animaux : **La Tarentule au ventre noir**, **Quatre mouches de velours gris** (toujours d'Argento), **La Queue du scorpion**, **La Dame en rouge tua sept fois**, etc. Un aveugle mène ici l'enquête aidé par sa jeune nièce, tandis qu'un assassin fait le vide autour de lui afin d'éliminer les preuves de sa culpabilité. L'auteur salue au passage l'épouvante à l'italienne des années soixante, avec cette longue scène dans la crypte pour récupérer une preuve importante sur un cadavre, mais définit en même temps les règles d'un nouveau genre : caméra subjective, assassin maniaque et insoupçonné, victime isolée, séquences d'attente savamment élaborées, flash-back inducteurs, accompagnements musicaux oppressants, imposantes bâtisses servant de décor, meurtres à l'arme blanche ou biens strangulations, fausses pistes (ici le retour à la crypte de Karl



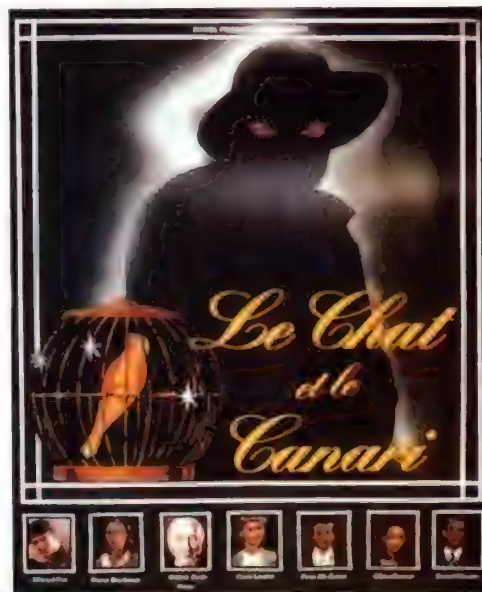
Le Chat à neuf queues. James Franciscus et Karl Malden sur le coup !

Malden filmé avec telle ambiguïté que l'on doute même un moment de sa cécité...). Le cinéma italien, déjà pourvoyeur de nombreux genres populaires se découvrait un nouveau filon plein de promesses. Même si la France réagit fort tard à cette nouvelle mode : les rares films distribués – très mal d'ailleurs – ne restant la plupart du temps qu'une ou deux semaines à l'affiche.

LE CHAT ET LE CANARI

THE CAT AND THE CANARY. 1978. RÉAL. ET SCÉN.: RADLEY METGER, D'APRÈS JOHN WILLARD. INT.: MICHAEL CALLAN, EDWARD FOX, HONOR BLACKMAN, CAROL LINLEY, PETER MCENERY, DANIEL MASSEY, WILFRID HYDE-WHITE, WENDY HILLER, OLIVIA HUSSEY. PROD.: RICHARD GORDON, GRENADIER FILMS/DANIEL PRODUCTIONS. DISTR.: PARAFRANCE, GB.

Énième adaptation de l'intrigue imaginée par John Willard (voir à **The Cat Creeps**) ressemblant quelque peu aux **Dix petits nègres** d'Agatha Christie, où les invités d'un hôte fortuné disparaissent les uns après les autres. Et c'est peut-être tant mieux, car, dans le cas des Dix Petits Nègres, ils parlaient déjà de monter un groupe de rap. Bon, mais là n'est pas la question. Dans une ambiance typiquement britannique, les héritiers d'un riche défunt doivent d'abord faire face à leur déception après la découverte du testament (lu par le mort lui-même sur un film projeté à la famille), puis échapper aux griffes d'un fou monstrueux en principe enfui d'un asile d'aliénés. Mais les fausses pistes, les machinations et les faux semblants abondent dans ce récit mené comme un film d'épouvante où règne cependant la distanciation ironique du cinéaste n'ayant pas toujours su choisir son véritable registre. Reste une interprétation très honorable, dominée par le simi-



peux et « so british » Wilfrid Hyde-White, dont il faudra bien quelque jour célébrer les mérites.

LE CHAT NOIR

THE BLACK CAT. 1934. RÉAL.: EDGAR G. ULMER. SCÉN.: EDGAR G. ULMER, PETER RUIC, D'APRÈS EDGAR ALLAN POE. INT.: BORIS KARLOFF, BELA LUGOSI, TONY MARLOW, PAUL WEIGEL, JACQUELINE WELLS, DAVID MANNERS, GEORGE DAVIS. PROD.: E. M. ASHER. UNIVERSAL. USA.

Si l'esprit d'Edgar Poe ne survole guère ce script (avec comme seule référence la peur panique de Bela Lugosi face aux chats noirs...), en revanche, celui du Marquis de Sade le remplace avantageusement. Boris Karloff, traître et tortionnaire, y collectionne embaumés dans des cercueils translucides les corps de ses anciennes maîtresses sacrifiées à un culte satanique, avant de jouer aux échecs la vie d'une malheureuse promise au même sort, tandis que le drame s'achève sur la vision en ombres chinoises du héros dépecé vivant. Dans d'impressionnants décors, et sous une magnifique photographie, l'exhibitionnisme théâtral de Bela Lugosi se heurte avec un bonheur inattendu au jeu glacé, intériorisé, du génial Boris Karloff. Puis soudain,





Le Chat noir. Bela Lugosi dépêche Boris Karloff (dépêchez-vous les gars, on va bouclier !).

c'est Karloff qui lance un regard halluciné, sous l'œil perçant de Lugosi, perdu dans sa folie de vengeance. Un complet renversement d'interprétation où jamais l'osmose entre les deux grands acteurs ne fut plus intense, et un grand classique de l'âge d'or qui mérite pour une fois sa renommée. Question subsidiaire : quel finaud cinéophile reconnaîtra le célèbre John Carradine dans le groupe des satanistes (en fait, tellement identifiable une seule seconde à l'écran) ?

LE CHAT QUI VIENT DE L'ESPACE

THE CAT FROM OUTER SPACE. 1978. RÉAL. : NORMAN TOKAR. SCÉN. : TED KEY. INT. : KEN BERRY, HARRY MORGAN, RODDY MCDOWALL, SANDY DUNCAN, MCLEAN STEVENSON, JESSE WHITE, HANS CONRIED, ALAN YOUNG. PROD. : RON MILLER, WALT DISNEY PRODUCTIONS. DISTR. : WALT DISNEY PRODUCTIONS, USA

Sans aller jusqu'à rappeler que **Le Chat qui vient de l'espace** est un film de Tokar, précisons quand même que l'élément science-fictionnel n'y tient qu'une fonction purement opportuniste. Walt Disney, outre une envie de phagociter tous les grands mythes, n'hésite jamais à prendre les trains en marche, et avant le starwarisant **Trou noir** et le fantomatique **Les Yeux de la forêt**, il s'attaque bravement à cette invasion féline sérieusement orientée : « C'est une rencontre d'un drôle de type. » annonçait même sans vergogne la publicité du film. L'Extraterrestre est donc ici un chat, pourvu de surnaturels pouvoirs (il vide sa caisse lui-même...), qui va se mesurer aux autorités militaires, politiques et financières ici génûment caricaturées, et qui désirent bien sûr découvrir les secrets scientifiques de cet animal tombé du ciel. Après avoir



Le Chat qui vient de l'espace. En tous cas, c'est lui qui le dit !

combattu les méchants et ridiculisé les prétentieux, le matou reste finalement entre les belles griffes d'une chatte terrienne pour laquelle il se fera naturaliser Américain (au cours d'une scène affligeante de flagornerie où il lui faut à cette occasion jurer sur la Bible et le drapeau yankee !).

LE CHÂTEAU DE L'ARAIGNÉE

KUMONOSU-JÔ. US. : THRONE OF BLOOD. 1957. RÉAL. : AKIRA KUROSAWA. SCÉN. : HIDÉO OGUNI, SHINOBU HASHIMOTO, RYNZO KIKUSHIYAMA, AKIRA KUROSAWA, D'APRÈS LE MACBETH DE WILLIAM SHAKESPEARE. INT. : TOSH RO MIFUNE, IZUZU YAMADA, MINORU CHIAKI, AKIRA KUBO, TAKASHI SHIMURA. PROD. : AKIRA KUROSAWA, SOJIRO MOTOKI, TOHO, JAPON.



Le Château de l'araignée (Toshiro Mifune). De l'Hamlet avec plein de jaunes.

Retranscription à l'asiatique du *Macbeth* de Shakespeare, une tragédie démoralisante où le héros se fait assassin pour mieux assouvir ses ambitions personnelles et, du même coup, accomplir la prophétie de trois sorcières rencontrées sur la lande écossaise. Même s'il interprète à sa manière le texte original (une seule sorcière à l'écran, la mort du héros calquée sur le martyr de Saint-Sébastien...), Kurosawa en restitue l'esprit, soulignant l'aveugle passion des protagonistes, le poids des remords du héros et cette funeste destinée, à la fois cruelle et dérisoire, si bien célébrée dans ce fameux vers résumant toute la pièce : « La vie est une histoire racontée par un fou, pleine de bruit et de fureur ». Kurosawa, qui meurt en 1998 peu après son acteur fétiche Toshiro Mifune, reviendra à Shakespeare avec **Ran**, inspiré du *Roi Lear*, et livrera son chef d'œuvre du Fantastique à la faveur des huit sketches surnaturels d'un de ses derniers films, **Rêves**, tournés à l'âge de presque quatre-vingts ans.

LE CHÂTEAU DE L'HORREUR

TERROR ! IL CASTELLO DELLE DONNE MALEDETTE, OU IL CASTELLO DELLA PAURA. VID. : LE CHÂTEAU DE L'HORREUR, OU, SOUS UNE AUTRE ÉDITION, L'HOMME DE NEANDERTHAL. 1972. RÉAL. ET SCÉN. : ROBERT H. OLIVER. INT. : EDMUND PURDOM, KRISTA ROKER, SIMONE BLONDELL, ROSSANO BRAZZI, GORDON MITCHELL, ALAN COLLINS, MICHAEL DUNN. PROD. : G. ROBERT STAUB, DICK RANDALL, CLASSIC FILMS. DISTR. : SOFRAD S, ITALIE.

Petite friandise pour les amateurs de second degré, **Le Château de l'horreur**, plus mondialement connu sous le titre de **House of Freaks**, rassemblent tous les clichés connus du film d'épouvante, assortis de quelques ingrédients érotiques bien utiles pour faire avaler la sauce. Excusez la hardiesse d'une telle métaphore, mes intentions sont pures ! Bref, comme d'habitude, le « comte » Frankenstein (qui prend du galon, donc) élabore une nouvelle créature avant de subir la colère de



TERROR! IL CASTELLO DELLE DONNE MALEDETTE

la population du village (au moins huit gugusses très fâchées !) et la vengeance de son assistant nain (Michael Dunn). Derrière le pseudo du réalisateur se cache l'Espagnol Ramiro Oliveros, qui n'y connaît pas grand chose, assisté de Mario Mancini, auteur lui-même du pas plus fameux **Les Orgies de Frankenstein**. La plantureuse Simone Blondell se rappelle à notre mémoire, en fait une certaine Simonetta Vitelli vue dans quelques « Django » et « Sartana », ainsi que dans l'inoubliable **Karzan, maître de la jungle**. Quant à l'impressionnant Boris Lugosi, qui joue ici l'homme de Néanderthal, il s'appelait simplement Salvatore Baccaro quand il apparaissait dans **Starcraash**, le choc des étoiles, S.S. Hell Camp ou encore l'argentique **Les Frissons de l'angoisse**.

Le Château de l'horreur. L'homme de Néanderthal, un certain Boris Lugosi !



LE CHÂTEAU DE LA TERREUR

THE STRANGE DOOR. 1951. RÉAL.: JOSEPH PEVNEY. SCÉN.: JERRY SACKHEIM, D'APRÈS ROBERT-LOUIS STEVENSON. INT.: BORIS KARLOFF, CHARLES LAUGHTON, MICHAEL PATE, SALLY FORREST, RICHARD STAPLEY, PAUL CAVANAGH, ALAN NAPIER. PROD.: TED RICHMOND, UNIVERSAL. USA.

Le sujet s'inspire du conte *La Porte du Sire de Malétoit* de R. L. Stevenson (*Dr. Jekyll...*, *L'Île au trésor*) publié dans le recueil des *Nouvelles Mille et une nuits*, dont la particularité consiste bizarrement à ne pas rappeler une seconde les célèbres contes orientaux. On y trouve aussi *Le Club des suicidés*, déjà plusieurs fois adapté à l'écran. Sur une ambiance morbide et dans les décors d'un château Renaissance, le magistral Charles Laughton y dispense une cruauté mielleuse, assisté de son âme damnée, Boris Karloff, qui finira par se retourner contre son maître devenu fou. L'année suivante, Karloff replonge dans la même période historique, sous l'égide de Nathan Juran, pour un *Mystère du château noir* au scénario assez similaire, avec complots secrets, salle des tortures, valet inquiétant, passages dérochés, fosse aux crocodiles, enterrés vivants, décors en vastes volumes et autres joyusetés habituelles aux bons vieux films d'épouvante d'autrefois. Tout un univers dont saura plus tard s'inspirer Roger Corman dans sa série des « Edgar Poe ».



Le Château de la terreur (Boris Karloff). Mourir de haine enchaîné-é-é...

LE CHÂTEAU DES CARPATES

1977. RÉAL.: JEAN-CHRISTOPHE AVERTY. SCÉN.: ARMAND LANOUX, D'APRÈS JULES VERNE. INT.: JEAN-ROGER CAUSSIMON, FRANÇOIS ROBERT, NICOLE NORDEN, MADY MESPLÉ, ANNETTE POIVRE, JACQUES LEGRAS, SACHA PITOFF, JEAN MARTIN. PROD.: ANTENNE 2. FRANCE.

L'adaptation télévisée du roman de Jules Verne au titre similaire décrivant la peur superstitieuse d'une population locale pour les résidents d'un château surplombant une forêt mystérieuse d'où s'échappent la nuit de sinistres cris et d'étranges lueurs. Les éléments fantastiques ne manquent pas : savant bizarre, décors et héros traditionnels du film d'épouvante, amour d'outre-tombe, récréation artificielle de l'être aimé par le son et l'image animée (dans le livre édité en 1892, Jules Verne anticipait l'apparition du cinéma survenue

trois ans plus tard), etc. Visiblement handicapé par un budget réduit, l'ingénieur Jean-Christophe Averty restitue pourtant fort bien l'esprit du roman (*), même s'il tourne en décors de studio et utilise une série de trucages pour le moins rudimentaires, réduisant parfois l'œuvre au niveau du simple théâtre filmé.

(*) Informé de la maigreur du budget, n'aurait-il pas rétorqué : *Un homme Averty en vaut deux.* - ?

LE CHÂTEAU DES CHIENS HURLANTS

1967. RÉAL.: ALFRED VOHRER. SCÉN.: ALEX BERG. INT.: HEINZ DRACHE, HORST TAPPERT, KARIN BAAL, UTA LEVKA, AGNES WINDBECK, SIEGFRIED SCHURENBERG. PROD.: HORST WENDLANDT, RIALTO FILMS. ALLEMAGNE.

Gérard Lenne, l'auteur d'un brillant *Le Cinéma fantastique et ses mythologies*, se demandait autrefois s'il fallait restreindre le genre aux seules œuvres « surnaturelles », ou bien en accueillir d'autres se donnant la forme et les codes du cinéma d'épouvante, même si leur script s'en tenaient à une réalité plus ou moins tangible (*La Chambre des tortures*, *Le Spectre du Pr. Hichcock* etc.). C'est que la question se pose pour nombre de titres, et notamment certains de la série allemande des « Scotland Yard » (voir au *Bourreau de Londres*), tirée des livres d'Edgar Wallace, ou de son fils, Bryan Edgar Wallace. *Le Château des chiens hurlants* en est le parfait exemple avec son sinistre manoir, son faux mort « ressuscité », ses victimes déchirées par un chien gigantesque, son squelette en vadrouille et sa terrifiante atmosphère ; même si le dénouement révèle en fait une machination visant la simple captation d'héritage. En clair : qu'importe le facon s'il nous reste l'ivresse. Avec l'habituel Heinz Drache (mort l'an passé) et le flegmatique Horst Tappert, notre indéracinable Inspecteur Derrick.

LE CHÂTEAU DES MESSES NOIRES

THE DEVIL'S PLAYTHING, OU VEIL OF BLOOD, OU VAMPIRE ECSTASY. VID.: **LA SECTE DE L'HORREUR.** 1972. RÉAL. ET SCÉN.: JOSEPH W. SARNO. INT.: NICO WOLF, NADIA HENKOWA, ANKE SYRING, MARY FORSA, ULRIKE BUTZ, NATASHA MICHNOWA. PROD.: MARJAN VAJDA, MONAREX/SAGA FILM. DISTR.: INTER ECRAN. SUISSE.



Le Château des messes noires. Enfin du monde à l'église !

Joseph Sarno, grand touche-à-tout devant l'Éternel (du conte enfantin au porno pur et simple), touche cette fois aux fesses de ces demoiselles dans cet ébouriffant titre mêlant fantastique traditionnel et érotisme débridé. Un groupe de danseuses y frêlissent joyeusement du croupion dans l'espoir final de ressusciter une sorcière vampire jadis brûlée vive pour ses forfaits (air connu !), tandis qu'un couple égaré demande l'hospitalité au château (... des messes noires, donc !). Malgré l'insignifiance du sujet et la banalité de dialogues strictement bla-bla-sques, Sarno soigne au mieux sa besogne. L'image et les décors sont en effet de toute beauté, traversés soudain par le déhanchement suggestif des jeunes filles quasi nues et surberbement éclairées, tandis qu'un lointain tam-tam s'en vient battre la mesure. C'est bien simple, la scène est si belle que le cinéaste nous la ressert une dizaine de fois cadrée sous divers angles, entrecoupée de séquences lascives où les belles esseulées caressent avec application divers objets au symbolisme phallique des plus évidents. Une véritable transe sexuelle, en quelque sorte, mais heureusement plus de peur que de mâles (!!!).

LE CHÂTEAU DU DRAGON

DRAGONWYCK. 1946. RÉAL. ET SCÉN.: JOSEPH L. MANKIEWICZ, D'APRÈS ANYA SETON. INT.: VINCENT PRICE, GENE TIERNEY, WALTER HUSTON, GLENN LANGAN, ANNE REVERE, SPRING BYINGTON, HENRY MORGAN, REINHOLD SCHUNZEL. PROD.: TWENTIETH CENTURY FOX USA.

Mankiewicz adopte pour sa première œuvre le ton morbide du *Rebecca* d'Alfred Hitchcock et l'atmosphère mystérieuse des *Hauts de Hurlevant*. Sous l'influence diabolique d'une aïeule décédée hantant toujours les couloirs du château familial, un riche propriétaire, impitoyable et méprisant avec ses fermiers, épouse une jeune cousine après la mort restée inexplicable de sa première femme. Au fil du temps, la nouvelle mariée va découvrir à ses dépens le caractère de son mari, assassin et opiomane, avant d'échapper de justesse à une mort programmée. Une œuvre sulfureuse, au romantisme maniéré et très « dix-neuvième siècle », dominée par les remarquables compositions de Gene Tierney, et surtout de l'élégant Vincent Price, très à l'aise dans ce rôle de châtelain esthète et décadent. L'année suivante, Joseph Mankiewicz signera le tout aussi séduisant *L'Aventure de Madame Muir*.



L'Étoile du silence

Film de SF est-allemand tourné en pleine guerre froide, **L'ÉTOILE DU SILENCE** ne cède pourtant pas aux sirènes de l'idéologie manichéenne alors en vigueur de l'autre côté du rideau de fer et axe son intrigue sur des sentiments plutôt humanistes et sur des effets spéciaux magnifiques. Une rareté à redécouvrir.

Sur cette double page, de gauche à droite : Une partie de l'équipage très cosmopolite de **L'Étoile du silence** foule le sol de Vénus et part à la recherche de ses habitants.

Le pilote allemand Birckman (Günther Simon) et la doctoresse japonaise Sumiko Ogimura (Yoko Tani), dont il est secrètement amoureux, s'entretiennent avant de partir pour leur expédition.

Les gigantesques pylones d'origine extra-terrestre qui fleurissent sur la planète Vénus. Des effets spéciaux et des décors grandeur nature, tels que les souhaitait le réalisateur Kurt Maetzig !

Curieux melting-pot que nous avons là. Pourtant, c'est une des principales caractéristiques de cette première coproduction de science-fiction germano-polonaise (une seconde verra le jour en 1969) qui se situe à l'opposé de la rigidité complexe de *Solaris* (et de *Stalker*). D'ailleurs, **L'Étoile du silence** possède le charme d'un cinéma populaire où les Italiens sont passés maîtres et prétend en même temps marcher sur les traces des puissants classiques made in USA. Reconnaissons cependant que des titres en provenance des pays de l'Est tels que **Au-devant du rêve**, **La Planète des tempêtes**, **À travers les ronces...** vers les étoiles ou justement **L'Étoile du silence** stimulent beaucoup plus l'imagination que leurs homologues de chez l'Oncle Sam et visualisent de manière plus poétique les voyages interstellaires ou des explorations sur des astres lointains.

EXIT LA PROPAGANDE

À l'inverse de ce que l'on aurait pu croire, **L'Étoile du silence** est loin de servir de dénonciation idéologique des États-Unis (ce que les westerns est-allemands postérieurs à ce film se sont appliqués à faire en donnant la parole aux tribus indiennes exterminées par l'armée américaine). Cette adaptation du roman de Stanislas Lem (auteur de *Solaris*, et qui collabora étroitement au scénario) se veut une œuvre sérieuse et fédératrice (sur le plan mondial) contre les dangers de la science atomique, dangers qui guettent chaque pays, chaque nation, autant dire la Terre entière.

Paradoxe : le sérieux de l'entreprise trouve plus son aboutissement dans la conception de ses effets spéciaux que dans le message « daté » de son propos. Car il suffit de considérer tout autant les décors très novateurs (et visuellement jamais vus auparavant) de Vénus et l'élément perturbateur de l'astre (une immense masse noire belliqueuse qui manque d'engloutir la charmante Yoko Tani) pour comprendre que cette fois, l'endocrinement et la métaphysique ne sont plus de mise. Aboli, le discours habituel et incontournable de ces films produits de l'autre côté du rideau de fer, qui donnaient le change aux bons sentiments et au patriotisme américains. Mais subsis-

tent toujours les leçons de morale, cette fois-ci à l'échelle planétaire. À notre avis, seuls les contes pour enfants (que l'Allemagne et l'ex-URSS produisirent en force) ont échappé au prêche de la bonne parole. Et s'il est vrai qu'un sujet tel que celui-ci, mystérieusement dilué dans la version américaine intitulée **First Spaceship to Venus**, peut sembler toujours également pesant, il constitue une approche intéressante en ce sens que l'Allemagne socialiste elle-même n'échappe pas non plus à la mise en garde de sa propre production !

SI TOUS LES GARS DU MONDE...

Pourtant, même ce discours n'est pas fait pour plaire à tout le monde. Déjà, les détracteurs de la première heure se hâtèrent d'accuser le poids des dialogues et l'inutilité de certaines séquences. Mais la polémique invoquée n'était peut-être pas la bonne.

Ainsi, le jeu de la représentation des savants de chaque nation, moteur central du film, n'est là que pour servir le message anti-nucléaire de l'auteur : une Japonaise rappelle le souvenir d'Hiroshima et un savant allemand déplore l'utilisation de ses travaux sur l'atome à des fins militaires par les Américains. À travers ces deux exemples, **L'Étoile du silence** traite son sujet avec un sens de l'implication qu'on pourrait qualifier de facile, si les événements en question n'étaient pas aussi proches de la réalisation du film (moins d'une quinzaine d'années).

Quant à la cohabitation des différentes races, il ne s'agit simplement que d'un travail en surface, sans réelle profondeur psychologique pourrait-on dire. À tel point qu'à force de ne pas être envahissant, le propos finit terriblement par nous manquer. Après sa vision, nous pouvons constater que le film part d'un thème (l'entraide des nations contre un problème commun) qui servira uniquement de tremplin au bon déroulement de l'histoire. Or, au-delà d'un rapprochement entre les races contre le péril mondial atomique et la réconciliation entre les nations que le film appelle de ses vœux (le savant linguiste chinois collabore avec l'ingénieur hindou et exprime sa compassion à la doctoresse japonaise, par exemple), on est assez surpris



de constater que le côté humaniste du scénariste et du romancier ne touche pas de plus près les héros de cette aventure.

Si d'humanisme il est question, nous en trouvons surtout la trace lors de la séquence finale, où une chaîne humaine appelle à fournir un effort de mémoire pour les disparus qui se sont sacrifiés pour la bonne marche de la science et dans la volonté d'aller coloniser d'autres planètes !!! À un moindre niveau, on observe d'autres tentatives lors des séquences précédant l'embarquement des astronautes. Ainsi, chacun fait référence au moment du départ à des problèmes d'ordre plus humains (familiaux, en l'occurrence) que politiques : le pilote allemand présente sa mère à la Japonaise dont il est secrètement amoureux (1), l'ingénieur africain salue sa femme. C'est plutôt faible comme démonstration ! Mais, au moins, sur un plan narratif, **L'Étoile du silence** ne s'éloigne jamais de son sujet et n'a pas le malheur de se focaliser sur une histoire d'amour ou des conflits relationnels. Au contraire, le réalisateur choisit, lors de l'exposition de ses protagonistes (2), de situer ces séquences sur la base de lancement de la fusée ou dans les salles de commandes, comme pour préciser que la vie des scientifiques est simplement liée à leur environnement.

EFFETS SPACIAUX

S'il s'avérait que **L'Étoile du silence** agissait comme un pensum, il aurait été de mise d'adresser de très vives critiques de fond au réalisateur. On pourrait par exemple insister sur la mort de Talua, l'ingénieur africain, du linguiste chinois ou de l'Allemand. On pourrait plus encore approfondir le débat en cernant la volonté de Kurt Maetzig, qui choisit de mettre à l'écart le même Talua ou le savant hindou de l'expédition, comme si le rapprochement entre nations les concernait moins que cette mission. Comme si leur pays respectif n'était guère plus concerné que ça par le péril atomique. (3) Mais là où l'Hindou livre des solutions sur l'existence de la vie sur Vénus, l'ingénieur africain y laissera la sienne pour avoir voulu sauver l'équipage cosmopolite. Quelle est l'origine et la signification de ce choix ? De plus, la question du racisme n'est pour ainsi dire jamais prise en compte dans l'historique du personnage, pas plus que la condition de l'Inde à l'époque où le film fut fait.

D'où une étrange impression d'assister à une somme de problèmes imparfaitement traités, d'un scénario qui énonce clairement ses ambitions, mais qui ne possède pas la psychologie

nécessaire pour les affronter. De fait, nous nous trouvons en face d'un film qui ne sait pas toujours où se diriger, si ce n'est lors de son moment essentiel : vers de stupéfiants décors construits parfois en grandeur nature. Il serait vain de décrire l'enchantement visuel que Kurt Maetzig a réussi à mettre en images. De même qu'il serait dommage de ne pas laisser la surprise au spectateur en ce qui concerne la découverte des véhicules spatiaux.

Au moins a-t-on abouti, avec **L'Étoile du silence**, à tout ce qu'un film de science-fiction peut offrir en termes d'effets spéciaux en 1959.

LES SENTIMENTS OU LA TECHNOLOGIE

Au-delà d'un film sur le ralliement entre les nations, sans doute le réalisateur a-t-il souhaité un ralliement sous la bannière du cinéma est-allemand. Et il va sans dire que Kurt Maetzig a peut-être voulu donner aux spectateurs du monde entier ce que son cinéma avait de meilleur. D'où une sorte d'émancipation par rapport au lourd prosélytisme des discours. Aussi, laissons-nous simplement submerger par la réelle inventivité des effets spéciaux. Des décors de la fusée (qui anticipent sur les films d'Antonio Margheriti) à la vision de Vénus, de ces pylônes gigantesques à ces nappes de couleurs oniriques, c'est à un véritable voyage interplanétaire auquel nous sommes conviés. Alors humanisme contre effets spéciaux, discours contre rêve, à vous de choisir.

Stéphane DERDERIAN

(1) Visiblement, la réconciliation entre les nations est déjà faite puisqu'il n'y a pas vraiment de contact ou de confrontation entre l'Américain et la Japonaise, ni entre l'Allemand et l'Américain.

(2) Notons que le savant russe venu accueillir le savant américain s'arrête en chemin pour aller contempler un champ en supposant que c'est peut-être la dernière fois qu'il voit la Terre.

(3) Dans le film, le linguiste-agronome Chen-Yu a été à l'origine de l'éradication de la faim dans le monde. On imagine alors, de ce point de vue, que l'Afrique n'a plus aucun souci !

DER SCHWEIDENGE STERN. RDA/POLOGNE. 1959. RÉAL. : KURT MAETZIG. SCÉN. : JAN FETHKE, W. KOHLASSE, G. REISCH, G. RÜCHER, A. STENBOCK-FERMOR ET KURT MAETZIG D'APRÈS LE ROMAN DE STANISLAS LEM. DIR. PHOT. : JOACHIM HASLER. MUS. : ANDRZEJ MARKOWSKY. PROD. : DEFA-STUDIO FÜR SPIELFILME & ILUZZION FILMUNIT. INT. : YOKO TANI, OLDRICH LUKES, IGNACY MACHOWSKY, MICHAÏL POSTNIKOW, GÜNTHER SIMON, JULIUS ONGEWE, KURT RACKELMAN... DUR. : 1H33. SORTIE EN ALLEMAGNE EN 1960.

RÉSUMÉ :

Un élément découvert sur la Terre en provenance de Vénus attire l'attention. Il s'agit d'une bande magnétique contenant un message, mais dont on ignore encore la portée. Un voyage vers la planète inconnue s'avère nécessaire pour aller à la rencontre du peuple vénusien auteur de cette bouteille jetée à la mer. Pour ce faire, on envoie donc un équipage composé de savants en provenance du monde entier : Chen Yu, un linguiste-biologiste chinois ; Talua, un ingénieur africain ; Sumiko, une docteure japonaise ; Birkman, un pilote allemand ; Sirkarna, un mathématicien hindou ; Hawling, un physicien américain ; Soltic, un cybernéticien polonais ; etc.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Vds VHS originales excellent état de L'Empreinte de Dracula (édition GCR, 125 €), Théâtre de sang (Warner locative, 125 €). K7 introuvables ! (Bon, tu les as ces cassettes, oui ou non ? Non parce que faudrait savoir, hein...) xclavel@wanadoo.fr ou 06 70 11 42 50.

■ Vds très nombreuses VHS (plus de 1000 titres dispo) tous genres : gore, horreur, fantastique, SF et nombreux bis italiens et giallos dont raretés. Liste sur demande contre 1 timbre. Perrin Francis, 30 av. du Pré de Foire 73600 Moutiers.

■ Vds Mad Movies, Roman photo Cosmos... etc + BD Strange, Comics pockets, Artima, Monde futur, etc. + Posters du Choc des titans, Mad Max, Opération Dragon. Écrire en envoyant la liste des n° recherchés (pour revues et BD). Mlle Laury, 1 rue de l'Église, 27260 Monts.

■ Vds en VHS très nombreux films, principalement horreur, fantastique et giallo (Dario Argento, Lucio Fulci, Ruggero Deodato ou encore Troma!) dont de très nombreuses raretés ! Vds très

Les Griffes de Jade, Born to Defend, Shogun's Shadow. Rech. The Mission, Hana-Bi, Le Jour des morts-vivants, Dr Wai + VHS best of HK video et HK mag n° 2 (Dossier Tsui Hark), 02 38 33 15 64.

■ Recherche correspondantes fans de cinéma, de Sophie Marceau, Charlotte Gainsbourg et Alain Delon. J'attends vos lettres (Vous avez compris les filles ? Allez zou ! Un stylo, du papier et au boulot !). Michel Lagache, 18 rue d'Arras, 62130 St Pol sur Ternoise.

Janssens « Bauzens », 24210 Ajat. E-mail : melusine-gachan@caramail.com.

■ Vds DVD horreur import (versions intégrales) : Cannibal Holocaust, Street Trash, Elmer le remue-méninges, Scarecrow, La Maison près du cimetière, Bloody Bird, Day of the Dead, Suspiria, Xtro et d'autres. Stéphane au 02 40 51 24 77, le soir.

■ Vds lot de 10 VHS (horreur, fantastique, action, gore, rare et récent) 40 €. Ex : Blair Witch 1 et 2, Urban Legend, Wishmaster, Le Retour des mort-vivants 3, Timecop, Ça et autres titres. Backeroot Rébecca, 48 rue Auguste Delacroix, 62200 Boulogne-sur-Mer.

■ Vds fanzines, magazines (Video Watchdog, Rhesus 0, Mad Movies, EF...) + livres, affiches, comics, press-book, films, si vous désirez ma liste : Trivin Guillaume, 1 place Paul Gluard, 38520 Le Versoud.

■ Rech. VHS films de Fernandel (encore un qui lit trop Mad Movies...) et Ben Hur + désire correspondre avec des filles âgées de 28 ans. Sandra Bonnet, 8 rue Chateaubriand, 56530 Queven. Tél. : 06 82 71 66 47.

■ Vds figurine de Ash (45 cm) dans L'Armée des Ténébres, 50 € + casquette officielle du film, 15 € (neuve). Laurent 03 89 23 03 44.

■ Vds (très bas prix) nombreuses (en fait 800) VHS rares. Ex : Wedlock, Super Riders, Eliminator, Angel, L'Emmurée vivante, Paranoid, etc. Liste sur demande à : Jean-Pierre Duhayon, 10 square du pont de Sèvres, 92100 Boulogne.

■ Vds ou échange VHS originales dont films de Jean Rollin (La Rose de fer et Killing Car) + Mort sur le grill, Maniac, La Dernière maison sur la gauche + LD des « short stories » de Jan Kounen. Prix intéressants, liste pour 1 timbre à 0,50 €. Carine Tari, 68 rue Jean Jaurès, 83000 Toulon.

■ Rech. VHS originale Les Garçons de la bande (Friedkin). fausto.fasulo@club-internet.fr.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

Déjà évoqués dans le précédent numéro, les effets de la canicule estivale sur nos amis les vieux n'ont pas fini de se faire ressentir. Pour preuve, cette photo très triste de deux anciens membres des Village People qui, à force de s'aimer de manière un peu trop fusionnelle, ont fini par se réveiller dans cet état par un beau matin d'août. Quelle misère !

Les cinq premiers à trouver le titre du film d'où provient cette photo recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Étant donné des délais de bouclage assez serrés, les gagnants du titre mystérieux du précédent numéro seront annoncés dans le prochain Mad Movies.

■ Collectionneur propose nombreuses VHS et DVD de films rares SF et fantastique : L'Âge de cristal, Galactica, Saturn 3, Buck Rogers au 25^{ème} siècle, Les Survivants de l'infinit, La Forteresse noire, Le Redoutable homme des neiges, etc. Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin, 62730 Les Attaques.

■ Vds DVD-VHS horreur-fantastique, quelques BOF + de 1000 références, dont raretés. Prix intéressants. Liste contre 2 timbres à : Eric Noirez, 10 rue Gérard Philippe, 77185 Lognes.

■ Rech. vidéos sur les séries Wonder Woman. Contactez Jérôme au 06 70 90 86 57.

nombreuses affiches, principalement horreur, plus de 100 titres dispo ! (De L'au-delà à Freddy contre Jason...). Longue liste contre 2 timbres. Strecker Olivier, 1 rue du petit jeu de Paume, 13500 Martigues.

■ Rech. VHS ou DVD : Les Démons du passé, Horrrovision, Cubbyhouse (Non, c'est bon là, franchement, je l'assure, tu peux arrêter de chercher...), La Porte de l'au-delà, Scared, Antibody, Brotherhood 2 - La Confrérie, Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

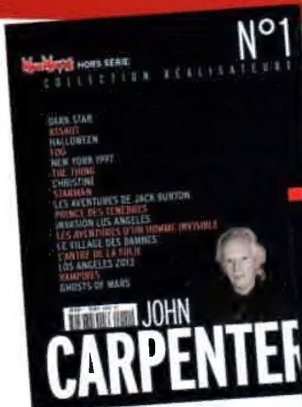
■ Ech. VHS Fantastique/Gore/Horreur contre VHS City on Fire, On the Run,

Collectionneur propose importante collection de films des années 40 à 75 en VHS dans le domaine du fantastique, épouvante, western italien et américain, giallo, péplum, aventure, etc. Quelques titres : L'Oasis des tempêtes, Le Scorpion noir, Jory, Les Vampires du Docteur Dracula. Contactez-moi au 04 75 42 84 33 de préférence de 18 h à 19 h 30. Jean-Michel Bochon, 56 rue Jules Blanc, 26000 Valence.

■ Rech. tout ce qui concerne Jack Skellington du film de Tim Burton L'Étrange Noël de Mr. Jack et pourquoi pas, si simplement vous partagez ma fascination pour ce film, un petit mot ! Aurélie

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

INTERVIEW EXCLUSIVE DES RÉALISATEURS SUR LEUR CARRIÈRE, TOUS LEURS FILMS DÉCRYPTÉS ET BIEN PLUS ENCORE.



Oui, je commande

— exemplaire(s) de MAD MOVIES

HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*

Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

— exemplaire(s) de MAD MOVIES

HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*

Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

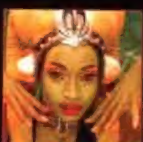
Star Wars®



Yoda



Wicket



Oola



Amiral Ozzel



Bossk



Biggs
Darklighter

Harry Potter®



Professeur
Flitwick



ronique AUGEREAU
"MARGE"
Philippe PEYTHIEU
"HOMER"



Et avec
Yves Brunier
"CASIMIR"

Espace Champerret - Place de la Porte Champerret - Paris 17^{ème}
parking sur place - entrée 8 euros (-10 ans accompagnés : gratuit)

JOUETS - COLLECTORS - PRODUITS DERIVES - TRADING CARDS - COMICS - MANGAS - JEUX

Exposants professionnels
et particuliers:

Inscrivez vous vite!
Nombre limité de tables!

PJC - 29 rue G.Politzer

94110 Arcueil

06-03-18-30-20

www.salonpjc.com

SALON Dimanche 8 Février 2004 de 10h à 19h
PARIS JOUETS COLLECTIONS

3^{ème} EDITION
2000 M2
130 EXPOSANTS

EXCLUSIF
ULYSSE 31



FIGURINE SILVER (HIGH DREAM)
EDITION LIMITEE POUR LE SALON
PARIS JOUETS COLLECTIONS

Des milliers de
jouets et objets
Collector

Comics, Mangas &
tradings cards

Dédicaces d'acteurs
STAR WARS et de dessinateurs

Expositions de jouets &
produits dérivés GOLDORAK,
ULYSSE 31, LE VILLAGE DANS
LES NUAGES organisées par:



Animations de fans STAR WARS,
STAR TREK, MANGA... En costume!

Atelier de restauration de jouets
anciens par le professeur KELP de:



Nombreux tirages au sort de jouets
GRATUITS!

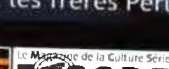
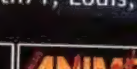
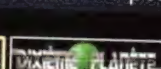
HEROCLIX : initiation et tournoi

ACTEURS Star Wars® ET Harry Potter® EN DEDICACE!

WARWICK DAVIS, GARRICK HAGON, FEMI TAYLOR, MICHAEL SHEARD, ALAN HARRIS...

DESSINATEURS COMICS, MANGA, BD, EN DEDICACE!

Bruno Bellamy, Aleksi Briclot et Alex Nikolavitch, J-J Dzialowski, Olivier Coipel, Golgoth71, Louis, les frères Péru ...



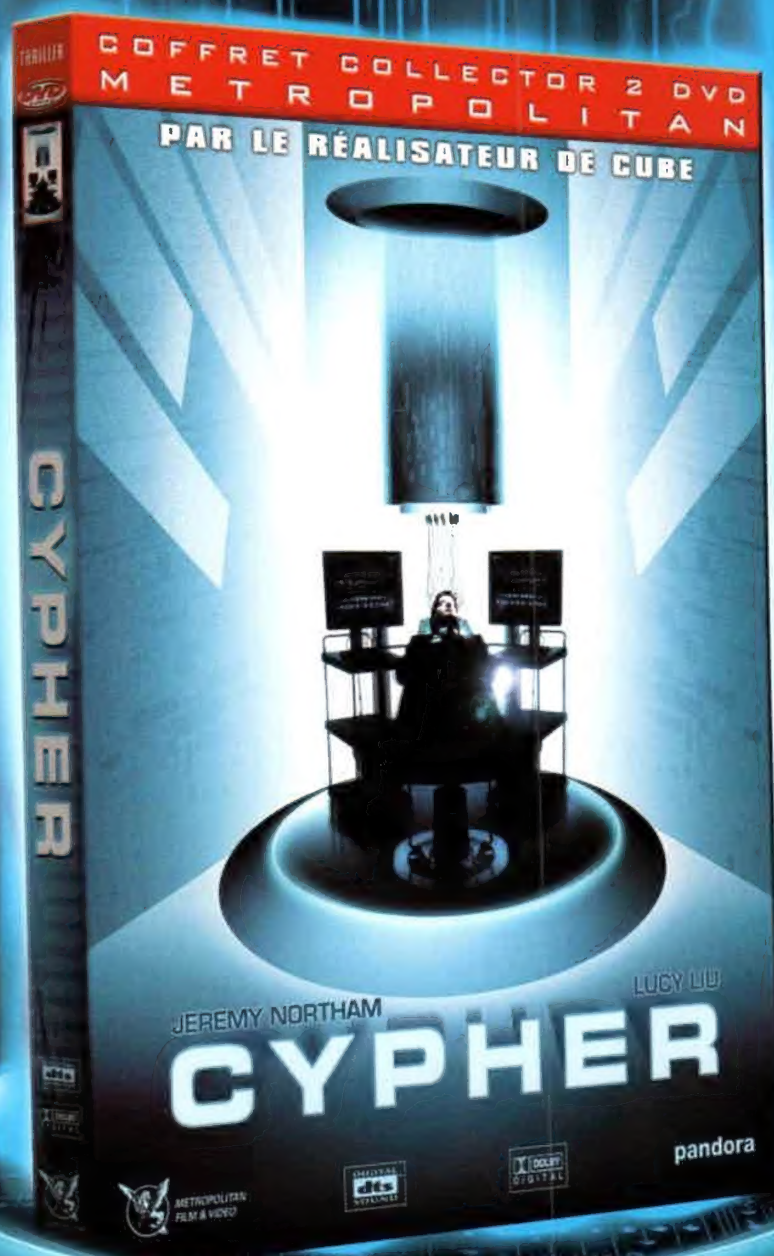
STAR WARS characters are all © 2003 2004 Lucasfilm LTD & TM, all rights reserved. All other characters are © of their respective owners.
Illustration et graphisme : LOUIS - www.tessa.fr,at
© TM & © 2003 DC Entertainment Corp and TM Entertainment Ltd All Rights Reserved

N'OUBLIEZ JAMAIS QUI VOUS ÊTES

"Après CUBE, Vincenzo Natali
passe à la vitesse supérieure."

STUDIO

"On a adoré." ★★ ★ PREMIÈRE



DVD 1 : LE FILM

- LE FILM en VF et VO 5.1 DOLBY DIGITAL et 5.1 DTS • LES SOUS-TITRES FRANÇAIS • LE COMMENTAIRE AUDIO du réalisateur, du scénariste et du superviseur des effets visuels (vost)
- LES SCÈNES COUPÉES avec ou sans commentaire audio du réalisateur (17 mn / vost) • BONUS CACHE (vost)

DVD 2 : LES SUPPLÉMENTS

- LES INTERVIEWS EXCLUSIVES du réalisateur, du scénariste et de l'équipe du film (37 mn / vost) • LES EFFETS VISUELS (23 mn / vost) • LE TOURNAGE DU FILM commenté par le réalisateur (20 mn / vost)
- LES BANDES-ANNONCES DES FILMS D'ESPIONNAGE (12 mn / vost) • LES GALERIES PHOTOS ANIMÉES : les projets d'affiches, les dessins, la production et les storyboards (18 mn)
- LA FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR avec les bandes-annonces de Cube et Cypher (vf / vost)

DISPONIBLE LE 22 JANVIER 2004

13^{ème} RUE
LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE



également en videocassette

pandora

TF1
VIDEO

